

Jacques d'Uzès

**LETTRES DU CONGO
(1892-1893)**

TOME I : 27 AVRIL-12 OCTOBRE 1892



AUTREMENT MÊMES

L'Harmattan

Présentation d'Yves Boulvert
avec la collaboration de Jacqueline Boulvert et de Roger Little

LETTRES DU CONGO
(1892-1893)

I

COLLECTION
AUTREMENT MEMES

conçue et dirigée par Roger Little

Professeur émérite de Trinity College Dublin,
Chevalier dans l'ordre national du mérite, Prix de l'Académie
française, Grand Prix de la Francophonie en Irlande etc.

Cette collection présente en réédition des textes introuvables en dehors des bibliothèques spécialisées, tombés dans le domaine public et qui traitent, dans des écrits de tous genres normalement rédigés par un écrivain blanc, des Noirs ou, plus généralement, de l'Autre. Exceptionnellement, avec le gracieux accord des ayants droit, elle accueille des textes protégés par copyright, voire inédits. Des textes étrangers traduits en français ne sont évidemment pas exclus. Il s'agit donc de mettre à la disposition du public un volet plutôt négligé du discours postcolonial (au sens large de ce terme : celui qui recouvre la période depuis l'installation des établissements d'outre-mer). Le choix des textes se fait d'abord selon les qualités intrinsèques et historiques de l'ouvrage, mais tient compte aussi de l'importance à lui accorder dans la perspective contemporaine. Chaque volume est présenté par un spécialiste qui, tout en privilégiant une optique libérale, met en valeur l'intérêt historique, sociologique, psychologique et littéraire du texte.

*« Tout se passe dedans, les autres, c'est notre dedans extérieur,
les autres, c'est la prolongation de notre intérieur. »*

Sony Labou Tansi

*« Mais il n'y guère de relation à soi qui ne passe par la relation à
Autrui. Autrui, c'est à la fois la différence et le semblable réunis. »*

Achille Mbembe

Titres parus et en préparation :
voir en fin de volume

Jacques d'Uzès

LETTRES DU CONGO

(1892-1893)

Tome I : 27 avril-12 octobre 1892

Présentation d'Yves Boulvert
avec la collaboration
de Jacqueline Boulvert et de Roger Little

L'Harmattan

En couverture :

Jacques de Crussol d'Uzès, duc d'Uzès,
Paris, 19 novembre 1868–Cabinda, 20 juin 1893,
frontispice *in* Duchesse d'Uzès,
Le Voyage de mon fils au Congo,
Paris, Plon, 1894

© L'Harmattan, 2020

5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

www.editions-harmattan.fr

ISBN : 978-2-343-20099-6

EAN : 9782343200996

INTRODUCTION

par Yves Boulvert

DU MÊME AUTEUR

(éd. avec Viviane Prins-Jorge), Pierre Prins, *Une histoire inconnue de l'Afrique centrale*, Paris, Éditions du CTHS, 2 t., 2013

« Aperçu de la diversité des voyageurs et explorateurs en Afrique centrale », in *Présences françaises outre-mer*, Paris, Karthala, 2012, t. I, p. 612-627

(éd. avec J. Callède et J.-P. Thiébaux), *Le Bassin de l'Oubangui* (monographie hydrologique), CD Rom/PC Mac, IRD, Marseille, 2010

Étude géomorphologique de la République Centrafricaine, n° 110, Carte à 1/1 000 000, Paris, Éditions de l'Orstom, 1996, 258 p.

« Le dernier grand blanc de la carte d'Afrique : premières approches de l'Oubangui-Chari ou Centrafrique à la fin du XIX^e siècle », in *Terre à découvrir. Terres à parcourir*, dir. D. Lecoq, Paris, Publications de l'Université Paris Diderot, 1996, p. 299-311

Documents phytogéographiques sur les savanes centrafricaines, 84 cartes et figures, Bondy, Éditions de l'Orstom, 1995, 140 p.

Bangui, 1889-1989 : points de vue et témoignages, Paris, Ministère de la coopération et du développement (éd. Sépia), 1989, 310 p.

(éd. avec P. Franquin, R. Dizien, J.-P. Cointepas) *Agroclimatologie du Centrafrique*, Paris, Éditions de l'Orstom, n° 71, 1988, 522 p.

Notice explicative n° 106 RCA, carte orohydrographique à 1/1 000 000, Paris, Éditions de l'Orstom, 1987, 118 p.

Notice explicative n° 104 RCA, carte phytogéographique à 1/1 000 000, Paris, Éditions de l'Orstom, 1986, 131 p.

Notice explicative n° 100, carte pédologique de RCA à 1/1 000 000, Paris, Éditions de l'Orstom, 1983, 126 p.

INTRODUCTION

La mort tragique en juin 1893 du duc d'Uzès, à Cabinda au Congo portugais, au moment même où il s'apprêtait à embarquer sur le bateau salvateur qui le ramènerait en Europe, jette sur la lecture des *Lettres du Congo* qu'il a envoyées à la duchesse d'Uzès, sa mère, un voile de deuil, teinté de l'amertume du « projet inabouti ». On lit la correspondance avec curiosité et intérêt, mais historiquement, on en connaît la fin. La connaissance du dénouement connote hélas tristement le récit. Pour preuve, les constantes allusions que fait le duc d'Uzès à ses problèmes de santé et à ceux de ses adjoints, n'apparaissent pas comme anecdotiques – maladies tropicales, fièvres, parasitoses – mais comme prémonitoires. Deux mondes s'entrechoquent en cette fin de XIX^e siècle, si étrangers l'un à l'autre, si peu préparés à ce contact. Le duc d'Uzès perçoit vite les dangers de cette confrontation – guet-apens, anthropophagie, rébellions. Son récit l'atteste et s'achève dans ses ultimes courriers sur des statistiques macabres : compte des pertes humaines et des rapatriés pour motif de santé. « Que sera-ce à la fin ? Ceux qui reviendront pourront le dire ». L'abîme entre Jacques de Crussol, duc d'Uzès, contemporain de Robert de Montesquiou et des dandys de la Belle Époque d'une part, et les Banziris ou les Yakomas des bords du Congo ou de l'Oubangui d'autre part, crée un hiatus tellement infranchissable que les lettres paisibles au début, et même sereines et confiantes, s'alourdissent peu à peu du poids du découragement. Étrange lecture qui se fait à rebours. C'est à la lumière du dénouement que le lecteur enregistre les observations consignées par le duc d'Uzès.

Le duc d'Uzès n'a que 23 ans lorsque sa mère, la duchesse d'Uzès et lui forment le projet d'une expédition au cœur de l'Afrique. Dans les années 1880-90, le continent africain focalise tous les regards. Les puissances européennes s'affrontent sur ce terrain lointain. C'est l'heure de la conquête coloniale.

Contexte politique de la pénétration européenne en Afrique Centrale à l'arrivée de Jacques d'Uzès en 1892

En 1877, aux trois quarts du XIX^e siècle, une tache blanche subsistait sur les cartes d'Afrique centrale, *terra incognita* qui attisèrent curiosité et bientôt convoitises. Le Gallois-américain, Henry Morton Stanley, parti de Zanzibar sur la côte orientale, réussit à traverser le continent d'est en ouest, s'enfonçant à travers la forêt vierge. Il navigue d'abord sur la rivière Lualaba dont il suit l'immense boucle, puis une impressionnante succession de rapides et de cataractes. En réalité, c'est le Congo qu'il descend. Poursuivant ce périple extraordinaire, il atteint le futur « Stanley Pool » et l'embouchure de ce fleuve immense, à la surprise totale des Européens devant un tel exploit. Désormais est apportée la preuve de l'importance du Congo. Le roi des Belges Léopold II qui ne posa jamais les pieds sur le sol africain (pas plus que Wauters, rédacteur en chef de son journal, *Le Mouvement géographique*), captivé par ces régions lointaines, et mûrissant un « rêve » proche d'une « toquade », réagit sur-le-champ à l'annonce de l'exploit de Stanley, et créa « un comité d'Études du Haut Congo ».

À l'instar de Léopold II, Pierre Savorgnan de Brazza comprit immédiatement l'importance de la traversée de Stanley. Italien d'origine, il avait peiné plusieurs années au Gabon à essayer de remonter le fleuve Ogooué. Il avait signé avec Makoko, chef local des Téké ou Batéké, un traité autorisant la création d'un petit poste au bord du Congo qui fut baptisé Brazzaville par la Société de Géographie à l'occasion de la ratification accélérée de ce traité en 1882. Loango sur la côte fut également occupé en 1883. Les Portugais s'installèrent aussitôt à Landana (Cabinda), rappelant leurs « droits » qui dataient du XVI^e siècle mais que la Grande-Bretagne qualifia d'« archéologiques ». Le Chancelier Bismarck, qui, jusqu'alors avait freiné les initiatives allemandes, convoqua à Berlin les grandes puissances de l'époque, en vue de fixer les règles d'un nouveau droit international. Ce fut le fameux Congrès de Berlin (novembre 1884-avril 1885) à la suite duquel furent entérinés les petits traités locaux par lesquels ces puissances se partagèrent progressivement une grande partie de l'Afrique intérieure. Dans son introduction, la duchesse d'Uzès évoque « un rapide dépècement ».

Comme il le fit pour le Katanga, Léopold II avait caché une découverte importante faite en 1884 par un de ses agents, le pasteur baptiste britannique Grenfell qui fut – après Stanley – le grand découvreur du bassin du Congo. La remontée vers le nord d'un affluent du Congo, l'Oubangui, l'amena jusqu'aux premiers rapides par 4°22'N, au site de Bangui-Zongo, au-delà duquel la rivière semblait provenir de l'est. Or en 1870, le Balte germanique Georg Schweinfurth, venant du Nil, avait franchi la ligne de faite et découvert une rivière, l'Ouellé, coulant vers l'ouest. Wauters, à Bruxelles, eut l'intuition que ce devait être le cours supérieur de l'Oubangui, ce qu'il fallait confirmer.

Théoriquement ce n'était pas le rôle de l'État Indépendant du Congo de procéder à cette vérification. Selon la convention du 25 avril 1887, toute expansion territoriale lui était interdite au-delà du 4^{ème} parallèle nord ! Pourtant le capitaine Vangèle fut envoyé en 1887 puis en 1888 pour avancer vers l'est mais il fut arrêté – vers 4°25'N / 22°E – par une flottille menaçante de guerriers yakomas. Il n'était plus, en longitude, qu'à un degré du site atteint sur l'Ouellé par Wilhelm Junker, successeur de Schweinfurth. Revenu en 1889, Vangèle fonda les premiers postes belges à Zongo, Banzyville (Mobaye) puis, en 1890, Yacoma (Yakoma), au confluent du Mbomou avec l'Ouellé constituant, pensait-on à juste titre, l'Oubangui. Un dernier poste fut installé sur le Mbomou chez le chef Bangassou.

Rivalité franco-belge : la France prend ses marques

Retardés par le manque de moyens, les Français s'efforcèrent de suivre la progression belge. Le poste de Bangui, future capitale du Centrafrique, fut ainsi fondé le 25 juin 1889, face à Zongo. Laissé seul, le jeune Musy, s'étant imprudemment mêlé à une querelle de villages, fut tué et mangé. En 1891, après avoir remonté la Sangha (autre affluent du Congo) avec Alfred Fourneau, l'administrateur Gaston Gaillard fonda le poste de Mobaye, puis des Abiras, face au poste belge de Yakoma. Le pharmacien de marine Victor Liotard, nommé directeur du Haut-Oubangui, s'y installa début 1892. Selon le duc d'Uzès, « il avança de plusieurs kilomètres au nord l'influence française » et il sut aussi « prendre une influence très considérable sur les

indigènes de ces contrées si éloignées de la côte, et dont aucun ne connaissait les blancs », dix ans auparavant.

En 1890, le jeune Paul Crampel avait conçu l'audacieux projet de relier le Congo à l'Algérie *via* l'Oubangui, le lac Tchad et le Sahara. Les promoteurs de cette mission privée fondèrent le 1^{er} décembre 1890 un Comité de l'Afrique française qui envoya également Louis Mizon sur le Niger-Bénoué et Jean Dybowski soutenir Crampel dont on apprendra bientôt l'assassinat en mai 1891, près de Ndélé, par le sultan Senoussi. Dybowski se replia avec ses collections pour le musée.

Ce sera son successeur, Casimir Maistre, qui réussira le premier à relier les trois grands bassins Congo-Tchad-Niger. Mizon, parvenu à Yola, sur la Bénoué, parvint à capter la confiance du sultan de l'Adamaoua, Zoubir. Il obtint ainsi l'autorisation de redescendre vers le sud-est, à travers le plateau camerounais de l'Adamaoua, avant de retrouver en avril 1892 (grâce au « *téléphone arabe* »), Brazza près du confluent Kadeï-Sangha. Brazza souhaitait s'avancer vers le lac Tchad et le Nil en limitant à la fois l'influence belge sur l'Oubangui, comme sur la Sangha celle des Allemands qui, à partir de la côte camerounaise, entreprenaient leur progression vers l'intérieur. Jacques d'Uzès, qui suivait de peu Maistre, croisa Dybowski et Mizon sur le retour.

Ces décennies 1880-90 sont donc celles de la compétition entre États européens cherchant à se constituer ce que l'on appellera un « Empire colonial ». Dans cette période de bouillonnement, va se concrétiser, sous l'égide de la duchesse d'Uzès, sa mère, le projet du 13^e duc d'Uzès en 1892-93.

Jacques de Crussol d'Uzès, jeune aristocrate de haut lignage du côté paternel et maternel

Au XIII^e siècle, Géraud Bastet de Crussol (1215-1264) bâtit, sur une butte surplombant de 200 mètres Valence et la vallée du Rhône, le château-fort dont les ruines gardent son nom. Un Crussol sera chambellan du roi Louis XI, un autre devint par son mariage l'héritier du Comte d'Uzès. Le titre de Premier duc de France ne fait pas référence à l'ancienneté mais à une préséance accordée par le roi Charles IX.

Le *Dictionnaire bibliographique français*¹ consacre quinze notices à cette lignée d'Uzès qui se signale durant les guerres de religion, comptant quelques Calvinistes à côté de catholiques royalistes. Outre des dignitaires ecclésiastiques (un archevêque, deux évêques) ou civils (un grand panetier), on y relève une majorité de militaires gradés (Lieutenant-général, Maréchal de Camp...), quelques ambassadeurs, des députés de la noblesse en 1789, émigrés rapidement.

Du côté de sa mère, son ascendance est plus ancienne encore. Marie-Adrienne Anne Clémentinè de Rochechouart de Mortemart (1847-1933) appartient à la lignée des Rochechouart représentant la plus ancienne noblesse de France après les Capétiens. L'un des ancêtres de la duchesse Anne qui prêta son nom – affectueuse attention – au bateau du duc au Congo, fut un membre éminent de la cour du roi Louis XIV : Louis-Victor de Rochechouart (1636-1688). Sa sœur, Françoise-Athénaïs, épouse du marquis de Montespan, fut de 1667 à 1680, la favorite du roi dont elle eut sept enfants légitimés. L'une d'entre eux, Mademoiselle de Blois, ayant épousé le duc d'Orléans, futur Régent, fut la quadrisaïeule du roi Louis-Philippe I^{er}.

Anne de Rochechouart fut une personnalité, une femme de caractère. Mariée en 1867 au XII^e duc d'Uzès, Jacques-Emmanuel (1840-1878), elle lui donna quatre enfants, Jacques (1868-1893) ; Simone (1870-1946), Louis (1871-1943) XIV^e duc, et Mathilde (1875-1908). Jacques-Marie-Géraud n'a que dix ans quand il devient treizième duc d'Uzès, au décès de son père en 1878. Veuve, la duchesse d'Uzès surviva à son mari près de cinquante-cinq ans.

Héritière et propriétaire de la maison de champagne *Veuve Clicquot Ponsardin*, elle était riche et donnait de somptueuses réceptions dans son château de Boursault, près d'Épernay. Certes mondaine, elle était aussi une femme active, une « maîtresse-femme ». Ne réclamant pas l'égalité avec les hommes, elle se l'accorda. En 1897, elle fut la première femme titulaire du permis de conduire et en 1923, première « lieutenant de l'ouvrière ». Orléaniste, elle finança de 1886 à 1889, les activités politiques nationalistes du général Boulanger (1837-1891). En mai 1887,

¹ D.B.F., t. 9, 1961.

elle échappa de justesse au fameux incendie du Bazar de la Charité où périt sa belle-sœur. Durant la grande guerre, elle mit à disposition comme hôpital, son château de Bonnelles, en lisière de forêt de Rambouillet ; elle y servit comme infirmière.

Itinéraire singulier d'un fils de famille ; ambitieux projet conjoint d'une mère et de son fils

Sans faire d'études poussées, Jacques suivit une scolarité classique. Il servit ensuite dans les Dragons après quoi il connut « l'oisiveté et les entraînements » comme l'écrivait sa mère. Il céda, dit-on, aux charmes de demi-mondaines comme Émilienne d'Alençon. C'était l'époque où le Cardinal Lavignerie (1825-1892), archevêque d'Alger, après avoir rêvé de la conversion de l'Afrique du Nord, entreprit une campagne anti-esclavagiste en vue de lutter contre ce fléau qui subsistait au cœur de l'Afrique. Ses sermons eurent un écho dans la société française et Jacques de Crussol n'y fut pas insensible. La duchesse souhaitant tirer son fils « de la vie dispendieuse de la capitale » projeta « d'essayer de lui faire faire quelque chose de grandiose ». Ils imaginèrent une sorte de croisade qui, partant du Congo, permettrait d'atteindre l'Égypte, sans prendre en considération le fait que depuis 1884, les Anglais avaient été chassés de Khartoum par la révolte mahdiste. Les Britanniques longtemps réticents au canal de Suez avaient, dans la décennie 1870, remplacé notre influence en Égypte. Certaines autorités françaises souhaitaient contrer les Britanniques en s'installant sur le Nil au sud de Khartoum. Mais lorsque la mission d'Uzès fut décidée, il était clair que l'État Indépendant du Congo (E.I.C.) s'étendait vers le Nil. Il fut donc décidé que, dans un premier temps, la mission suivrait la voie belge qui paraissait la seule praticable jusqu'aux chutes « Stanley Falls ».

Montant à ses frais cette mission privée, la duchesse voulait que « rien ne manquât à l'enfant qui s'aventurerait aussi loin ». Elle recruta un lieutenant monté par le rang, Émile Julien. Le père de ce dernier étant chef de station télégraphique dans l'empire ottoman, il avait fait ses études au Caire et parlait « le turc et tous les idiomes arabes ». Pour les relations publiques, la mission s'était adjointe en outre Jean Pottier, journaliste à *L'Illustration*

ainsi qu'un médecin, Jean Hess, et un chef de convoi, Rogier. Ces derniers sont dénommés « X » et « Y » dans les lettres du duc d'Uzès qui dut s'en séparer, sinon les radier, en raison de dissensions notamment avec Julien dont le caractère était ombrageux. Ce dernier avait engagé aux frais de la duchesse une escorte armée de cinquante tirailleurs algériens, les croyant adaptés au climat africain et précieux en tant que musulmans arabophones pour faciliter les contacts avec les Soudanais. Présupposé qui ne se serait peut-être pas vérifié si la mission d'Uzès avait atteint le Soudan. Enfin Jacques emportait « trois mille livres sterling en or anglais ».

Il est encore difficile de saisir les mobiles exacts, probablement complexes, du projet de Jacques d'Uzès commandité par sa mère. Mais il ne fut pas sans susciter des critiques et des rumeurs désobligeantes. Le duc dans sa toute première lettre évoque les médisances des cercles parisiens pour les démentir en affichant sa libre décision de se lancer dans l'aventure africaine avec l'appui logistique de sa mère. « On sait bien que, seul, j'ai voulu partir, et que vous n'avez fait que m'en procurer les moyens. »

Néanmoins, la première phrase de la première lettre sonnera, à la toute dernière page des *Lettres du Congo*, comme une prophétie auto-réalisatrice. « La fameuse expédition qui devait se terminer en queue de poisson commence sous de très heureux auspices », écrit le duc. Certes, mais elle se terminera mal.

La mission du duc d'Uzès, variantes et contretemps

La mission embarqua le 10 mai 1892, fit escale à Conakry que le duc d'Uzès écrit phonétiquement « à la française » Conacri¹. À Kotonou (Cotonou), il relève les rivalités entre militaires, marins et commerçants : « Ce qui est terrible aux colonies, c'est le manque absolu de direction unique ».

Arrivé à Boma, qui n'est pas à cette date au Congo belge mais dans l'État Indépendant du Congo, le duc d'Uzès apprend qu'il a été précédé par Casimir Maistre qui « monte » et croise Louis Mizon et Jean Dybowski qui regagnent la France : le monde de

¹ Dans le texte, nous avons modernisé l'orthographe des noms de lieux familiers.

l'exploration est petit. Les Belges ont vite compris que la cuvette congolaise est navigable à condition de pouvoir y accéder. Ils se sont rapidement lancés, quel qu'en soit le prix humain ou financier, dans la construction d'une voie ferrée en cours : elle sera achevée en 1898, tandis qu'il faudra attendre 1934 pour l'ouverture du « Congo-Océan¹ ». En attendant, dans un milieu inhospitalier, chaud et humide, la montée à pied dans les éboulis rocheux recouverts par la forêt dense est éreintante. Laisant voguer son imagination, plus tard, lors de la publication du *Voyage de mon fils au Congo*, l'illustrateur Riou dessinera des troncs tordus et contournés à l'excès, semblables à de grosses lianes noueuses entravant la marche.

Faut-il rappeler qu'en Afrique noire humide, il n'existe pas d'animaux de bât ; les transports se font par porteurs, essentiellement sur la tête – hommes ou femmes qui, elles, se chargent des transports domestiques et des corvées d'eau. Exceptionnellement pour les rivières, la traversée se fait à dos d'hommes (et non dans les bras comme Riou l'a dessiné dans l'illustration sous-titrée : « Passage d'une rivière à dos d'homme », t. I, p. 41 *infra*). Les Européens, fatigués ou malades comme Jacques d'Uzès, lors de son retour, se faisaient transporter en tipoye : sorte de hamac soutenu par quatre porteurs. Encore fallait-il trouver des porteurs !

Le duc d'Uzès pensait gagner Léopoldville en restant sur la même voie, mais, arrivé le 10 juillet à Manyanga, on lui conseille de passer par le territoire français où il était plus facile de se procurer des vivres. Il y est bien reçu par le chef de poste : c'est le 14 juillet, jour de la fête nationale. Parvenu le 6 août à Brazzaville, des « bruits de couloir » lui parviennent : « Les environs des Falls se sont soulevés et le poste belge [futur Stanleyville] doit être évacué ». Le chef de mission, le capitaine Van Kerckhoven (dont on saura plus tard qu'il fut tué par son boy ayant malencontreusement manipulé son fusil), « pille tranquillement les Arabes à la tête de forces considérables », leur prenant esclaves et ivoire. Jacques d'Uzès apprend que « l'État

¹ Voir *Congo-Océan : un chemin de fer colonial controversé*, 2 tomes, textes choisis et présentés par Ieme van der Poël, « Autrement Mêmes », Paris, L'Harmattan, 2006.

belge du Congo [...] traite les noirs comme de véritables bêtes de somme ».

Quoi qu'il en soit, l'administrateur principal Albert Dolisie, de même que le fougueux évêque Mgr Augouard, le persuadent d'abandonner la voie congolaise des Falls pour celle de l'Oubangui, afin de soutenir l'action de Victor Liotard, bloqué au confluent Ouellé-Mbomou, faute « d'hommes et de moyens pour avancer sur le Mbomou ». Jacques d'Uzès écrit :

M. Dolisie me proposa d'aller par là, prévenir et devancer les Belges, et de pousser une reconnaissance très importante, au point de vue français, dans la rivière Mbomou. La route des Falls étant barrée, il n'y avait pas à hésiter, [...] j'acceptai la proposition de M. Dolisie, et nous nous préparâmes à partir.

M. Dolisie met à notre disposition les deux bateaux de la colonie qui sont ici pour nous remonter jusqu'à Bangui. Ensuite nous irons à pied au-delà des chutes qui sont marquées au-dessous de Bangui, et nous trouverons des pirogues pour nous conduire aux Abiras. Ce sera très long, mais très intéressant, ce voyage ayant été rarement fait, et étant à peu près inconnu. Arrivés aux Abiras, nous ferons comme nous eussions fait aux Falls ; nous resterons quelque temps ; et de là nous pénétrerons dans l'inconnu. (t. I, p. 73)

Sans l'avoir recherché, Jacques d'Uzès se trouve mêlé à une controverse franco-belge.

À Brazzaville, les moyens de transport se font attendre, de même que le courrier-bateau qui, un siècle plus tard, pouvait encore mettre quelques mois pour atteindre les sites les plus éloignés de la côte. Le duc note malicieusement : « Au contraire de la devise anglaise, le temps n'est rien ici, et on joue avec les mois comme avec les minutes à Paris ». Cette attente additionnée au changement d'itinéraire, complique la mission,

mais il n'y a pas moyen de faire autrement. On se figure mal à distance ce que sont ces pays-ci et il faut y être pour se rendre compte que vouloir n'est pas pouvoir, et qu'une sage lenteur peut seule avoir raison de la force d'inertie sans cesse opposée à notre voyage. (t. II, p. 48)

De surcroît, avec l'inactivité, les oppositions de caractère s'accroissent, les dangers se révèlent plus nettement : « L'inactivité et le manque de fatigue corporelle laissent le temps de

réflexion aux dangers qu'il y a pour les hommes dans ces pays-ci ». La mission se disloque, quittée par « X » (Dr Hess) et « Y » (M. Rogier).

Observations physiques et humaines

J. d'Uzès n'est pas un naturaliste. En dehors du « foliotocole », coucou d'Afrique, il évoque des « éphémères » pour un vol nuptial de termites, un « gros lézard » pour un varan. Il fait l'expérience d'un « vol de sauterelles » dites « crevettes terrestres » : criquets migrateurs. Il s'émerveille devant les colibris, oiseaux-mouches, « les papillons aux couleurs de plus variées », « les lucioles qui lançaient leurs brillants éclats parmi les herbes, tandis que plusieurs d'entre elles voletaient autour de nous, s'éteignant et se rallumant tour à tour à intervalles réguliers. Brrr... je deviens poétique ».

De la grande faune dangereuse, il ne cite guère que crocodiles et hippopotames « par bandes de 25 ou 30 ». Sur la place principale d'un village Malaï, il voit « des quantités de têtes d'éléphants, d'hippopotames et de buffles ». Sa description de la forêt dense congolaise est sobre et sensible :

C'était la première forêt africaine que nous voyions d'un peu près, et la première fois qu'on y pénètre, on ne peut se défendre d'une grande émotion ; ces grands arbres, avec ces lianes immenses qui les lient les uns aux autres, les lierres, les fleurs de toutes sortes ; tout ça est merveilleux. Il fait très frais là-dessous et presque nuit. (t. I, p. 38)

Il ne peut évidemment pas reconnaître les espèces de cette biodiversité. En revanche, il sait observer la succession des espèces cultivées en fonction de la zonéographie et de l'homme. Ainsi parvenu à la limite de la cuvette congolaise et des plaines oubanguiennes, il note que « l'igname remplace la pomme de terre », en réalité la patate douce, « chez les Bondjos [...] les bananiers augmentent dans les villages mais le manioc disparaît », ce manioc qui fut introduit sur la côte par les Portugais et qui, un siècle plus tard, est la culture de base des Centrafricains. À l'approche du Mbomou, « les palmiers diminuent » ; ils sont absents dans le bassin nilotique. Beaucoup plus qu'aux plantes ou aux animaux, le duc d'Uzès s'intéresse, lors

des étapes, aux habitants : à leur nourriture, leurs vêtements, coiffures, parures, coutumes, danses, deuils et rites funéraires. Il ne manque pas de remarquer « un tas de couteaux, de bracelets, de trompes et d'objets divers dont quelques-uns assez rares et assez curieux... ». Il achète divers souvenirs, des bracelets dont « un ou deux en dents humaines », de jolis pagnes indigènes en « filaments végétaux », des objets ou des armes dont il annonce l'envoi à sa mère. Facétieux, il provoque l'étonnement des villageois en enlevant ses gants, double peau amovible qui relève du sortilège.

Dans la cuvette congolaise, l'on utilisait pour naviguer de petits vapeurs mais leur chaudière fonctionnait au bois et l'on perdait beaucoup de temps à accoster pour « faire du bois », tâche que les pluies tropicales et la saturation hygrométrique rendaient longue et problématique. La préoccupation du ravitaillement en bois est contraignante autant que récurrente. C'est un leitmotiv lancinant lors des journées de navigation : « C'est du bois, du bois, du bois, c'est du bois qu'il nous faut, oh, oh, oh, oh ! » et surtout du bois sec ! « L'éternelle scie de la navigation congolaise », ajoute l'auteur avec un humour subtilement grinçant en jouant sur le double sens du mot « scie », outil indispensable certes, mais impératif fastidieux ô combien répétitif édicté par « Sa Majesté le Bois ». Après Bangui, la remontée de l'Oubangui s'effectue en pirogues. En dehors des passages mouvementés de rapides, la navigation est lente, calme et reposante, voire monotone. Le passager s'ankylose, sous un soleil de plomb, à la merci de moustiques proliférant dans les bas-fonds marécageux bordant les rivières. L'eau est primordiale et le narrateur mentionne la saveur différente de l'eau de la Kotto plus aérée que celle de l'Oubangui, chargée en dépôts. Eau vitale donc mais dangereuse, ce que mentionne avec gravité le duc d'Uzès, tôt dans ses lettres : « L'eau n'est pas un remède, bien au contraire !... on succombe fatalement pour une gorgée d'eau de trop ». Les parasites plus que les bêtes sauvages sont un fléau : les filaires qui occasionnent des plaies purulentes, les *craw-craw*, dont se plaint beaucoup Jacques d'Uzès : « ils me font souffrir et me donnent à peu près la démarche d'un infirme », les amibes qui provoquent de graves désordres intestinaux, diarrhées, dysenteries, le paludisme que l'on soigne avec de la quinine, mais le

duc se méfie de cette médication qui « diminue, dit-il, la mémoire ». Les Algériens, recrutés pour la mission, habitués au climat sec méditerranéen, ne résistent pas comme l'auraient fait des Sénégalais. « La malheureuse inspiration qui a fait, qui nous a fait, veux-je dire, engager des Algériens pour cette expédition [...]. Ces hommes sont presque tous malades et supportent encore moins bien que nous le climat congolais ». « Les Sénégalais ont montré plus de tenue et de résistance à la fatigue que les Arabes ». Le duc d'Uzès, le cœur déchiré, perd des hommes pour des raisons de santé. L'humidité est corrosive et pernicieuse ; le climat débilitant a des incidences sur le caractère des gens. Émile Julien est fréquemment malade. Le duc lui-même connaîtra cette dégradation physique, hélas, jusqu'à la mort.

Le voyageur qu'il est apporte le tout premier témoignage écrit sur une crue de l'Oubangui. Il est surpris de voir le poste de Bangui complètement inondé le 3 novembre 1892 : « Le poste est transformé en île ». Les villageois s'installent si possible sur les berges escarpées au-dessus de l'eau potentiellement dévastatrice et prennent soin de construire leurs cases sur un soubassement d'argile. Aux Ouaddas, « la berge est de trois mètres environ au-dessus du fleuve. [...] L'on est tout stupéfait, aux mois de pluie, de voir tout d'un coup l'eau nous envahir et monter, comme à Bangui, 6^m, 27 au-dessus de l'étiage ». Par souci de sécurité, les villages sont « en quelque sorte fortifiés », entourés de palissades de bois, « où sont percées quelques ouvertures, faciles à fermer à l'aide de portes se soulevant en l'air et retombant par le jeu de bascule. Ces portes sont extrêmement étroites et basses, de sorte qu'on ne puisse pénétrer qu'un à un dans le village ».

Les Européens n'avaient alors qu'une peur : être victimes d'actes d'anthropophagie. Le duc est horrifié par la vue de deux crânes humains qui « se balancent, à une hauteur de cinq à six mètres, au bout d'une longue perche ». « Nous passons, écrit-il plus loin, devant un arbre qui n'a comme ornements que des crânes et des ossements. » C'est pour ce motif : venger la mort et la dévoration de De Poumayrac que Victor Liotard envoie d'Uzès et ses hommes exercer une opération de représailles contre les « Boubous » (ou Ngbugu).

Jacques d'Uzès apporte aussi un témoignage sur l'esclavage traditionnel dit de case, sur le commerce des esclaves et de l'ivoire, sur l'extension du monde musulman, sans oublier, d'après ce qu'on lui rapporte, un constat pessimiste sinon révolté contre l'E.I.C. et le roi Léopold.

Jacques d'Uzès « au courant de la plume »

Le duc d'Uzès, à partir du 15 février 1893, date à laquelle il note : « J'ai la dysenterie. Clôture du courrier pour la France », cessera d'envoyer du courrier à sa mère mais continuera de tenir un journal – son carnet – pour consigner les « faits journaliers », notamment la dégradation inexorable de sa santé, jusqu'au 14 juin, date à laquelle il atteint enfin Cabinda dans l'espoir de prendre le plus vite possible un paquebot pour la France, espoir qui sera brisé par sa mort le 20 juin 1893.

Lettres et journal entrent tous les deux dans le champ de l'écriture épistolaire, le journal étant le support mnémotechnique destiné à la rédaction des lettres. Ce double exercice est d'abord une écriture de l'intime. C'est un « je » qui écrit et dit au fil des jours ses émotions, ses malaises et ses accès inquiétants et récurrents de fièvre, qui aborde aussi les nécessités vitales communes telles que se nourrir, dormir... dans ces contrées lointaines déshéritées, ainsi que les incommodités liées au climat chaud et humide, particulièrement les intrusions exaspérantes des moustiques. Le duc fait part de ses étonnements, de ses inquiétudes, de ses observations : « L'humidité pénètre partout et détériore tout », « Partout la pauvreté dans les cases ».

On est frappé d'emblée par l'omniprésence du diktat de la santé en Afrique équatoriale. « C'est ici notre sujet habituel de conversation » écrit le duc, à Matadi, le 20 juin 1892, au début de sa mission. Constat prémonitoire. Tout au long des missives, revient l'énumération lancinante des accès de fièvre qui touchent les uns ou les autres, le duc en particulier et Julien, son second, presque constamment malade durant toute la mission. La mauvaise santé s'accompagne d'un dépérissement rapide que le duc d'Uzès dépeint avec une pointe d'humour : « J'ai perdu une bonne partie de mon... arrière-train ». « Je deviens maigre

comme un vieux coucou, et la partie la plus fournie d'ordinaire de mon individu (shocking !) n'est plus qu'à l'état de mythe. »

Écriture de l'intime qui fait état aussi des « tracas moraux » en comparaison desquels « la fatigue physique n'est rien ».

Mais ce contexte difficile pourrait laisser penser que la correspondance du duc est mélancolique. Il n'en est rien. Jacques d'Uzès est jeune : 24 ans, et il a, comme l'écrira plus tard le duc de Brissac, fils de sa sœur Mathilde, « un caractère facile et rieur », un naturel « aimable et enjoué »¹, ce qui explique la vivacité de sa plume qui ne récusé pas les mots familiers, et ne répugne pas aux plaisanteries, aux jeux de mots et autres fantaisies, telle l'invention amusante de néologismes de son cru : « emmoustiqués » en dit long sur les charmes d'une nuit tropicale et « hécatombés » promet une profusion de gibier à Bonnelles ! Il sait, ce faisant, qu'il rend la lecture de ses lettres attrayante. Perd-il ses bagages ? « J'ai peur qu'avec tous ces trimbalages inévitables des transferts, bien des mains peu délicates n'étendent dessus leur protectorat ». Les pères de la mission de Linzolo ont planté des milliers d'ananas. « Enfoncés, tous les Rothschild ! ».

Jeune homme d'illustre famille, il est homme du monde, soucieux de sa mise et de sa présentation. Quelques vers dans *Le Petit Journal* le qualifient « d'élégant et noble pionnier »². L'Afrique en très peu de temps va mettre à mal ce culte de l'apparence : « Ce qui est pour moi le plus grand sujet de désespoir, c'est que mes cheveux ne veulent plus repousser ». L'intérêt qu'il porte à sa mise n'aura plus aucun sens lors de la remontée en pirogue de l'Oubangui. Rien ne résiste à l'humidité ambiante. « Le terrain est tellement glissant que je m'aplatis deux fois sur le sol. [...] mon fusil est plein de terre » ; l'on enfonce dans les marécages jusqu'aux genoux. Les derniers jours de son voyage sont un calvaire : les hommes doivent à plusieurs reprises traverser les rivières en crues « avec de l'eau jusqu'aux aisselles » et « marcher dans de grandes herbes bien ennuyeuses ».

¹ Duc de Brissac, « Jacques d'Uzès au Congo », *Revue des Deux Mondes* (15 janvier 1950), p. 298.

² Cités t. I, p. 19 *infra*.

Le duc d'Uzès connaît les usages. Il fait des visites protocolaires. À Boma, il rend visite au gouverneur général de l'E.I.C. dont il traduit avec humour l'onction diplomatique : « Nous nous sommes donné mutuellement beaucoup d'eau bénite de cour ». Il va voir le Commandant de district de Matadi. Son titre nobiliaire lui vaut des égards. À son arrivée à Brazzaville, il est reçu par l'administrateur Albert Dolisie et, à la mission catholique, par Monseigneur Augouard. Invité par un chef de poste, il sait qu'il doit rendre l'invitation, ce qu'il fait dans son campement à Matadi. « Voici le menu. Vous pourrez juger en le lisant que nous ne sommes pas malheureux du tout ». « Un beau festin » avec du champagne – « du Clicquot naturellement »¹. Neuf jours avant sa mort, à Loango, fidèle à sa bonne éducation, il tient son rang et a le courage de prendre « congé de tout le monde, dans toutes les règles ».

Toute l'urbanité acquise dans son microcosme parisien transparaît dans les jugements courtois qu'il porte sur ses hôtes. Il manie l'éloge et les superlatifs : « Monseigneur Augouard est charmant pour nous et nous a reçus de la façon la plus aimable », « La réception la plus cordiale nous attendait de la part de M. Liotard, à qui notre arrivée a causé la plus grande joie », « M. Greshoff n'est pas au-dessous de sa réputation d'aimable homme et de causeur agréable ». Au même registre laudatif appartient l'adjectif « ravissant » pour caractériser un beau paysage ou le spectacle des pirogues sur le fleuve. L'usage des bonnes manières que révèlent les récits du duc d'Uzès dans sa correspondance avec sa mère met en pleine lumière l'écart vertigineux entre le monde d'où il vient et celui où l'entraîne son aventure.

Écriture de l'intime, dévoilement de l'être et du paraître, les *Lettres du Congo* sont aussi une écriture au présent et du présent. Le duc écrit à sa mère pour lui donner des nouvelles. Il écrit, dit-il, « sous l'influence du moment » ; « ce sont les faits journaliers, présentés brutalement et au jour le jour, qui pourront le plus vous intéresser » suppose-t-il en se mettant à la place de la receptrice. Mais le quotidien est souvent plat, fait d'un temps qui s'étire « piano, piano, pianissimo ». À maintes reprises, le duc souligne

¹ Propriété familiale.

l'insignifiance de la journée. Pour donner du piquant à ce qu'il appelle sur le mode amusé « sa prose splendide », il précise ses intentions : « Je me contenterai de noter à leur date les faits saillants, prenant et quittant la plume, lorsque j'apprendrai quelque chose d'intéressant, et le disposant sur le papier ». Mais les faits saillants se montrent, dit-il « d'une rareté excessive » ! Aussi, pour compenser ce vide, manie-t-il l'humour jaune. Il file la métaphore musicale de l'opéra pour dénoncer « les petits duos, solos et chœurs des moustiques » pendant la nuit, protester – il y a de quoi enrager – contre « leurs visites intéressées et peu intéressantes. Ce n'est vraiment plus de jeu ! ». Comment animer le récit ? Tous les moyens sont bons : métaphores, jeux de mots, antiphrases, comparaisons cocasses : à cause des *craw-craw*, ses jambes sont devenues des « écumoires » ; avec ses « tibias enveloppés de compresses d'eau phéniquée », il se compare à un « vieux cheval de steeple-chase ». Il relate des anecdotes qui font mouche à chaque fois, telle la construction du « Pavillon de Flore » : toilettes bien étranges pour les locaux, et « des narrations de l'intérêt le plus palpitant », écrit-il non sans auto-ironie. Le récit de l'étonnement des indigènes en écoutant le tic-tac de la montre du duc ou en découvrant ses gants, « des chaussures aux mains », est assuré d'un plein succès si ses lettres « ont les honneurs d'une lecture dans la salle à manger de Bonnelles ou de Paris ». Comme Rica et Usbek dans les *Lettres persanes* et le M. Teste de Paul Valéry, il entre dans le jeu du regardant/regardé. Des deux côtés, la curiosité est identique, le sentiment d'étrangeté similaire.

Il arrive que son humour devienne grinçant : il ne faut pas, écrit-il à sa mère, « vous étonner d'apprendre que nous sommes morts, au moins une demi-douzaine de fois. Ne le croyez que lorsque je vous l'aurai écrit moi-même, et encore ! », ou même noir dès qu'il aborde crument le sujet de l'anthropophagie qui fait « passer les enfants à l'état de gigot », parfois même de mauvais goût : « mourir, c'est engraisser la terre de la station », « Je ménagerai le fils à maman, ne tenant pas du tout à servir de bifteck et de roastbeef à MM. les anthropophages ». Humour courageux bien que d'un goût douteux, concernant le personnel employé par l'E.I.C. : « D'après ce qu'on m'a raconté, toute la

crème – tournée – de la Belgique s’est donné rendez-vous ici, et il s’en passe de terribles ».

Au fil de l’écriture, le duc d’Uzès mûrit. Il l’affirme implicitement par deux signatures significatives : « Votre fils, à demi africain », le 3 juin 1892 et « Votre fils africanisé complètement » six mois plus tard, le 24 décembre 1892. Brève expérience de vie qu’il a rendue avec sincérité et sans pesanteur.

« Grande lutte entre le pour et le contre »

« Mauvaises nouvelles. Julien, pris par la dysenterie [...] est réduit à l’état de squelette ». Il est obligé, à la mi-février 1893, de quitter les Abiras et la mission d’Uzès pour rejoindre la côte et s’embarquer pour la France. Le duc lui-même, après l’affrontement punitif destiné à venger « noblement » de Poumayrac, choisit, très amaigri et gravement malade, de regagner Brazzaville, espérant se rétablir à la mission catholique. Ses hommes toutefois restent sur place. Ils participeront peu après, en mars 1893 sous les ordres de Victor Liotard, à un face-à-face devant le poste belge de Bangassou. Démonstration de force qui heureusement ne dégénérera pas en affrontement armé entre Belges et Français.

Ce n’est pas sans un cruel cas de conscience et beaucoup d’amertume que le duc d’Uzès se résout, sur le conseil de Victor Liotard, à partir. Que faire ? Il ne veut pas « paraître tout abandonner ». « Tous mes beaux projets sont écroulés. » « Que de projets perdus ! » Sa perplexité et ses hésitations lui font perdre un temps précieux. Un mois s’écoule entre le départ de Julien et celui du duc d’Uzès, le 10 mars 1893. « Toujours dans l’impossibilité de rien faire, même à peine la force d’aller au poste. Vie renfermée et légèrement découragée, la guérison se faisant attendre trop longtemps [...]. Je partis, les larmes aux yeux. » C’est le début d’une navigation éprouvante jusqu’à Brazzaville. « L’Afrique est loin d’être un paradis rêvé, mais elle devient un enfer, quand on y va dans les circonstances où je me suis trouvé ».

Peu au fait de la dure réalité de terrain en Afrique centrale, Jacques d’Uzès semble au début « voyager », parfois indolemment, plus que « commander ». Il délègue à ses subalternes

l'organisation matérielle d'une telle entreprise. Insuffisamment expérimenté, il est obligé de confirmer son autorité : « J'ai dit nettement à M. Dolisie qu'il n'y avait d'autre chef que moi, et que je ne reconnaissais à personne le droit de me dire quoi que ce fût ». Peu à peu, il prend conscience de ses responsabilités et les assume courageusement, blessé de voir mourir autour de lui des hommes qu'il a recrutés. Il met du temps à accepter l'idée de rebrousser chemin pour rentrer en France afin de se soigner. Lorsque sa décision est prise, il avertit honnêtement sa mère : « C'est une triste expérience que je fais là ; mais elle n'est que trop réelle. Je vous dis cela carrément pour que vous ne vous livriez à aucune illusion sur la suite de l'expédition. » « Je crois que mon plus secret désir est de rentrer. » Avec courage, malgré sa faiblesse physique, il accomplit le tronçon de Brazzaville à Cabinda à pied ou en tipoye dans des conditions très difficiles et regagne la côte par la voie française du Niari. Une syncope mortelle le frappe juste en embarquant.

Témoignage circonstanciel de vie(s) au cœur du continent africain, à la fin du XIX^e siècle

L'expédition de Jacques de Crussol d'Uzès, purement privée, malheureusement interrompue dans le déroulé ambitieux du projet initial, a été considérée comme une expédition secondaire. Elle n'eut qu'un rôle minime dans la colonisation, mais un rôle localement notable en ce qui concerne la pénétration française en Afrique Centrale. Elle vaut surtout pour sa valeur de témoignage personnel, libre, teinté d'humour, non entravé par les obligations politiques ou administratives qui pesaient sur les fonctionnaires ou les militaires coloniaux. Jacques d'Uzès fait part franchement de ses observations, de son ressenti, avec la spontanéité de l'écriture d'un journal quasi quotidien et dans une langue un peu datée, à une époque (1892-93) où l'Europe s'imaginait apporter en Afrique la Civilisation. « Je suis fermement décidé à marcher et surtout à réussir. Nous partons, tous, confiants dans le succès et enchantés d'avoir à faire quelque chose de beau, de grand, et qui peut être utile à la France et à l'Humanité ! », écrit-il à bord du Taygète, le 27 avril 1892.

Que sont les *Lettres du Congo* ? Une correspondance privée réservée à un milieu familial fermé ? Pas seulement. Ce sont des lettres ouvertes, écrites pour être lues et divulguées dans les cénacles parisiens, et dans la presse. Le duc n'a-t-il pas engagé un photographe, Pottier, pour faire plus qu'une œuvre épistolaire, une œuvre documentaire sur l'Afrique centrale. Jacques d'Uzès savait que certains extraits de ses lettres étaient transmis à la presse, au *Gaulois*, tandis que *L'Illustration* recevait directement le courrier de Pottier. Certes il écrivait à sa mère aimée, mais en arrière-plan il s'adressait à d'autres récepteurs que, par le truchement familial, il allait informer. Sans doute envisageait-il de publier ses souvenirs à son retour ? N'écrit-il pas à la duchesse à propos des photos de Pottier : « Je vous demande de ne pas trop les communiquer, pour ne pas déflorer "mon volume" ».

Sa mort tragique eut pour effet d'élargir son lectorat puisque, dès 1894, la duchesse mit le récit de son fils dans le domaine public en le faisant éditer et en engageant un illustrateur connu : Riou. Elle voulait ainsi honorer sa mémoire et probablement aussi se déculpabiliser d'avoir envoyé à la mort un jeune homme aussi peu préparé à la rude vie d'explorateur dans la forêt vierge congolaise à la fin du XIX^e siècle.

Il serait intéressant que le Musée des Arts Premiers puisse examiner toutes les armes, parures (dont un collier de dents humaines¹), objets coutumiers recueillis par le duc pour être envoyés à sa mère. Où sont-ils conservés ? Il serait également intéressant d'avoir les lettres originales, pour confronter lettres et ouvrage, la duchesse avouant : « Je me suis contentée de masquer quelques noms et de supprimer quelques détails ».

Que devinrent les acteurs évoqués ? Monseigneur Augouard demeura plus de quarante ans à son poste de Brazzaville. Albert Dolisie, actif collaborateur de Brazza, regagna, épuisé, la métropole en 1899 et décéda peu après, mais laissa son nom à une ville du Congo. Victor Liotard, après s'être maintenu sur place jusqu'en 1898, facilitant l'avancée de Marchand vers le Nil, devint gouverneur des Colonies (Dahomey, Nouvelle Calédonie, Guinée). Il décéda en 1916, oublié en pleine guerre mondiale. Émile Julien, sévèrement éprouvé durant la mission

¹ Voir t. II, planches p. 158 et 159, objet n° 15 : collier de dents humaines.

d'Uzès, poursuivit pendant près de vingt ans sa carrière d'officier colonial en Oubangui-Chari puis au Tchad jusqu'en 1914. Quant au docteur Hess, il pénétra dans la vallée de la Sangha, étudiant les peuples Batéké et Boubangui, avant d'entreprendre une carrière journalistique.

L'ouvrage de la duchesse, *Le Voyage de mon fils au Congo*, se termine par les discours sur la tombe de l'héritier du premier duc et pair de France, notamment le discours du commandant Monteil, représentant le gouvernement.

Le duc d'Uzès mort à 25 ans, dans ce que Conrad appellera plus tard le « cœur des ténèbres », n'enrichit pas le blason de son illustre famille de la gloire dont rêvait sans doute sa mère, mais son projet aventureux et insolite se transforma en entreprise initiatique : de jeune aristocrate mondain fortuné, il devint conscient de ses responsabilités, observateur de sociétés étranges et étrangères à son monde privilégié, courageux face à la maladie et à l'adversité, acteur de sa propre vie. Il ne fut pas au sens strict un explorateur, mais il apporte un témoignage personnel sincère et original sur un parcours au centre de l'Afrique, en 1892-93.

Le nom d'Uzès a laissé des traces en Afrique Centrale. Selon René Deverdun¹, dès 1896, les « Ateliers et Chantiers de la Loire » avaient lancé la construction, dans leur succursale de Saint-Denis, d'une canonnière démontable de 18 mètres et près de 5 tonnes, à faible tirant d'eau, qui fut baptisée : *Jacques d'Uzès*. Mis en caisses, ce vapeur fut transporté au port de Loanda, puis – par la route des caravanes – à Brazzaville. Remonté, il sillonna la voie Congo-Oubangui, mais, pour gagner le Nil et Fachoda, Marchand lui préférera le *Faidherbe*, plus facilement démontable.

En 1904, l'enseigne de vaisseau de Parseval fut chargé d'acheminer le *Jacques d'Uzès* dans le bassin du Chari. Mais les Manza surchargés de portages par la mission Gentil et la conquête du Tchad, épuisés, se rebellèrent et se dispersèrent. C'est avec « des efforts surhumains » que fut réalisée, sur près de 150 kilomètres, entre la Kémo-Tomi et le Gribingui à Fort Crampel (Kaga Bandoro), un large sentier, praticable par des chariots dits triqueballes (fardiers à deux roues et un essieu).

¹ Communication personnelle.

Comme son successeur, le *Léon Blot*, le *Jacques d'Uzès* fut utilisé sur l'Ouham-Chari durant l'entre-deux guerres.

À Bangui, en Centrafrique, au début du XX^e siècle, une des premières rues fut dénommée : rue d'Uzès.

En janvier 1950, le duc de Brissac, neveu direct de Jacques d'Uzès, publia dans la *Revue des Deux Mondes*, un article à la mémoire de son oncle. Sans doute l'histoire du duc d'Uzès fut-elle tristement, comme il l'écrit dès l'ouverture du texte, celle « d'une expérience de quatorze mois sur le Congo et l'Oubanghi, laquelle n'atteignit pas son but, fut dispersée par la maladie, l'insuccès et la mort, et finalement perdit son chef, tombé d'épuisement », mais c'est aussi l'histoire d'un « fils de la plus vieille France » que l'adversité révéla à lui-même et aux autres. Ses lettres sont des « leçons [de] courage, patience, humour, ténacité, initiative, sous un climat destructeur de toute volonté »¹.

¹ Duc de Brissac, *loc. cit.*, p. 286, 305, 306 respectivement.

REMARQUES SUR LE VOCABULAIRE

L'orthographe de l'édition originale comporte des erreurs soit d'incompréhension de la part de Jacques d'Uzès, soit de mauvaise lecture de sa graphie de la part de sa mère. Dans beaucoup de cas, nous avons respecté l'orthographe d'origine, étant donné qu'il s'agit souvent de noms de villages, d'ethnies ou d'objets peu connus. En revanche nous avons préféré moderniser sous silence certaines orthographes connues du lecteur d'aujourd'hui. Ainsi,

au lieu de :

nous avons retenu :

Banghi	Bangui
Banane	Banana
Conacri	Conakry
Fouta-Djallon	Fouta-Djalou
Île Saint-Thomas	São Tomé
Kabinda	Cabinda
Kinchassa	Kinshasa
Kotonou	Cotonou
Kotto ou Bandou (nom impropre)	Kotto ou Kota (grande rivière)
Kwango	Kouango
Liranga	Liranga
Mobaï	Mobaye
Oubanghi	Oubangui
Oubanghien(ne)	Oubanguien(ne)
Raffaï	Rafaï
Rémo ou Kémo	Kémo
Sanga	Sangha

L'apostrophe dans un nom après M ou N (p. ex. M'pila, N'ghiri) n'a pas lieu d'être et nous l'avons supprimée.

L'orthographe française de certains mots « exotiques » a changé au fil des ans mais demeure compréhensible :

zagaie	est devenu	sagaie
tippoï		tipoye
tippoyeurs		tipoyeurs.

Certains noms de personnes sont erronés dans l'édition originale ; nous avons donc corrigé :

Hanslé	en	Hanolet
Haudister	en	Hodister et
Vandekerkoum	en	Van Kerckhoven.

Quant aux différentes ethnies, les équivalences actuelles sont données ci-dessous, suivi des graphies phonétiques :

Les Bangakas	Buraka
Les Bayanzis	Bayanzi
Les Bondjios	Bondjo
Les Boubanguis	Boubangui ou Bobangi
Les Boubous ou Bougbous	Ngbugu
Les Banzyris	Banziri ou Gbanziri
Les Lanzanassis	Langbasi
Les M'Bouakas ou Mbouakas	Ngbaka ou Mbaka
Les Ndrys ou N'drys	Ndri
Les Nzakkaras ou Nsakkaras	Nzakara
Les Sangos	Sango
Les Yakomas	Yakoma

Graphies phonétiques

Ballilis	Ballalis
Bangela	Bangala
(Perles) bayocas	(Perles) Bayaka (monnaie d'échange) ou Baïaka ou Baïaca
kinja	kinia (monnaie)
malafou (vin de palme)	melifou
Mayoumbe	Bayoumbe
Mikinda	Bikinda
Moukiris	Boukiris
m'tako	Mtako, mitko ou mitako (monnaie)
Palaballa	Palapalla

Enfin, il convient de signaler les mots empruntés des langues vernaculaires :

Noms vernaculaires dans les lettres du duc d'Uzès	
banza	village
bissi	viande
chikervanz	chicouangue ou chikwangue pain de manioc modelé pour le transport en bâtonnet, enveloppé de larges feuilles (souvent de marantacées)
Fara	Français (?)

fiotte	« langue des noirs ¹ »
goïgoï	lâches
malafou ou melifou	« jus de palmier » ou vin de palme
malamou	bien, bonjour
maniofo	manioc
mingué (mingui en sango)	beaucoup, très
m'bolé (mbolé)	bonjour
mfouman	chef
mochis	œufs
moundele (sg), mindele (plur) (<i>Le duc d'Uzès confond singulier et pluriel.</i>)	le blanc, les blancs
ngengou	fort
ngammbé, n'gomalé	fusil
sapi	attends
soussou	poule, poulet
soussou kassumba	poulets à vendre

Les *Lettres du Congo* font peu de place à la curiosité linguistique. Cette nécessité, le duc d'Uzès ne la ressent pas à son arrivée au Congo, mais plus tard, au cours de sa navigation sur le Congo et l'Oubangui, pour entrer en contact, ne serait-ce que pour des raisons matérielles, avec les populations riveraines. Or en 1892, rares sont les indigènes qui possèdent des rudiments de français : quelques jeunes au contact des Français missionnaires, militaires, explorateurs, administrateurs. Dans ses lettres, le duc d'Uzès cite le fils du chef banziri Bembé, qui a participé à la mission Dybowski : « Son fils est beaucoup plus élégant que lui. Il a été boy d'un des membres de la mission Dybowski, et parle le français à peu près correctement » et un Yakoma qui s'est sauvé du massacre [de Poumayrac] et « est actuellement au poste comme interprète nzakara ».

Collecter du vocabulaire ? certes, mais cela suppose une aménité réciproque entre locuteurs et interlocuteurs, ce qui n'est pas souvent le cas. Par ailleurs, la mission d'Uzès se révèle être une itinérance puisque sa progression suit le cours du Congo et de

¹ En langue bantoue, *fiot(t)e* voudrait en effet dire « noir » : voir R. Avelot, « Ethnogénie des peuplades habitant le bassin de l'Ogooué », *Bulletin et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, VII, 7 (1^{er} mars 1906), p. 133.

l'Oubangui. Or pour faire œuvre scientifique, il faut du temps long et une imprégnation locale que le duc ne peut avoir, happé par la gestion pratique de son expédition et fréquemment malade

Ce contexte explique la pauvreté des termes glanés. Le duc Jacques d'Uzès en prend conscience plusieurs mois après son départ de Brazzaville. En décembre 1892, il écrit : « Je suis en train de travailler à un vocabulaire de la langue banziri », glossaire de 137 mots distribués en 13 catégories.

Le duc d'Uzès, préfigurant maints chercheurs ultérieurs, observe qu'il est difficile de savoir la prononciation exacte, « parce que dès qu'un blanc interroge les noirs et paraît prononcer à peu près le nom, ceux-ci disent oui tout de suite, espérant sans doute faire plaisir au blanc par cette marque d'assentiment ».

En définitive, qu'a mentionné le duc d'Uzès ? Il a consigné les noms des ethnies rencontrées le long du fleuve et il a relevé le vocabulaire quotidien élémentaire lié aux approvisionnements vivriers. Mots saisis phonétiquement et susceptibles d'être retranscrits parfois avec des erreurs dues à la réception orale fautive des mots, aux conditions rudimentaires d'écriture du duc : dans des campements de fortune, sur une pirogue au long de la navigation... ou au mauvais déchiffrement de l'écriture du duc par sa mère pour la publication. Les graphies variables ne le sont qu'à l'aune de notre propre système phonétique français : confusions de bilabiales sonores et nasales b/m, indéterminations vocaliques : a/o, attaques de mots matérialisées par des digrammes avec lesquels nous ne sommes pas familiarisés : ng, mb, nz...

RÉFÉRENCES BIOGRAPHIQUES DES PERSONNES CROISÉES OU ÉVOQUÉES DANS LES LETTRES DU DUC D'UZÈS

Les abréviations font référence aux ouvrages biographiques suivants :

- B.C.B.** : *Bibliographie Coloniale Belge*, Institut Royal Colonial Belge, devenu *Dictionnaire bibliographique des Belges d'Outre-Mer*, tomes I-IX parus depuis 1948.
- D.B.F.** : *Dictionnaire de bibliographie française*, Paris, Letouzey et Ané, 1932 à 2019 (A à L), par tomes puis fascicules.
- H.D.** : *Hommes et Destins*, Paris, Académie des Sciences d'Outre-Mer, 11 tomes parus.
- M.S.C.** : *Mémorial Spiritain Congolais, 1866-2000*, P. J. Ernoult, 2000, 306 p.
- N.B.** : Numa Broc : *Dictionnaire illustré des explorateurs français au XIX^e siècle : Afrique*, Paris, CTHS, 1988, 346 p.

- R.P. Allaire (1850-1897), Spiritain à Loango puis Liranga : *M.S.C.* 12.
- Mgr Prosper Augouard (1852-1921), vicaire apostolique de Brazzaville : *H.D.* II 29-33 ; *N.B.* 10 ; *D.B.F.* I 556-558 ; *B.C.B.* I 42-46 ; *M.S.C.* 13-15.
- Georges A. Balat (1853-1893), Cdt : *B.C.B.* I 65-66.
- Bangassou (vers 1850-1907), chef Nzakara : *B.C.B.* I 67-68.
- Mgr. Carrie (1842-1904), Spiritain, vicaire apostolique du Bas-Congo à Loango : *M.S.C.* 61.
- Pierre Savorgnan de Brazza (1852-1905), explorateur, Gouv. du Congo, *H.D.* II 653-660 ; *N.B.* 50 ; *D.B.F.* VII 178-180 ; *B.C.B.* I 165-171 et II 89-93.
- Fortuné Charles de Chavannes (1846-1902), Gouverneur : *H.D.* VIII 80-82 ; *D.B.F.* VIII 941 ; *N.B.* 74 ; *B.C.B.* 122.
- Marie François Joseph Clozel (1860-1918) : *N.B.* 80-82 ; *H.D.* VIII 84-89 ; *D.B.F.* IX 49-51 ; *B.C.B.* III 155-156.
- Joseph Conrad *alias* Théodore Joseph Konrad Korzeniovski (1857-1924), *B.C.B.* II 547-552.
- Pierre de Cossé Brissac (1900-1993), fils de Mathilde, sœur de Jacques d'Uzès, mémorialiste et industriel.
- Paul Crampel (1864-1891), explorateur assassiné : *H.D.* I 165-167 ; *N.B.* 95 ; *D.B.F.* IX 1163-1164 ; *B.C.B.* I 274-276.

- Prince Henri de Croÿ (1860-1946), Commissaire de District : *B.C.B.* VIII.
- D^r Adolphe Cureau (1864-1913), administrateur explorateur : *H.D.* VIII, 109 ; *N.B.* 93 ; *D.B.F.* IX 1390 ; *B.C.B.* II 218.
- Eugène L. F. Decazes (1844-1913), Cdt : *N.B.* 102-104 ; *H.D.* X 114-125.
- Alexandre Delcommune (1855-1922), officier de la Force publique de l'État Indépendant du Congo : *B.C.B.* II 257-262.
- Alfred Dolisie (1856-1899), Polyt., Gouv. : *N.B.* 112 ; *D.B.F.* XI 446-447 ; *B.C.B.* I 332.
- Jean Dybowski (1857-1928), agronome, explorateur : *H.D.* I 221 ; *H.D.* XI 281-301 ; *N.B.* 128 ; *D.B.F.* XII 1082-1083 ; *B.C.B.* II 323-326.
- Alphonse Fondère (1865-1928), administrateur explorateur, *B.C.B.* III 311-313.
- Alfred Fourneau (1860-1930), administrateur explorateur : *H.D.* XI 319-326 ; *N.B.* 150-151 ; *B.C.B.* III 324-325 ; *D.B.F.* XIV 790-792.
- R.P. Gaëtan (1846-1906), Spiritain à Landana puis Loango : *M.S.C.* 113.
- Gaston Gaillard (1860-1927), administrateur explorateur : *N.B.* 159.
- George Grenfell (1849-1908), pasteur baptiste : *B.C.B.* I 442-458, voir *Centenaire de la découverte de l'Oubangui* in *Acta Geographica*, n° 61-62, 1985.
- Antoine Greshoff (1855-1905) surnommé « *Roi-Soleil* », commerçant hollandais, Directeur de la N.A.H.V. : *B.C.B.* II 439-440.
- Guélorget (...-1894), chef de poste à Satéma où il fut assassiné et dévoré.
- Léon Charles Édouard Hanolet dit « *Bacha Hanolé* » (1859-1908), commandant de district : *B.C.B.* II 448-451.
- D^r Jean Hess (1862-1926), médecin, journaliste, explorateur : *N.B.* 171-172.
- Arthur Hodister (1847-1892), capitaine, explorateur, agent commercial de la S.A.B. : *B.C.B.* I 514-518.
- Husson (...-1891), capitaine de la flottille, meurt noyé dans les rapides à Mobaye.
- Joseph Joulia (1863-...), chef de poste à Bangui, puis à Mobaye.
- Juchereau, administrateur, chef de poste à Bangui, noyé en janvier 1896.
- Émile P. F. Julien (1862-1947), Col. : *H.D.* XI 393-398 par Y.B. ; *N.B.* 182-183.
- Léon Victor Largeau (1842-1896), explorateur saharien, administrateur à Bangui, père du Général Emmanuel Largeau (1867-1916).
- Georges Le Marinel (1860-1914), capitaine, explorateur, Inspecteur d'État : *B.C.B.* I 659-664.

- Victorien Liégeois (1867-1892, L^t belge « transpercé par trois lances sur l'Oubangui » : *B.C.B.* I 601-602.
- Victor Liotard (1858-1916) explorateur, Gouverneur : *H.D.* VIII 258-264 ; *N.B.* 206-207 ; *B.C.B.* II 635-637.
- Léopold II, roi des Belges (1865-1909), Souverain de l'État Indépendant du Congo : *B.C.B.* I : Hommage V-XXVII.
- Casimir Maistre (1867-1957), explorateur, industriel : *H.D.* XI 507-513 par Y.B. ; *N.B.* 215-217.
- Makoko (1825- ?), chef Téké : *B.C.B.* I 640-644, *B.C.B.* IV 555.
- Emile F. J. Mathieu (1865-1897), commandant : *B.C.B.* II 680-682.
- Louis A. A. Mizon (1853-1899), L^t de vaisseau, explorateur : *H.D.* VIII 290-295 ; *N.B.* 230 ; *B.C.B.* III 635-636.
- Maurice Musy (vers 1860-1890), explorateur tué et mangé : *H.D.* XI 565-568 par Y.B. ; *N.B.* 240.
- William Georges Parminter (1850-1894), major anglais au service de l'E.I.C., directeur de la S.A.B.
- Auguste Pottier..., journaliste à *L'Illustration*.
- Léon de Masredon de Poumayrac (...-1892), chef de poste, tué au combat et mangé.
- Rafaï Aga (vers 1850-1883), fils naturel de Ziber, chef Zandé : *B.C.B.* I 779-782.
- Édouard Riou (1833-1900), artiste peintre, illustrateur (*L'Illustration, Le Tour du Monde*, J. Verne...)
- D^r Georg Schweinfurth (1858-1925), botaniste, explorateur : *B.C.B.* I 838-841.
- Sliman, domestique noir de Jacques d'Uzès, noyé au retour.
- William Grant Stairs (1863-1892), cap. anglais explorateur avec Stanley : *B.C.B.* II 877-880.
- Stanley : John Rowlands devenu Sir H. Morton Stanley (1841-1904), explorateur dit « Boula Matari », « briseur de rochers » : *B.C.B.* I 864-893 et V 776-777.
- Th..., peut-être Lucien Antoine Thibault.
- Jacques de Crussol, duc d'Uzès (1868-1893) : *H.D.* XI 747-751 par Y.B. ; *N.B.* 318 ff ; *B.C.B.* I 924-926.
- Guillaume François Van Kerckhoven (1853-1892), Commissaire d'État, tué accidentellement : *B.C.B.* I 566-573.
- Alphonse Vangèle (1848-1939), officier Belge de l'E.I.C. : *B.C.B.* II 928-937.
- Vittu de Kerraoul, administrateur, commerçant.
- Baron Théophile T. Wahis (1844-1921), Gouv. g^{al} E.I.C. : *B.C.B.* I 935-946.
- Alphonse Jules Wauters (1845-1916), journaliste (*Le Mouvement Géographique*) : *B.C.B.* II 969-972.

NOTE TECHNIQUE ET REMERCIEMENTS

Basé sur l'unique édition du *Voyage de mon fils au Congo* (Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1894), la présente réédition modernise les noms de personnes et d'ethnies là où des erreurs (dues à l'oreille de l'auteur ou à la transcription de sa mère) s'étaient introduites dans l'édition originale et dans les cas où le passage du temps les a modifiés. Nous précisons ces changements dans le tableau qui précède (p. xxiii-xxv). Les notes de l'édition originale sont conservées telles quelles ; tout ajout entre crochets est de notre fait. Quant aux illustrations, elles sont également toutes présentes, mais pas forcément au format ni à l'emplacement originaux. Nous n'avons pas retenu tous les éloges funèbres que la duchesse avait cru devoir imprimer au souvenir pieux de son fils. Enfin nous avons supprimé le « Vocabulaire banzyri » qui termine le volume original, sommaire et désormais daté.

Nous tenons à remercier Christian Feller, qui nous a prêté un exemplaire de l'édition originale et confié des documents pertinents cueillis dans ses riches archives personnelles et Raymond Lanfranchi qui a bien voulu partager avec nous son analyse du texte et qui, en nous communiquant ses observations et ses notes personnelles, nous a apporté un éclairage sur le Congo, tant sur le plan linguistique qu'ethnographique. *Last but not least*, nous remercions particulièrement Jacqueline Boulvert qui, après avoir enseigné de nombreuses années la littérature française et africaine d'expression française en Centrafrique, a assuré relectures, corrections, et échanges électroniques.

Y. B. et R. L.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Édition originale :

Duchesse d'Uzès, *Le Voyage de mon fils au Congo*, Illustrations de Riou, Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1894, 342 p.

Explorateurs proches (ordre chronologique) :

G. Schweinfurth, 1874 : *Im Herzen von Afrika : Au cœur de l'Afrique centrale*, Paris, Hachette, 1879, 2 t. 508 et 404 p.

H. M. Stanley, 1878 : *Through the Dark Continent*, traduit en 1879 : *À travers le continent mystérieux*, Paris, Hachette, 2 t. 496 et 544 p.

Louis Mizon, 1892 : « Du Niger au Congo par l'Adamaoua », *Bull. Soc. Géo. comm.*, p. 257-272

Jean Dybowski, 1893 : *La Route du Tchad. De Loango au Chari*, Paris, Didot, 381 p.

Casimir Maistre, 1895 : *À travers l'Afrique Centrale du Congo au Niger, 1892-1893*, Paris, Hachette, 302 p.

Joseph Conrad, 1899 : *Heart of Darkness*, traduit : *Au cœur des ténèbres*, NRF, Gallimard, 1925, 89 p.

Pierre Prins, 2013 : *Une histoire inconnue de l'Afrique centrale 1895-1899*, édition établie par V. Prins-Jorge et Y. Boulvert, Paris, éd. CTHS, 2 t., 397 et 579 p.

Commentateurs (ordre alphabétique) :

Alis, Harry, alias Hippolyte Percher, 1894 : *Nos Africains*, Paris, Hachette, 565 p.

Augouard, Monseigneur, 1905 : *28 années au Congo*, t. I [Recueil de lettres par son frère Louis Augouard, Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie]

—, —, 1914 : *36 Années au Congo*, t. II

—, —, 1934 : *44 Années au Congo*, t. III

Boulvert, Yves, 1985 : « Le Problème de l'Oubangui-Ouellé ou Comment fut exploré et reconstitué un réseau hydrographique à la fin du XIX^e siècle », *Cahiers ORSTOM*, sér. Sc. hum., vol. XXI, n° 4, p. 389-410

- , –, 1989 : *Bangui 1889-1989. Points de vue et témoignages*, Paris, Minist. Coop. et Développement, et Saint-Maur, Sépia, 310 p., avec croquis et illustrations
- , –, 2011 : « Jacques Marie Géraud de Crussol, duc d'Uzès (1868-1893). La destinée tragique d'un riche héritier », *Hommes et Destins XI*, ASOM-L'Harmattan, p.747-751
- , –, 2019 : *Explorations en Afrique Centrale (1790-1930). Apports des explorateurs à la connaissance du milieu*, 352 p., 1107 notes et références bibliographiques, 3 index, suivi de : *Au cœur du continent africain, cartes et itinéraires d'explorations*, 63 cartes, 97 p., Base Horizon IRD, accès libre
- Brissac, Duc de, 1950 : « Jacques d'Uzès au Congo, 1891-1893 », *Revue des Deux Mondes* (15 janvier 1950), p. 286-307
- Bruel, Georges, 1914 : *Bibliographie de l'A.É.F.*, Paris, Larose, 326 p.
- Carité, Didier, 2009 : *Auguste Béchaud, photographe-soldat en Afrique Centrale, 1909-1912*, Montigny-Le-Bretonneux, « Le Portfolio », Yvelinédition, 103 p. illustrées ; et *Images et Mémoires*, Bull. n° 34, automne 2012
- Dampierre, Éric de, 1967 : *Un ancien royaume Bandia du Haut-Oubangui*, Paris, Plon, 601 p.
- Kalck, Pierre, 1974 : *Histoire de la République Centrafricaine*, Paris, Berger-Levrault, 341 p.
- , –, 1993 : *Un explorateur du Centre de l'Afrique : Paul Crampel (1864 – 1891)*, Paris, L'Harmattan, 261 p.
- , –, 2005 : *Historical Dictionary of the Central African Republic*, Historical Dictionaries of Africa, n° 93, Lanham (MD), The Scarecrow Press Inc., 232 p.
- Lotar, R.P., 1937 : *La Grande Chronique de l'Ubangui*, *Mém. de l'Inst. roy. col. belge* [Bruxelles], t. VII, 1, 98 p.
- , –, 1940 : *La Grande Chronique du Bomu (Mbomou)*, *Mém. de l'Inst. roy. col. belge* [Bruxelles], t. IX, 163 p.
- Le Marinel, Georges, 1893 : « La Région du Haut-Ubangi », *Bull. Soc. roy. belge de Géogr.*, XVII, p. 5-41
- Maximy, René de, et Marie-Christine Brugailière, 1986 : « Un roi-homme d'affaires, des géographes et le tracé des frontières de l'État indépendant du Congo (Zaïre) », *Hérodote : le jeu des frontières*, n° 41, p. 46-74

- Mazières, Anne-Claude de, 1982 : *La Marche du Nil de Victor Liotard*, Thèse doct. ès-lettres, 1962, Aix-en-Provence, 164 p.
- Ménier, Marie-Antoinette, 1953 : « La Marche au Tchad de 1887 à 1891 », *Bulletin de l'Institut d'études centrafricaines* [Brazzaville], n° 5
- Nzeza Kabu Zex-Kongo, Jean-Pierre, 2018 : *Léopold II, le plus grand chef d'État de l'histoire du Congo*, Paris, L'Harmattan, Études africaines, 199 p.
- Simond, Charles, « Le Congo », *Bibliothèque illustrée des voyages autour du monde par terre et par mer*, 13 (1898), p. 1-6
- Yavoucko, C. R., 1979 : *Crépuscule et défi, Kite na kite*, Paris, L'Harmattan, 165 p. [roman sur le traumatisme créé par l'irruption des premiers Européens à Ouango]

—

DUCHESSE D'UZÈS

LE

VOYAGE DE MON FILS

AU

CONGO

ILLUSTRATIONS DE RIOU



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANGIÈRE, 10

Page de titre de l'édition originale (1894)

... - AVANT-PROPOS

Lorsque mon fils Jacques eut accompli le devoir militaire que la patrie impose aujourd'hui à tous ses enfants et lorsqu'il rentra dans sa famille, après avoir servi dans un régiment de dragons, il se trouva en face des difficultés politiques et sociales qui barrent, à notre époque, l'entrée de presque toutes les grandes carrières aux fils de l'ancienne aristocratie française.

Mais la vie privée, avec son oisiveté et ses entraînements, ne pouvait suffire à ses goûts pour l'action.

L'oisiveté lui pesait. Il ne se résignait pas à mener une existence inutile, et, un jour, il me déclara qu'il voulait jouer un rôle, ici-bas, et continuer, sous une forme quelconque, les traditions de sa race, dont les représentants ont, tous, consacré leurs forces au service du pays.

Je n'avais pas le droit de m'opposer à un pareil dessein et, si je l'avais eu, je n'en aurais point fait usage, car, comme mon fils bien-aimé, j'estimais que Dieu nous a mis ici-bas non pas pour nous, mais pour aider les autres. J'estimais aussi que l'égalité des droits peut parfaitement se concilier avec l'inégalité des devoirs, et que la France peut exiger davantage de ceux de ses fils qui portent un nom, auquel elle a fait plus d'une fois les honneurs de ses annales.

Il trouva donc auprès de moi acquiescement, appui et concours pour ses généreux projets.

La vieille Europe a commencé sur l'Afrique un travail de rapide dépècement qui suscite les plus nobles émulations. C'est à qui augmentera le domaine national ; c'est à qui percera et jalonnera une route nouvelle ; il voulut joindre ses efforts à ceux de ses vaillants devanciers auxquels se joignait l'attrait des rivalités internationales.

Jacques avait choisi l'itinéraire suivant : remonter le Congo jusqu'aux Stanley's [*sic*] Falls et de là se lancer au travers des régions musulmanes, pour tracer un débouché sur l'Égypte où la France a des intérêts séculaires et où dorment les os de tant de nos soldats, aussi bien ceux des croisés qui suivirent saint Louis que ceux des vieilles bandes qui suivirent le jeune Bonaparte.

L'entreprise avait séduit déjà plusieurs explorateurs. La liaison diagonale entre le Congo et l'Égypte avait été essayée par l'Abyssinie. Elle avait échoué. Jacques espérait la réaliser, et, d'avance, nous nous étions donné rendez-vous au Caire.

Cette route avait été choisie, d'abord pour ne pas éveiller les soupçons des nations rivales intéressées à ce qu'un Français ne pût atteindre l'Égypte par le Sud, et aussi parce que le gouvernement ne paraissait pas disposé à prêter son concours à l'expédition.

Je me hâte d'ajouter que cette mauvaise volonté ne fut que passagère, et que le duc d'Uzès vit bientôt ses efforts secondés par le gouvernement de sa patrie. Il eut l'appui national. Il en marqua sa reconnaissance en se dévouant corps et âme dans une expédition militaire et dans une campagne meurtrière qui, de l'avis des spécialistes africains, fut très utile et très heureuse, et que précisément le commandant Monteil a mission de continuer. Je saisis cette occasion d'en remercier qui de droit.

En même temps que tous les patriotes approuveront mon sacrifice, toutes les mères comprendront mes angoisses, sur lesquelles je crois inutile d'insister.

Je voulus du moins que rien ne manqua à l'enfant qui s'aventurerait aussi loin. Toutes les précautions que commande la prudence furent prises. Tous les procédés d'armement, d'équipement qu'a enseignés l'expérience furent employés. Jacques emportait avec lui une cargaison suffisante pour satisfaire à tous les échanges et à tous les besoins de l'homme civilisé, des bagages où se trouvait non pas seulement l'indispensable, mais l'utile, mais encore l'agréable ; depuis une chaloupe démontable en acier qu'il appela la *Duchesse Anne*, jusqu'à des livres, des cigares et des instruments de musique. Il emportait trois mille livres sterling en or anglais.

Il emmenait cinquante tirailleurs algériens, libérés du service militaire, équipés militairement, commandés par des cadres d'élite, divisés en six escouades, plus une escouade d'ouvriers hors rang. Il avait enfin autour de lui un petit état-major de quatre Européens, et c'est à la tête de ces forces et de ces ressources qu'il s'embarqua, plein d'entrain, à Marseille, le 25 avril 1892.

Toutes ces jeunesses, toutes ces bonnes volontés, toutes ces précautions, tous ces soins devaient, hélas ! aboutir à un cercueil !

J'ai cru qu'il était de mon devoir d'apporter sur le tombeau de l'enfant disparu le livre qu'on va lire et dans lequel il parle lui-même, car ces pages ne contiennent que le résumé de ses lettres, de ses notes intimes auxquelles j'ai joint simplement quelques documents officiels ou privés qui les confirment.

Je n'ai rien changé. Je n'ai rien embelli. Je me suis contentée de masquer quelques noms et de supprimer quelques détails qui auraient pu être désagréables à certains de ses compagnons de voyage. Car la catastrophe finale rend toute récrimination inutile.

Le public, en possession de ces lignes, écrites, au jour le jour, sans apprêt, sans parti pris, sans intérêt personnel, portera tel jugement qu'il lui conviendra sur les hommes et les choses.

Il dira, je l'espère, que mon pauvre enfant a bien souffert, mais qu'il a fait ce qu'il a pu et que, comme l'a proclamé sur sa tombe le représentant du gouvernement, il s'est montré un digne fils de la France.

DUCHESSE D'UZÈS
(Née MORTEMART)

Juin 1894



A bord du Cagote
Le 27 Avril 1892.

Ma chère Maman !

Il t'en aura sorti avec santé
et la fameuse expédition qui
devait se terminer en quinzaine
pourra commencer son chemin
dans quelques jours. Jusqu'à présent
la traversée est excellente, et
personne n'est malade, sauf un
ou deux Bretons, qui ont eu
un peu mal aux chèvres après
le voyage qu'ils ont fait.

Fac-similé de la première page
de la première lettre de Jacques d'Uzès

DÉPART

ESPÉRANCES – LE DEVOIR DU SANG – REPTILES

À bord du *Taygète*, le 27 avril 1892

Ma chère maman,

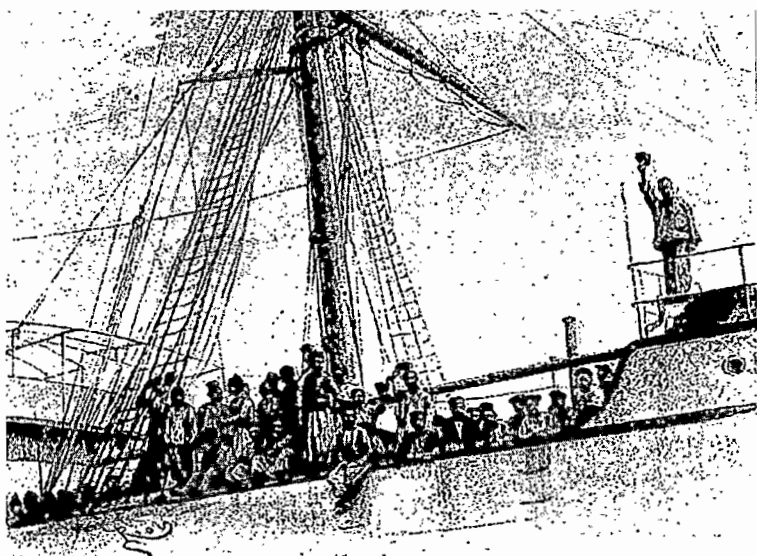
Eh bien ! nous voilà donc partis, et la fameuse expédition qui devait se tourner en queue de poisson commence sous de très heureux auspices. Jusqu'à présent la traversée est excellente et personne n'est malade, sauf un ou deux tirailleurs, qui ont eu un peu mal aux cheveux après le temps qu'ils ont passé à Marseille. Nous avons, tous, été très émus, au départ, moi surtout, et je vous assure que le premier quart d'heure a été un des plus désagréables que j'aie jamais passés. Mais maintenant l'espérance est revenue et je suis fermement décidé à marcher et surtout à réussir. Nous partons, tous, confiants dans le succès et enchantés d'avoir à faire quelque chose de beau, de grand, et qui peut être utile à la France et à l'Humanité !

Du jour où j'ai décidé de partir et où j'ai été convaincu que ce voyage était dans mon existence comme un but sérieux qui révolutionnerait ma vie tout entière ; du jour surtout où vous avez si noblement compris le projet et m'avez donné les moyens de l'exécuter, je n'ai jamais varié et, n'ai eu qu'une idée : celle de réussir. J'ai trouvé là un vrai moyen de prouver que je n'étais pas dégénéré et que je pouvais encore montrer que je suis vraiment le descendant d'une race où il n'y a que des hommes braves et dignes de leur nom, et dont vous avez encore vous-même relevé l'éclat, après la mort prématurée de mon pauvre père !

J'espère que tous les serpents qui parlent contre nous vont pouvoir se taire et ne plus dire que vous m'envoyez me faire tuer là-bas. On sait bien que, seul, j'ai voulu partir, et que vous n'avez fait que m'en procurer les moyens.

Nous sommes très bien à bord. Il y a des prêtres qui nous diront la messe, le dimanche. Le capitaine est charmant et fait ce qu'il peut pour nous être agréable. Je ne vous en écris pas plus

long aujourd'hui et espère recevoir de vos nouvelles par le courrier d'Anvers.



LE DÉPART

Je vous embrasse bien tendrement.

Votre fils qui vous aime beaucoup,

Jacques

EN MER

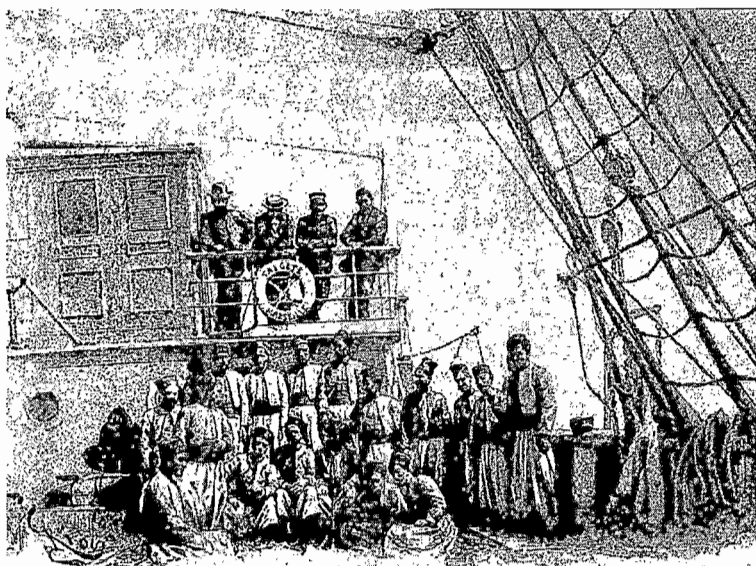
COLLABORATEURS – DAKAR ET CONAKRY – BÉHANZIN

À bord du *Taygète*, le 10 mai 1892

Ma chère maman,

Au moment où je vous écris, il fait une température un peu chaude et surtout très lourde et très orageuse. Cette nuit il a fait, paraît-il, un assez gros orage avec pluie, éclairs et tonnerre. Je dis : « paraît-il » parce que je n'ai absolument rien entendu. Jusqu'à présent, je me porte à merveille et ne souffre nullement

de la chaleur, qui n'a d'ailleurs commencé à être violente qu'à partir du 7, c'est-à-dire après Dakar. Je m'entends très bien avec Julien et avec X...



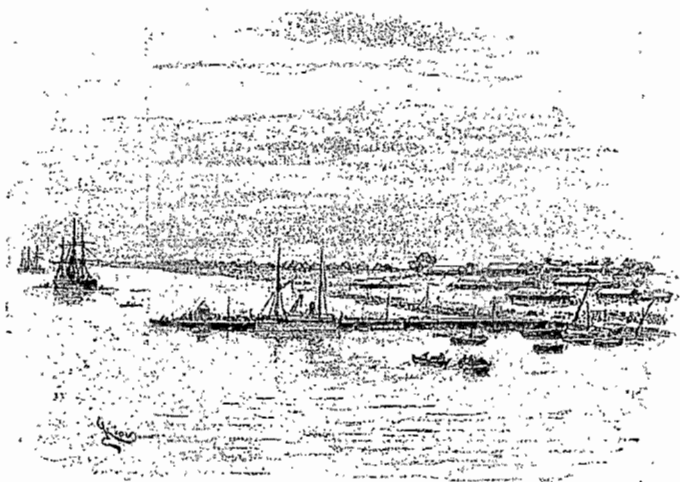
L'EXPÉDITION À BORD DU « TAYGÈTE »

Julien est vraiment remarquable, dès qu'on arrive dans un pays musulman. Outre l'ascendant énorme qu'il a su prendre sur les tirailleurs, je l'ai vu, l'autre jour, faire un essai de sa puissance morale sur des noirs. C'était à Conakry, chez les Soussous ; nous visitons leur village pendant le temps qu'a duré l'escale. Julien a découvert un négro qui parlait arabe – ce négro pourrait être considéré comme un sacristain ou au plus un vicaire – et au bout de quelques minutes, non seulement ce négro était convaincu, mais encore il avait fait accroire aux principaux du village que Julien était marabout et une sorte de prophète, descendant de Mahomet en droite ligne. Pour un peu, ils l'auraient pris comme grand prêtre. J'ai une grande confiance en lui et je suis persuadé que, grâce à lui, nous pourrions réussir bien, des choses qui eussent été matériellement et moralement impraticables, sans le secours de ses talents.

Sliman, notre domestique noir, continue à faire mon bonheur et ferait surtout celui de Mathilde¹, si elle le voyait au milieu des négrillons.

De la traversée, je vous parlerai peu, car il n'y a pas grand'chose à en dire. Tantôt la mer est belle, et, Dieu merci, c'est le cas le plus fréquent ; tantôt nous avons un peu de roulis et de tangage. Mais, depuis quelques jours, tout est calme, et nous pouvons manger sur le pont, où il fait beaucoup moins chaud, grâce à la brise de mer, qui se fait encore très suffisamment sentir. On a mis sur la dunette une tente qui la couvre complètement, et c'est là que nous passons presque toute la journée et une partie de la nuit.

Nous sommes descendus quatre fois depuis notre départ de Marseille : à Oran, à Las Palmas, à Dakar et à Conakry. Je ne vous parlerai pas des deux premières escales. Dakar est peu curieux, niais grandira probablement, au point de devenir la capitale du Sénégal, aux lieu et place de Saint-Louis, qui décroît, malgré le chemin de fer qui joint ces deux villes et qui parcourt la distance en une douzaine d'heures.



LA JETÉE DE DAKAR

¹ [Sa jeune sœur, née en 1875.]

Dakar, quoique construit dans le sable, sur une côte desséchée, deviendra un port utile pour le relâche de presque tous les bateaux desservant le sud du Brésil et la côte occidentale d'Afrique. La rade est assez bonne, et le commerce commence à prendre de l'importance. L'aspect en est cependant désolé, à cause du manque d'arbres et de verdure.

Toute différente est la ville où nous nous sommes arrêtés. Si c'est une ville, on peut dire qu'elle n'est encore qu'au biberon ; mais, grâce à sa disposition, elle peut servir d'entrepôt au commerce de toutes les rivières du Sud, et commence déjà – elle est fondée depuis cinq ans – à faire du tort à Sierra-Leone. Il n'y a encore que vingt à trente habitants blancs, mais pas mal de noirs, quelques-uns habillés à la dernière mode de Paris ; d'autres, au contraire, n'ayant pour vêtement que la ceinture traditionnelle.



LA VÉGÉTATION À CONAKRY

Mais combien différente est la végétation de Conakry de celle de Dakar ! Autant Dakar est desséché, autant Conakry est vert et gai. Des cocotiers, des manguiers, des bananiers, des palmiers, un tas d'arbres immenses et à végétation luxuriante dominent une sorte de broussaille verte et épaisse, que l'on défriche déjà avec rapidité pour créer des jardins où viennent toutes sortes de légumes. L'avantage de Conakry est d'être situé dans une île où la température est beaucoup plus douce – quoique encore très suffisamment chaude et où le climat est assez sain, beaucoup plus que dans le reste du Sénégal.



LES GANDINS DE CONAKRY

Nous n'avons encore aucune nouvelle de France, sinon que le 1^{er} mai (1892) s'est passé tranquillement. Mais nous espérons recevoir des lettres à Boma par le bateau qui a dû partir d'Anvers le 6 mai. Quand cette lettre vous parviendra, il y aura déjà quelque temps que nous serons arrivés. Dès que nous passerons

à Cotonou (Dahomey [Bénin]), je vous enverrai les derniers renseignements. En attendant, voici un épisode qu'on nous a raconté, l'autre jour.

Le *Stamboul* – c'est le bateau de la Compagnie Fraissinet qui revient vers la France – passant en vue des côtes du Dahomey, aperçut... deux blancs, faits prisonniers par le roi Béhanzin. Aussitôt le commandant fit stopper, fit tirer le canon à blanc, et envoya quelques hommes du bord, armés de fusils de chasse, qui mirent en fuite les gardes noirs et délivrèrent les deux blancs. (*Si non è vero... !*) Pourquoi n'envoie-t-on pas une bonne troupe ? En quinze jours ça serait fini, au lieu de traîner par petits paquets, ce qui coûtera beaucoup plus d'hommes, d'argent et de temps, et cela, de l'avis de tous les gens qui y sont actuellement.

AU DAHOMEY

RELÂCHE – COTONOU – ANARCHIE COLONIALE –
NOIRS ET REQUINS – UNE RÉCLAME

À bord du *Taygète*, en rade de Cotonou (Dahomey), le 16 mai 1892

Voilà trois jours que nous sommes en rade de Cotonou, perdant ici une grande partie de l'avance que nous avons prise, grâce au beau temps qui nous a favorisés jusqu'à ce jour. Il est vrai que nous avons eu deux ou trois jours de fortes chaleurs, et surtout d'orages. Hier, il a fait assez frais, car nous sommes ici dans la saison des pluies et des orages. Il tombe presque tous les jours des averses énormes, et le ciel est constamment couvert. Julien a été assez souffrant de la fièvre, augmentée du mal de mer. Il s'est guéri en buvant du champagne – du Clicquot naturellement – et maintenant il est tout à fait ragaillardi. Je suppose que le mal de mer est entré pour les trois quarts dans sa fièvre, car il n'est pas un marin bien brillant. Sauf cela, tout va bien et les autres personnages de l'expédition se portent à merveille, à commencer par moi.

Nous sommes descendus à terre avant-hier et nous avons admiré les fortifications de Cotonou, qui consistent en une palissade en bois et quelques fils de fer tendus pour arrêter les Dahoméens. D'après ce que j'ai entendu dire ici, les fameux

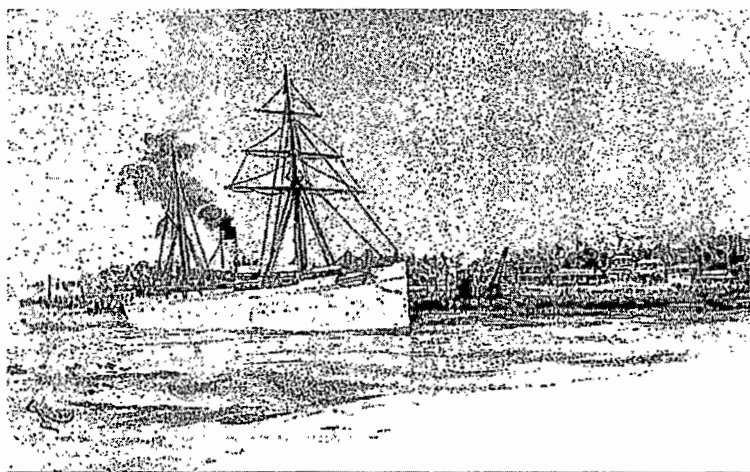
Dahoméens sont beaucoup moins nombreux et beaucoup moins épouvantables qu'on ne veut bien le dire à Paris. Le roi Béhanzin, ou plus exactement Pedasiné, peut tout au plus mettre sur pied quatre mille soldats qui sont bien disciplinés – surtout les Amazones – mais qui ne savent pas se servir des fusils à tir rapide dont ils sont pourvus. Le commerce ici est très important, et quoique le village de Cotonou ne soit guère composé que de sept ou huit maisons, dont un petit fort-caserne, le produit de la douane a dépassé, l'année dernière, un an après son établissement, la somme respectable de six cent mille francs. Le commerce consiste surtout en huile de palme. Il est entre les mains de deux maisons françaises qui font plusieurs millions d'affaires par an. Malheureusement, tous les Français qui sont ici tirent chacun de son côté, et, dès qu'il s'agit de se rendre service, montrent la plus grande mauvaise volonté qui soit possible.

Ce qui est terrible aux colonies, et surtout dans ces petits trous, c'est le manque absolu de direction unique. Quand il arrive des armes, des vivres, des campements, etc., c'est à qui ne les débarquera pas. Les civils déclarent que c'est l'ouvrage de la marine, la marine rejette tout sur la guerre, et la guerre les renvoie au diable. Or, comme ce dernier est un très mauvais agent de transports maritimes ou terrestres, les malheureux convois se détériorent, s'avariant, quand ils ne se perdent pas complètement. Et tout cela, parce que nul n'ose prendre la responsabilité, quand il n'est pas couvert par un supérieur. C'est une anarchie organisée, et c'est bien dommage, car si l'on veut des colonies, ce qui, je crois, est nécessaire et traditionnel en France, il faudrait au moins envoyer un monsieur à poigne qui concentrerait tous les pouvoirs dans chacune d'elles, de préférence un militaire, dans celles qui sont aussi peu soumises que le Dahomey.

Heureusement que le roi du Dahomey ignore un peu ce qui se passe ou a peur, malgré les lettres insolentes qu'il écrit ou fait écrire par son secrétaire, un Portugais. Sans cela, il eût très bien pu s'emparer de Porto-Novo, ville de trente mille habitants, soumise à la France, et nous rejeter à la côte. Mais il n'a pas osé, et maintenant il a une « frousse » carabinée, depuis qu'il a appris que les troupes arrivaient. On devrait, si on veut en finir, le pousser à bout et l'envoyer à tous les diables par une bonne petite colonne de deux à trois mille hommes. Ce serait fini une bonne

fois pour toutes, et il n'y aurait pas à recommencer à tout bout de champ, comme ce sera nécessaire avec l'éternel et idiot système des petits paquets. Mais je rabâche un tas de choses dont les journaux ont déjà parlé maintes et maintes fois ; seulement, sur les lieux, on remarque beaucoup mieux tout cela, et ça frappe davantage.

Nous avons vu déjà des collections de négros, du plus beau noir ou bien tournant sur le chocolat. On les voit surtout arriver, pour décharger les bâtiments, à Grand-Bassam et à Cotonou. Ils sont une vingtaine dans les pirogues qui viennent chercher la marchandise. C'est, du reste, un métier fort dangereux, et ils sont obligés, pour venir de la terre au bateau, de traverser les lames qui se brisent et forment ce qu'on appelle une « barre ».



LE TAYGÈTE DEVANT COTONOU

Tout le long du golfe de Guinée, la lame est très violente et vient briser sur le sable en formant de vraies montagnes d'eau. Les pirogues, pour traverser et arriver du sable en pleine mer, sont poussées par les noirs qui, au moment où la pirogue flotte, et pendant l'intervalle relativement calme que laissent entre elles deux grosses lames, se mettent à ramer énergiquement avec leurs pagaies, de façon à arriver à cent ou cent cinquante mètres du bord, avant que la lame suivante ait brisé. Ils y réussissent presque toujours ; mais quelquefois arrive une lame à laquelle on

ne s'attendait pas, qui vous chavire complètement, et vous n'avez d'autre ressource que de nager vers le rivage, pour recommencer et essayer de réussir. Certains jours même la barre est impraticable, parce que les vagues sont trop fortes.

Il y a aussi un léger inconvénient, principalement à Cotonou ; ce sont des requins qui logent près du rivage ; quand, par malheur, ils aperçoivent une embarcation qui chavire, ils se précipitent et avalent une cuisse ou un bras noirs. Cela arrive malheureusement assez fréquemment ; aussi, à Cotonou, a-t-on eu l'heureuse idée de construire un wharf, c'est-à-dire une jetée, construction très légère en fer, qui s'avance à deux cents mètres et permet de débarquer les passagers et les marchandises, sans courir les risques d'un déchet fort désagréable.

C'est par là que je suis descendu et que je suis allé visiter la belle plage de Cotonou, qui ne pourra devenir une ville d'eaux que dans terriblement longtemps.

Là-dessus, ma chère maman, je termine ma lettre, qui arrivera je ne sais pas trop quand, car il n'y aura pas de rencontres avec un autre bateau-courrier, et je la mettrai à la poste de Libreville, pour la direction de Saint-Thomas [São Tomé] et la voie portugaise. Je vous en enverrai probablement une autre par le *Taygète*, quand il reviendra de Banana, et dame ! après, je crois que vous les recevrez plus difficilement, car le service postal ne doit pas être d'une régularité extraordinaire au Congo belge. Votre dépêche de Conakry m'a fait grand plaisir, mais elle a eu du retard, et je ne l'ai reçue qu'à Grand-Bassam, c'est-à-dire trois jours après.

17 mai. — J'ajoute à ma lettre une épître que j'ai reçue à bord du *Taygète*, en rade de Cotonou, pour que vous la joigniez à la collection complète qui a été reçue à Marseille¹. On m'a donné aussi le numéro du *Petit Journal* du 25 avril, date de notre départ, où il y a une réclame étonnante pour les savons du Congo. Je la recopie pour vous, au cas où vous n'aurez pas l'occasion de la retrouver.

¹ C'était une demande de faire partie de l'expédition d'Uzès. Le nombre de demandes semblables s'est élevée à plus de cent.

BONNE CHANCE !

Le jeune duc d'Uzès s'embarque pour l'Afrique ;
Il va, cet élégant et noble pionnier
Aux sources du Congo que découvrit Vaissier
Demander le secret de son parfum magique
Que l'on célèbre en vers, dans l'Univers entier.

Je dois avouer que lorsqu'on m'a apporté le numéro, c'était, il y a quatre jours, en pleine mer, je me suis mis à rire pendant quelque temps, et il a procuré une douce hilarité à tous ceux qui l'ont vu. Je suis jusqu'à présent enchanté de ceux qui sont avec moi, et aujourd'hui tout le monde est à merveille.

Je vous embrasse tendrement.

Jacques

AU CONGO

À TERRE – LES TIRAILLEURS –
MIZON ET DYBOWSKI – À L'HÔTEL

Banane, le 24 mai 1892

Enfin nous voilà parvenus au terme de notre navigation et rendus sur le territoire de l'État belge ! Tout s'est très bien passé, pendant cette période de trente jours, et nous n'avons eu qu'à nous louer de tout le monde à bord. Les mécaniciens m'ont offert un couteau fait par eux dans une dent d'éléphant, et je leur ai payé à tous du champagne, le dernier jour. L'agent des postes qui était à bord et remplissait en même temps les fonctions de commissaire du gouvernement nous a photographiés, tous, à notre arrivée, et doit vous en porter des épreuves, aux Champs-Élysées. Je lui ai donné ma carte avec un mot pour vous, parce que je suis sûr que ça vous fera plaisir. En même temps, il vous donnera des nouvelles de notre voyage. C'est un homme très aimable et extrêmement bien élevé, qui nous a été à tous d'une grande ressource durant la traversée.

Les tirailleurs vont bien, sauf un que nous avons été obligés de renvoyer ; il était souffrant, et X... a jugé qu'il serait incapable de faire la route, et que surtout, une fois partis, on aurait presque constamment été obligé de le porter. Le capitaine du *Taygète*

s'est chargé de le rapatrier, sur les bons que X... lui a faits. Julien va très bien ; dès qu'il a touché terre, il s'est senti ragaillard ; mais il ne veut plus entendre parler d'un bateau quelconque, et il dit qu'il fera le tour par la mer Noire plutôt que de recommencer une traversée.

25 mai 1892. — Je reprends ma lettre, interrompue, hier soir, par l'arrivée de plusieurs explorateurs connus, tels que Mizon et Dybowski qui reviennent de France ou y retournent. Le premier a fait un voyage superbe et a réussi pleinement dans son exploration. Il est parti des bouches du Niger et est arrivé aux bouches du Congo, après avoir décrit un immense demi-cercle dans les terres, coupant par derrière la route aux Allemands et aux Anglais. Dans presque tout le pays qu'il a parcouru, après s'être un peu enfoncé dans l'intérieur, il a trouvé des champs de blé, des vaches et une température douce ; surtout des nuits fraîches, puisque son thermomètre est descendu à trois et quatre degrés au-dessus de zéro et même une fois à zéro. L'autre, Dybowski, a été souffrant, et c'est pour cela qu'il revient ; mais il est allé retrouver les restes de la mission Crampel.

Je crois que nous resterons encore ici deux ou trois jours, parce que, dit-on, l'hôtel de Boma est très inférieur, et celui de Matadi encore plus. Nous ne sommes pas mal du tout ici, mais il n'y a absolument rien à faire, l'unique route du pays étant la plage, et les promenades peu variées. Il y fait heureusement assez frais, et dans ma chambre, je puis très bien supporter, la nuit, une couverture de laine, outre une « moustiquaire » très épaisse.

X... marche bien, et tout est en bon ordre jusqu'à présent. Nous attendons avec impatience l'*Akassa* qui arrive d'Anvers, et doit être ici le 29 ou le 30. Les moyens de communication ne sont pas rapides ; il n'y a pas encore ici de télégraphe, et j'ai dû faire envoyer ma dépêche d'arrivée par le *Taygète*, remontant à Libreville, dernier point du câble de la West African Company.

À BOMA

UN HÔTEL EN TÔLE – UNE VILLE QUI SORT DE TERRE –
PETITS OISEAUX – CHEZ LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL –
L'ÉTAT LIBRE DU CONGO

Boma-Congo, le 3 juin 1892

D'étape en étape nous avançons doucement, sans que nous soyons cependant encore en route. Tout marche assez bien, mais avec une sage lenteur ; le caractère du noir ayant une préférence marquée pour l'indolence, et les blancs employés dans ce pays-ci se faisant rapidement à ce système du *farniente*, il est nécessaire de beaucoup se remuer pour mettre en route les trois cents charges que nous devons transporter à Léopoldville.

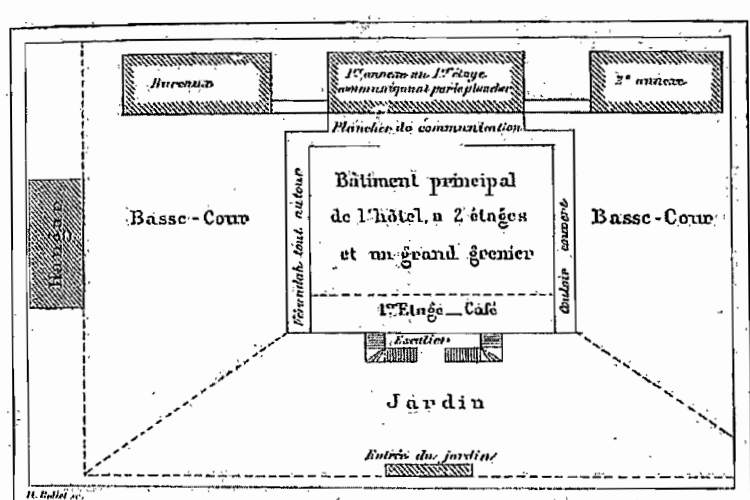
L'*Akassa* est arrivé à Banane le 31 mai au matin. Nous avons immédiatement fait embarquer nos hommes et sommes montés à bord.

Le soir du 31 mai, nous espérions arriver à Boma, mais la nuit nous a pris en route, et nous avons été, à notre grand désespoir, obligés de stopper et de passer la nuit à bord, dans une installation un peu primitive. J'ai été réveillé, le matin, par un noir qui cirait des bottines, juste au-dessus de ma tête. Heureusement que je me suis réveillé à temps. Sans cela j'aurais été épouvanté et je me serais demandé si on ne m'avait pas pendant la nuit changé en noir. Ce matin-là (1^{er} juin), nous arrivions à Boma et retrouvions X... que j'avais expédié en avant, pour faire le fourrier et préparer logement et vivres. J'ai fait continuer alors Julien sur Matadi et suis descendu à Boma, afin de rendre visite au gouverneur général de l'État indépendant du Congo. L'*Akassa* a donc emmené les autres vers Matadi, où ils ont dû arriver ce soir-là vers cinq heures et demie ou six heures et s'installer, puis commencer à expédier quelques colis sur Léopoldville, par caravanes de trente à quarante hommes.

Lorsque je suis descendu du bateau, je me suis rendu directement au grand hôtel de Boma, vaste construction entièrement en tôle, où des chambres nous avaient été préparées. L'hôtel paraît vraiment très beau, quand on pense que Boma existait seulement sur la carte, il y a huit ans. C'est un immense bâtiment en tôle avec un assez grand nombre de chambres, construit sur pilotis, élevés de trois à quatre mètres – comme sont presque

toutes les constructions de ce pays-ci – et renfermant plusieurs grandes salles à manger et un café ! Tout autour, il y a deux cours qui renferment un tas d'animaux, tels que poules, chèvres, perroquets, singes, canards, etc.

Il y a là de quoi loger pas mal de monde, et les chambres sont très convenables. Des fenêtres de l'hôtel on aperçoit le Congo, dont la largeur en cet endroit est de quatre à cinq cents mètres, divisé par une île en deux bras. J'avais oublié de vous dire qu'en remontant le fleuve sur l'Akassa, nous avons regardé les rives qui sont très plates et boisées, et qu'on y rencontre de temps en temps quelques factoreries, principalement portugaises et hollandaises.



PLAN DE L'HÔTEL DE BOMA

Boma-ville ! se divise en deux parties : la ville basse et la ville haute. La ville basse comprend l'hôtel, une demi-douzaine de petites maisons et des factoreries. Elle est située le long de la rive du Congo et est reliée à la ville haute par un petit chemin de fer Decauville, qui ne marche que trois ou quatre fois par jour. Dans la ville haute, qui se trouve sur un plateau un peu plus éloigné du Congo, s'élèvent les constructions du gouvernement, disséminées à une assez grande distance les unes des autres. Ce sont le palais du gouverneur, le sanatorium, la caserne, quelques maisons

de fonctionnaires et l'église. Cette dernière est également construite en tôle, et a dû être apportée, toute faite, de Belgique. Elle a une allure assez originale et, de loin, ressemble un peu à une petite église de province en France. Il y a quelques arbres aux alentours et le long des berges du Congo, mais le pays est beaucoup moins boisé que dans les bouches du Congo.

On voit beaucoup de petits oiseaux. Le plus commun est le colibri, qui remplace ici le moineau. Il y a aussi énormément de corbeaux, qui poussent le même cri que les corbeaux français. Ils ont également la même forme, mais autour du cou leur plumage est tout blanc ; on dirait qu'ils ont une sorte de collier. Leurs ailes sont un peu plus bleutées qu'en Europe. J'ai vu aussi quelques oiseaux-mouches et des collections de papillons à faire rêver tous les entomologistes et les collectionneurs. On en voit d'immenses et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le climat actuellement est assez tempéré, et, sauf deux ou trois heures de l'après-midi, pendant lesquelles il fait un peu chaud, tout le reste du temps, on peut se promener très agréablement. Les nuits sont surtout très fraîches, et je dors encore plus qu'à Bonnelles ou à Paris ! Nous sommes, il est vrai, dans la bonne saison qu'on appelle la saison sèche ou l'hiver, et le soleil ne se montre guère que pendant trois ou quatre heures, quand il daigne se montrer.

En arrivant le 1^{er} je suis allé, dans l'« après-dîner », comme on dit ici, voir le gouverneur général. Il a été très poli, très aimable, et nous nous sommes donné mutuellement beaucoup d'eau bénite de cour, mais il n'a pas voulu m'autoriser à armer les hommes de l'escorte, avant d'arriver aux Falls ; je crois que nous causons aux bons Belges une peur épouvantable, et que surtout ils nous jalourent beaucoup, car ils n'ont aucun moyen de recruter des soldats, et toutes leurs troupes ne tiendraient pas un seul jour contre nos cinquante Arbis. Les soldats de l'État libre du Congo ne sont que des malheureux « gosses » noirs, pris un peu partout, vêtus de loques et dont l'unique occupation est de faire de gros travaux de terrassements et autres.

Le gouverneur, qui est un homme d'une cinquantaine d'années, peut-être un peu plus, est venu, le lendemain, me rendre ma visite avec son officier d'ordonnance et a mis son yacht à ma disposition, pour remonter à Matadi. Je compte le faire, probablement d'ici trois ou quatre jours, et aller voir à Matadi les

commencements du chemin de fer, entreprise qui doit être extrêmement intéressante, et dont les ingénieurs se mettent entièrement à ma disposition, pour me montrer la partie actuellement terminée, c'est-à-dire dix ou douze kilomètres sur lesquels la machine roule, et quatre ou cinq où la pose des rails s'effectuera d'ici à quelque temps.

Dès que Pottier aura fait quelques épreuves réussies, comme photographies, il vous les expédiera. Je ne sais trop quand elles arriveront parce que les courriers ne sont pas très réguliers. Il y a des bateaux portugais directs qui ne mettent qu'une quinzaine de jours de Banane à Lisbonne, mais les autres bâtiments reviennent assez doucement et mettent bien près d'un mois, sinon plus. Cette lettre-ci partira, je crois, par l'*Akassa* et sera à Paris vers le milieu de juillet. Vous serez probablement, vers cette époque, à Boursault, mais je préfère l'adresser à Paris, étant plus sûr ainsi qu'elle vous parvienne. Pour les lettres que vous nous adressez, il faut mettre en suscription, du moins à ce qu'on m'a dit ici, Stanley-Falls, *viâ* Matadi, État indépendant du Congo. Dans ce pays-ci on ne doit guère compter sur une grande régularité postale. Une recommandation : mettez vos lettres dans de fortes enveloppes, ou mieux, toutes en un seul paquet, mais bien ficelé, ou si ce sont des lettres, cachez-les avec des crampons de fer, parce que la cire fond, et que les lettres qui sont simplement gommées s'ouvrent parfois avec une facilité extraordinaire.

Votre fils, à demi Africain !

EN MARCHÉ

LES CHARGES – À LA MESSE

Boma, le 12 juin 1892

Cette lettre-ci ne pourra pas contenir beaucoup de détails, car depuis que je vous ai écrit nous n'avons presque rien fait. Mais je pars demain matin pour Matadi ; car j'ai reçu un mot de Julien me disant que tout était prêt et que dans deux ou trois jours nous pourrions remonter vers Léopoldville. Nos charges sont toutes en route, et, malgré les lenteurs occasionnées par l'*Akassa*, qui a mis

huit jours à débarquer tout à Matadi, ça marche assez bien. X... a, paraît-il, été un peu souffrant, mais il est rétabli. Sliman a eu la fièvre, mais il va bien. Moi, je me porte à merveille, mais je ne me fatigue pas et ne fais aucune imprudence. Nous serons probablement à Léopoldville vers les premiers jours de juillet.

Je profite de ce que l'*Akassa* part demain matin pour vous expédier ce mot, car je crois que vous en attendrez un autre pendant un mois au moins ; à mesure que nous allons remonter, les communications deviendront plus rares et surtout bien moins régulières qu'ici, où, de temps à autre, il y a des correspondances avec le paquebot portugais direct pour Lisbonne.

Le temps est toujours assez beau et la température très douce ; nous avons, ce matin (dimanche), assisté à la messe ici, à la cathédrale, qui est, comme je vous l'ai dit, une petite chapelle en tôle. C'est probablement la dernière fois que nous l'entendons avant notre grande tournée. Peut-être pourtant aurons-nous une occasion à Brazzaville, où sont les Pères de la Mission française. La messe était servie par deux enfants de chœur, en rouge ; c'étaient deux petits noirs qui avaient, ma foi, très bonne tenue et auraient pu en remontrer aux enfants de chœur de Bonnelles.

AU CAMPEMENT

MATADI – LE « PRINCE BAUDOUIN » – LE CHEMIN DE FER –
UNE ANCIENNE CAPITALE – LES PORTEURS –
LE CHÊNE DE STANLEY – MENU – PHOTOGRAPHIES

Au camp, devant Matadi, vallée Léopold, le 16 juin 1892

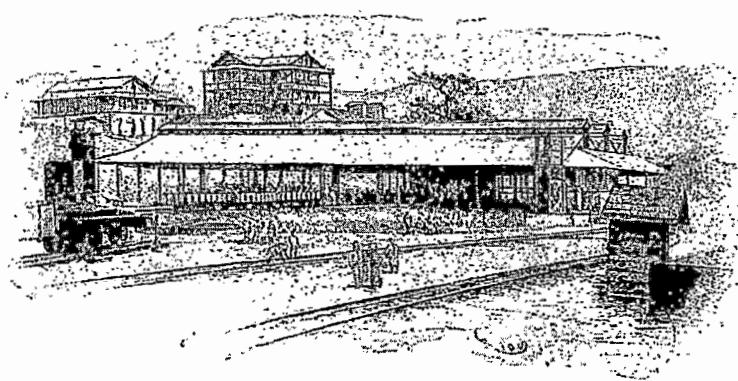
Depuis que je vous ai écrit, nous avons définitivement quitté la vie d'hôtel, et nous sommes installés au camp, un peu au-delà de Matadi, à sept ou huit cents mètres. Nous ne sommes pas restés à Matadi même, parce que l'hôtel n'est pas installé, et que, du reste, l'endroit où est Matadi est très malsain.

Nous sommes campés à deux ou trois cents mètres du Congo, sur une colline assez élevée, soixante à quatre-vingts mètres, et dominons une partie du cours du Congo, jusqu'au « Chaudron d'enfer ». On appelle le « Chaudron d'enfer » un endroit où le Congo forme une sorte de lac, entouré de montagnes assez hautes

qui se reflètent dans l'eau et lui donnent une teinte noire. Quand on y entre en bateau, par un bout, on ne voit pas la sortie et on se dirait dans un lac suisse.

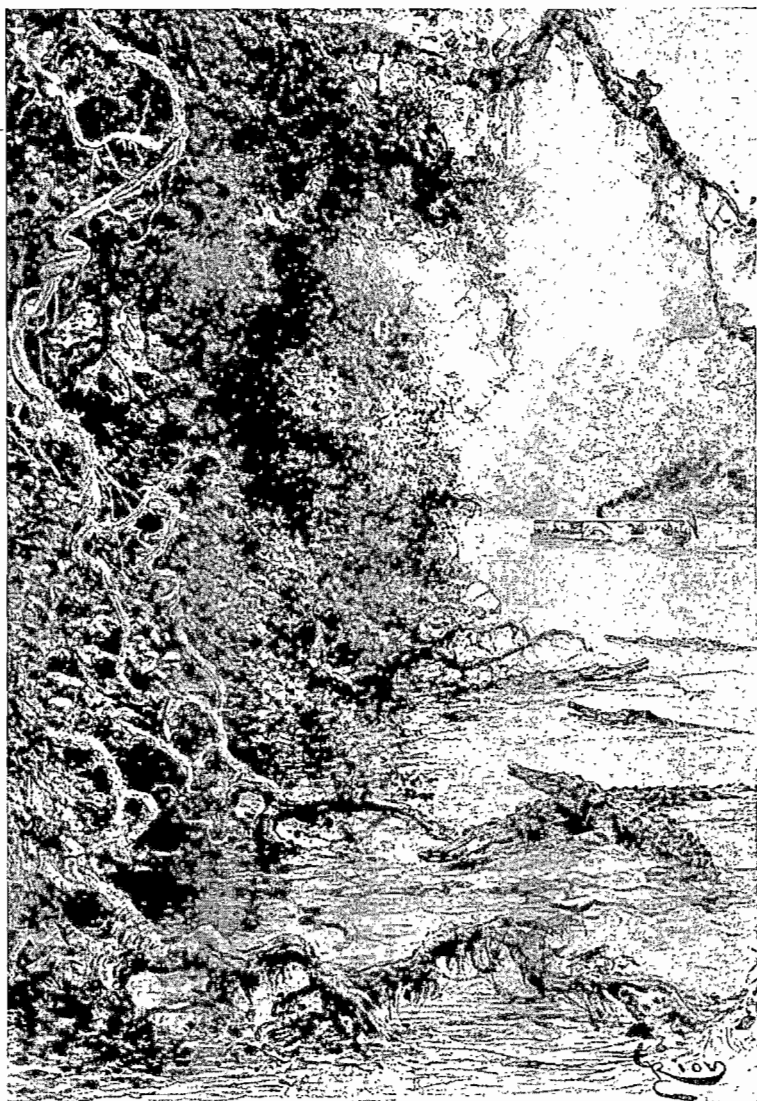
Nous sommes partis de Boma, Pottier et moi, pour rejoindre les autres, le 13 à neuf heures du matin.

Nous nous sommes embarqués sur le petit steamer de l'État du Congo, le *Prince Baudouin*, et, après une heureuse traversée, agrémentée d'un excellent déjeuner, nous sommes arrivés à deux heures à Matadi. Le long de la route nous avons vu beaucoup de crocodiles et de singes. J'en ai tiré quelques-uns, mais d'un peu loin. Le capitaine du bateau a été plus adroit que nous, et il a démolé un singe blanc. À peine arrivé à Matadi, je suis allé voir le commandant du district, qui a été fort aimable et qui était même descendu pour nous recevoir, mais avec lequel j'avais fait chassé-croisé. Il est marié, et sa femme vit avec lui à Matadi et se porte à merveille. Du reste, on a remarqué que les femmes se portaient bien mieux dans ce pays-ci que les hommes, et pour une raison facile à comprendre : c'est qu'elles ne boivent pas comme les hommes, qui n'arrêtent pas ici du matin jusqu'au soir, sous un prétexte ou sous un autre.



LA GARE DE CHEMIN DE FER À MATADI

De là, je me suis rendu au camp, qui, comme je vous le disais, est situé à la vallée de Léopold, non loin de Matadi. Matadi, qui n'a pris de l'importance que depuis le commencement du chemin



NOUS AVONS VU BEAUCOUP DE CROCODILES

de fer du Congo, comprend une centaine de maisons, dont les principales sont l'hôtel – pas encore ouvert – la gare, les ateliers du chemin de fer et quelques factoreries. Le chemin de fer, dont la voie est posée sur cinq kilomètres et dont on ouvrira l'an

étant donné surtout le nombre assez considérable de bagages qui nous suivent. J'ai trouvé tout le monde en bonne santé. X... avait été un peu souffrant, mais il était complètement retapé à mon arrivée, et aujourd'hui l'état sanitaire ne laisse rien à désirer. J'ai trouvé seulement quelque bisbille entre Julien et X... ; mais, grâce à mon intervention, elle n'a pas tardé à se calmer, et tout est rentré dans l'ordre, du moins pour quelque temps.

L'énervement et la lassitude qu'on éprouve sous un tel climat ne sont point étrangers aux manifestations de susceptibilité et d'humeur dont on est témoin dans ces pays-ci, et elles ne doivent point étonner de la part de gens d'ailleurs froids et maîtres d'eux-mêmes dans toute autre contrée. Mais, au fond, tout va bien parmi nous, et je suis ravi de coucher sous la tente. Presque toutes les charges sont en route pour Léopoldville, et nous partirons nous-mêmes probablement lundi avec la dernière caravane qui comprendra soixante à quatre-vingts hommes. La route est difficile pendant les premiers jours, mais devient très commode dans la suite. Du reste, nous mettrons vingt-cinq jours à accomplir un trajet qui n'en demande généralement que dix-huit, et nous prendrons notre temps.



LA TENTE DU DUC D'UZÈS À MATADI

Hier, nous sommes allés à Vivi, première capitale du Congo que Stanley avait établie. Il n'y existe plus qu'une seule maison aujourd'hui, dans laquelle réside le chef de poste, chargé de la réception des caravanes et de leur départ. Il nous avait invités et nous a retenus à déjeuner. Nous avons fait un repas véritablement copieux et arrosé de plusieurs vins généreux, car les Belges ne comprennent et ne pratiquent l'hospitalité écossaise qu'à l'aide de nombreuses libations. À l'encontre de la mode antique, ils les ingurgitent eux-mêmes et les font ingurgiter à leurs hôtes, au lieu de les répandre inutilement sur un sol toujours altéré.

Deux mots, en finissant, sur nos deux nouveaux compagnons. Y... est un peu jeune et un peu distrait, mais plein de bonne volonté et faisant un dur apprentissage. Pottier est très bon garçon, débrouillard. C'est le boute-en-train du campement ; il a fait quelques photographies qu'il développera ce soir, et, s'il est possible, je vous en enverrai dans cette lettre.

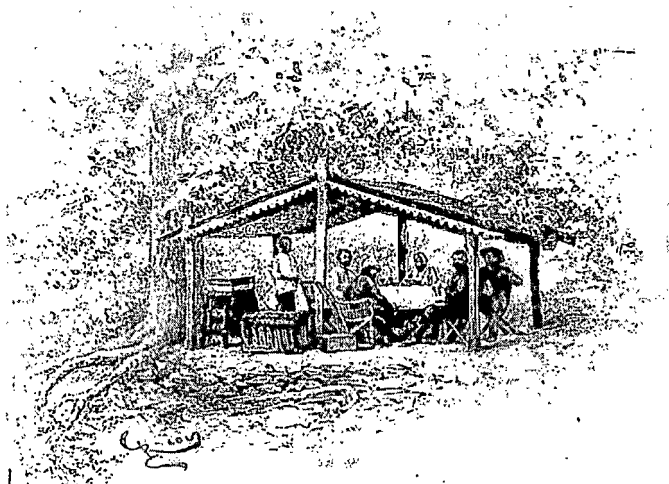
(Sous la même enveloppe.)

Au camp, devant Matadi, vallée Léopold, lundi 20 juin 1892

Cette lettre n'est que la continuation de sa camarade que j'expédie sous la même enveloppe. Nous ne partirons pour Léopoldville que samedi au plus tôt. Ce retard, assez considérable, provient de la difficulté que l'on a eue à se procurer des porteurs, et ensuite du nombre des colis qu'il a fallu refaire ou modifier, sans compter qu'on a dû en acheter de nouveaux, certaines choses ayant été oubliées, et pourtant indispensables, ce qui n'a rien d'étonnant dans un pareil déménagement. Il y a aussi deux caisses qui sont restées à Anvers, mais qui nous rejoindront probablement aux Falls. Nous avons été assez souvent invités à déjeuner, entre autres à Vivi, et je joins à ma lettre une photographie de Pottier, nous représentant dînant sous le chêne de Stanley, ainsi nommé parce que ledit Stanley y donnait audience aux chefs noirs. Ledit chêne est d'ailleurs un baobab.

Les personnes de la photographie sont, en partant de la gauche : 1° un domestique noir ; 2° M. D..., sous-commissaire du district correspondant de Vivi, notre amphitryon ; 3° moi ; 4° un Belge quelconque ; 5° Julien ; 6° un agent très aimable de la Société anonyme belge.

Nous avons été obligés de rendre un déjeuner, que nous avons offert au camp, et dont voici le menu. Vous pourrez juger en le lisant que nous ne sommes pas malheureux du tout. Et vous en serez d'autant plus convaincue que personne, à l'heure actuelle, n'est malade, et que la température ne dépasse presque jamais trente degrés le jour, pour descendre la nuit à vingt degrés ou un peu au-dessous.



DÎNER SOUS LE CHÊNE DE STANLEY

Voici ce menu :

MENU

Potage julienne.

HORS-D'ŒUVRE.

Pâtés de foie gras, mortadelle.

ENTRÉES.

Bifteck aux pommes frites.

Carottes à l'anglaise.

RÔT.

Poulet rôti au jus.

Asperges de Belgique.

Dessert et café.

VINS.

Vin du Rhin Liebfraumilch, Saint-Estèphe 1878,
Champagne veuve Clicquot.

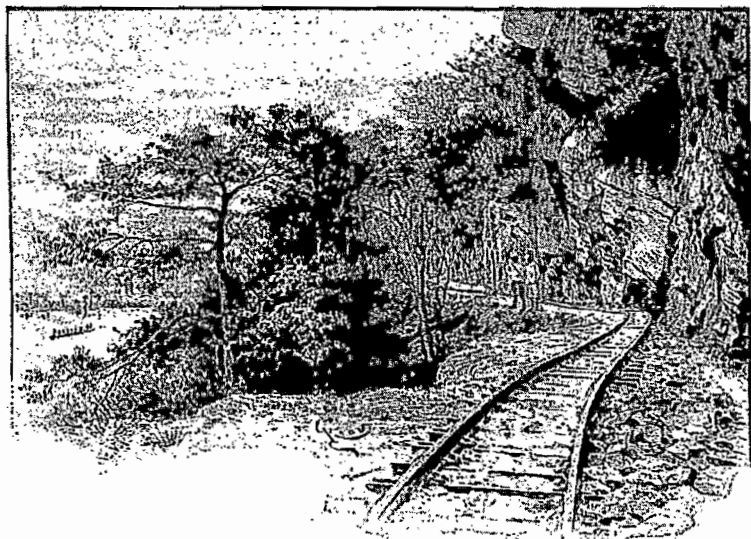
C'est tout à fait remarquable, et vous ne croirez certainement pas qu'on puisse faire d'aussi beaux festins sur les « prés fleuris » qu'arrose le Congo. J'ai fait devant ma tente une plantation de palmiers qui est d'un effet réussi. Pottier doit la photographier aujourd'hui ; si l'épreuve est parfaite, je la joindrai à ma lettre. Nous espérons recevoir des nouvelles de vous dans quelques jours, ou au moins à Léopoldville, car le bateau qui est parti le 6 juin arrivera probablement à Matadi le 2 juillet, et la malle sera de suite expédiée sur Léopoldville, où elle arrivera avant nous, car nous comptons mettre vingt-cinq jours, comme je vous l'ai déjà dit, pour monter ; étant données les difficultés de la première mise en marche, ce ne sera pas trop.

Le tassement est long à faire ; il faut un certain temps pour que chacun se convainque bien que telles et telles fonctions lui sont attribuées, et qu'il doit les remplir avec diligence et rapidité. Mais ça va déjà beaucoup mieux que les premiers jours, et je compte maintenant, si nous partons le 27 juin d'ici, arriver le 22 ou le 23 juillet à Léopoldville ou Kinshasa ; en repartir vers le 1^{er} août, pour être vers le 1^{er} septembre aux Falls, où nous resterons ; mais il est impossible de le dire exactement, car on ne peut se faire une idée que lorsqu'on y est, et à distance on se trompe très étrangement.

Il y a eu deux tirailleurs assez gravement malades, dont un des sergents ; mais ce sont plutôt des accidents que la maladie du pays ; ils ont tous eu plus ou moins la fièvre, mais ça ne dure pas longtemps, deux ou trois jours, au grand maximum. Maintenant l'état sanitaire est excellent. Je vous parle beaucoup de cela, car je suis sûr que tous ces détails vous intéressent, et puis c'est ici notre sujet habituel de conversation.

On a rapporté du haut Kassaï (affluent du Congo) un agent de la Société anonyme belge qui avait eu le corps traversé par une flèche, laquelle est passée à quelques centimètres du cœur. Il était transpercé de part en part, et cependant il va mieux maintenant, et, sauf complications, on espère le voir rétabli dans un petit nombre de jours.

J'ai interrompu ma lettre hier soir, et je la reprends aujourd'hui 21.



CHEMIN DE FER DU CONGO

Nous sommes allés faire une excursion sur le chemin de fer (environ six kilomètres). Il suit les rives du Congo jusqu'à l'embouchure du Mposso et est pendant quelque temps à flanc de coteau. Pottier a fait plusieurs photographies que je ne pourrai mettre dans cette épître, mais que vous recevrez par la prochaine et que vous pourrez voir dans *l'Illustration*. Abonnez-vous à ce journal, et si vous avez occasion d'écrire à M. Marc, son directeur, dites-lui que Pottier, le photographe qu'il nous a envoyé, me donne toute satisfaction sous tous les rapports, et que je l'en remercie beaucoup. Tant que nous serons aux Falls, vous recevrez les épreuves qu'il fera ; mais je vous demande de ne pas trop les communiquer, pour ne pas déflorer « mon volume ».

Je vous demande pardon d'écrire aussi mal, mais l'encre que nous avons ne vaut pas cher, et de plus elle est trop épaisse.

Je crois, du reste, qu'en route j'écirai peu, mais vous recevrez le plus souvent possible de mes nouvelles. Nous n'enverrons de dépêche que des Falls ; il n'y a, du reste, presque pas d'avantage à en envoyer, eu égard à la difficulté que l'on rencontre à les expédier et à la lenteur de leur transmission.

P. S. — Je vous enverrai pas mal d'objets du bas Congo, ces jours-ci.

PREMIÈRES ÉTAPES

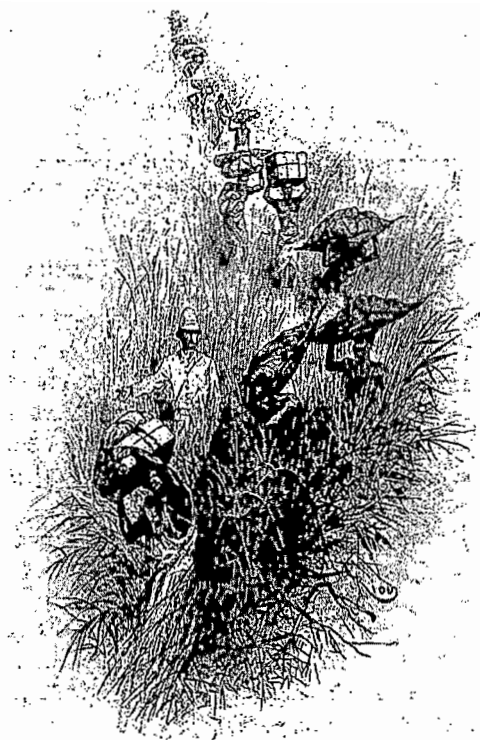
EN FILE INDIENNE – UNE SUISSE AFRICAINE – DISCUSSION –
LES CAPITAS – LA MONNAIE D'ÉCHANGE – SAISON INSALUBRE

Manyanga-Sud, le 11 juillet 1892

Depuis mon départ de Matadi, si je n'ai pas encore écrit, c'est que nous avons été constamment en marche, et que les étapes dures ne disposent guère à mettre la plume à la main pour barbouiller du papier. On n'a guère d'autre idée, en arrivant, que de se coucher et de dormir, après s'être lavé et avoir déjeuné succinctement. Aussi, je vais vous reprendre les faits principaux de notre existence, à dater du jour de notre départ de Matadi, c'est-à-dire du 27 juin.

À cinq heures du matin, on a sonné le réveil, et, à six heures, les tentes étaient abattues, roulées, les bagages prêts, et nous avons déjeuné sur le pouce avant de nous mettre en route. Nous avons attendu quelque temps, à cause des porteurs qui n'arrivaient pas et des difficultés qu'ils avaient pour prendre certaines charges, pesantes ou incommodes. Nous nous sommes mis en route, Julien, un peu souffrant, Pottier, moi, les tirailleurs, le sac au dos, par un raccourci qui devait nous ramener à la route des caravanes, sans passer par Matadi ; cent vingt-cinq porteurs environ nous accompagnent et traversent ce village où les bordereaux de transports doivent être visés. Un peloton de sept tirailleurs surveille les retardataires.

La première étape de la route des caravanes que nous devons faire était très courte : deux heures environ jusqu'à la rivière de Mposho. Nous avons d'abord pris le raccourci et atteint la route des caravanes au bout de vingt minutes. Enfin ! nous commençons ces routes africaines, où l'on marche à la file indienne presque toujours entouré de grandes herbes, parfois plus grandes que soi d'un ou deux mètres. La route des caravanes, malgré son nom pompeux de « route », est un sentier où les porteurs, montants ou descendants, à la queue leu leu, font le trafic entre Matadi et Léopoldville, entre le bas et le haut Congo.

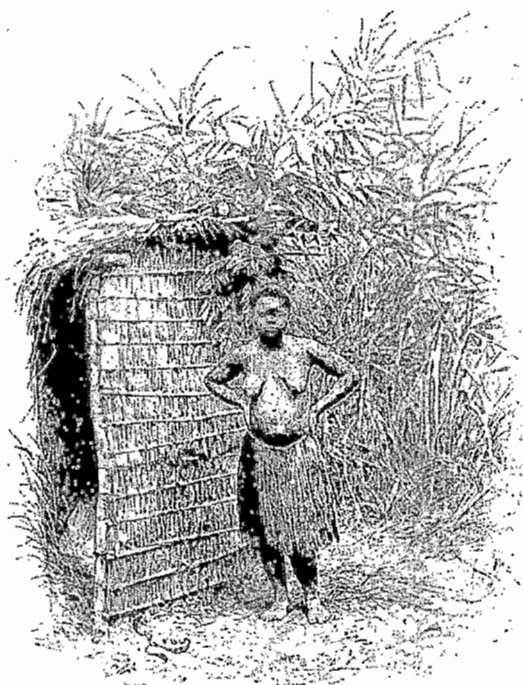


ROUTE DE LA CARAVANE DANS LA BROUSSE

Rien que par cette route, il passe plus de six mille porteurs par mois, ce qui, à quarante francs le porteur, représente déjà un joli mouvement de capitaux.

Nous arrivons à notre première étape, après quelques montées et descentes caillouteuses, au bord de la rivière Mposso que nous traversons en pirogue. Nous avons traversé de même, les jours suivants, de nombreuses rivières ; c'est assez ennuyeux, car avec une caravane comme la nôtre, on y perd bien près de deux heures. Arrivés au Mposso, nous nous installons et attendons nos vivres ; mais, par une malchance extraordinaire, c'étaient les bordereaux qui avaient été distribués les derniers, et les porteurs ne sont arrivés qu'à quatre heures du soir ; aussi crevions-nous de faim, et le malheureux chef des porteurs, dont c'était un peu la faute, a été accablé de reproches à son arrivée, tellement qu'il en est resté quelques heures complètement abruti.

Enfin, tout s'est calmé, et, le lendemain, nous sommes repartis à six heures précises. Cette étape commence par l'ascension d'une montagne de 560 mètres, dont la première rampe est si rapide qu'on l'a surnommée le « tombeau des blancs ». Nous l'escaladons, non sans souffler et suer ; mais enfin, après trois heures de marche, on arrive en haut.



JEUNE FEMME DU VILLAGE D'ANCOLA

Quelques tirailleurs tirent la patte, à cause de la lourdeur du sac dont ils ont perdu l'habitude.

En haut, la vue est ravissante ; on se croirait en Suisse, avec, en plus, des arbres immenses, des taches de verdure, paraissant au milieu des herbes, et un nombre incalculable de fougères poussant tout à côté de la route. Il y a en haut du Palaballa, ou Palapalla, une mission américaine établie ; mais nous ne nous y sommes pas arrêtés et avons continué en descendant, pour camper, vers midi, au bord d'une rivière appelée le Mséké.

Cette étape-là nous avait assez fatigués, mais, hélas ! celle du lendemain devait être encore plus éreintante. Il y avait six heures à peu près que nous marchions par monts et par vaux, quand nous sommes arrivés au pied d'une côte très longue et très rapide. Les hommes n'en pouvaient plus, mais il fallait absolument la franchir ; il faisait très chaud ; midi, du soleil, pas d'air, et la côte dans une excellente position pour faire mûrir le raisin champenois le plus rétif.

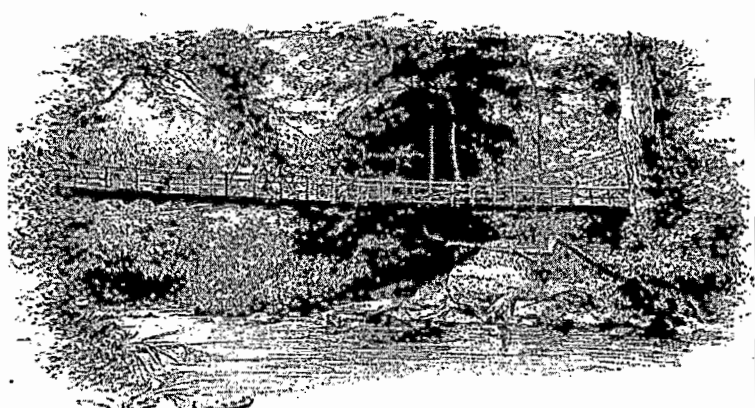
Enfin, à force d'énergie, Julien enlève ses hommes et leur fait gravir la côte, et nous arrivons à un petit poste, qui s'appelle Congo di Lemba, où nous avons été très gentiment reçus par un sous-officier de l'État belge, lequel a fait de son mieux pour nous traiter selon ses ressources, qui, du reste, étaient maigres.



ENTRÉE DANS LA FORÊT

Le jour suivant, 30 juin, l'étape était plus facile ; on descendait presque tout le temps, et la dernière heure s'est passée en pleine forêt. C'était la première forêt africaine que nous voyions d'un peu près, et la première fois qu'on y pénètre on ne peut se défendre d'une grande émotion ; ces grands arbres, avec ces lianes immenses qui les lient les uns aux autres, les lierres, les fleurs de toutes sortes ; tout ça est merveilleux. Il fait très frais là-dessous et presque nuit.

Au sortir du bois, nous sommes arrivés à Loufou (ou plutôt Lufu, mais on prononce Loufou), poste d'étape, avec cases pour blancs. La Loufou est un petit affluent du Congo, au bord duquel est établi le campement, dans un ravissant emplacement. Les deux rives en sont réunies par un pont suspendu (pour piétons naturellement). Ce pont suspendu consiste en deux chaînes de fer, accrochées à un arbre d'un côté, à un autre arbre de l'autre côté, qui soutiennent tout le pont ; c'est très primitif, mais du plus pittoresque effet. Pottier en a fait des photographies ainsi que de notre campement.

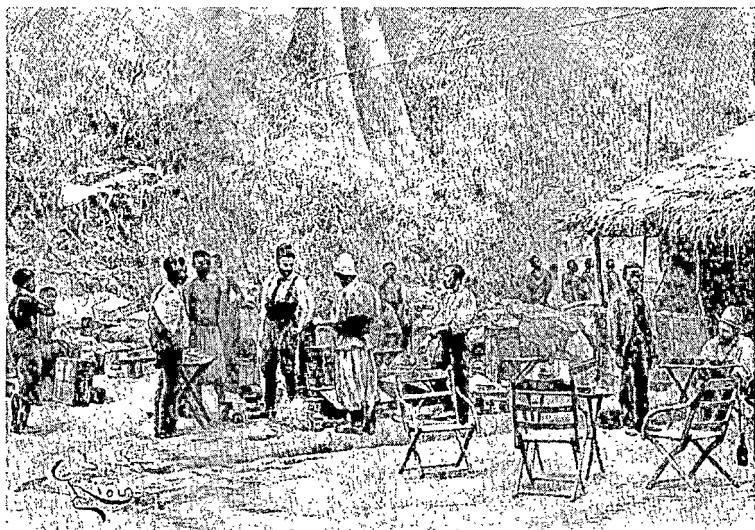


PONT SUR LA LOUFU

Vous m'y verrez avec un de mes hommes en train de faire une modification aux caisses. Le fourrier me lit le rapport du jour. X... prépare des bilongues (en flotte, ça veut dire des médicaments). Ce jour-là, les tentes ne sont pas montées, car nous avons couché dans la case ou schimbeck, dont vous apercevez un coin vers la droite. Dans le fond, on voit de la

brousse et une des cordes qui servent à soutenir le pont. Nous avons dîné là très gaiement, et on a décidé que les hommes ne prendraient plus les sacs et qu'on les distribuerait aux porteurs. Il se trouvait justement que certaines charges de vivres consommés n'existaient plus, et le lendemain les hommes se mettaient en route d'un pas léger et guilleret. L'étape devait être de quatre heures et, pendant presque tout le temps, assez douce. Mais il était écrit que ce jour-là devait tourner au tragique et presque au drame.

Arrivés à l'étape, nous trouvons bien une case pour les blancs, mais pas très « chouette », comme dirait un Anglais francisé. De plus, l'eau était à une certaine distance. Alors, sans nous arrêter, Julien et moi, nous continuons avec les hommes à aller de l'avant, parce que sur l'itinéraire se trouvait marqué, à trente-cinq minutes de là, un campement éventuel, et que nous diminuions d'autant l'étape du lendemain qui devait être très dure.



CAMPMENT AU BORD DE LA LOUFU

Il commençait à faire assez chaud, les montres marquaient onze heures et demie ; on monte, on descend ; il est midi..., midi et demi..., toujours pas d'eau. Les montées et les descentes

deviennent de plus en plus raides, nous souffrons, jurons, tempêtons. Enfin, vers une heure, nous faisons halte à l'ombre de quelques arbres, mais d'eau, point. Tandis que Julien et moi continuons encore pour voir si l'eau était très proche, laissant les hommes se reposer, car les noirs disaient tout le temps : « *Coco lama vé* » ce qui veut dire : « L'eau n'est pas loin », arrive X..., la figure congestionnée, et qui commence à crier après Julien, lui reprochant d'avoir imprudemment dépassé le « *schimbeck* » – on appelle *schimbeck* une case à blancs – disant que c'est de l'imprévoyance, qu'on va nous tuer, etc.

Il faut dire qu'il avait la fièvre et était très fatigué. Julien, très énervé, riposte par des choses très dures, et je les sépare tant bien que mal, en disant qu'il vaut mieux parer au plus pressé, c'est-à-dire voir où est l'eau ; et nous continuons nos recherches.

Pour égayer la situation, qui n'était pas rose, nous rencontrons sur la route un noir couché en travers, tué d'un coup de bâton, et dont l'odeur caractéristique et le ventre ballonné indiquaient qu'il n'était pas de la première fraîcheur. Tout le monde passait sans autrement s'en inquiéter, et enfin nous apercevons une petite rivière, près de laquelle nous avons pu camper.

Mais là, j'ai dû m'interposer pour que Julien ne provoquât pas X... en duel et qu'un malheur ne se produisît pas. Je lui ai dit qu'une fois en France il pourrait le tuer dix fois, s'il le voulait, mais qu'ici je ne l'admettais pas. Enfin, après deux ou trois heures de palabres dans lesquelles Pottier m'a rendu de très grands services, nous sommes parvenus à calmer la colère de Julien, et tout est rentré à peu près dans l'ordre.

Le lendemain, 2 juillet, nous campions, à deux heures plus loin, dans un village assez pittoresque, au-dessus d'une rivière appelée l'Unionza. Là, nous avons été témoins d'une scène assez curieuse.

Arrivés à l'Unionza, le chef du convoi fait une récapitulation des caisses et s'aperçoit qu'une d'elles a été laissée à Loufou, à deux étapes en arrière. Il fait réunir les *capitas* (on appelle *capita* le chef d'un certain nombre de porteurs : ce sont des noirs qui commandent ces derniers pendant la durée des trajets et sont responsables des charges confiées à leurs hommes). Après avoir contrôlé la charge de chaque porteur, nous nous apercevons vite qu'il en est un qui, comme le quatrième officier de Marlborough,

« ne porte rien du tout ». Se voyant pincé, notre homme se sauve en avant et met la rivière entre lui et nous ; les capitas ont beau le rappeler, il ne veut rien savoir et continue sa fuite.



PASSAGE D'UNE RIVIÈRE À DOS D'HOMME

Il gravissait déjà la colline, à cinq ou six cents mètres de nous, quand un de nous a une idée lumineuse et, saisissant un fusil, le met en joue. Les autres se mettent à lui hurler quelque chose, il se retourne, et, voyant un fusil entre les mains d'un « moundelé »

(blanc), il rebrousse chemin et revient précipitamment, persuadé qu'à six cents mètres un blanc ne le manquerait pas, et que la fuite était absolument inutile.

Le soir même, il partait pour Loufou et nous avait rejoints à l'étape suivante, le 3 juillet, ayant marché vingt-quatre heures d'affilée.

Ce jour-là, notre étape fut courte et assez facile, quoique nous dussions traverser à gué deux ou trois rivières de la manière suivante : les hommes retirent leurs bottes et leurs guêtres, relèvent leur pantalon et nous passent sur leur dos ; quelquefois on risque de tomber, mais un tel accident serait une distraction. Nous couchons ce soir-là à Nsékelobo, où nous sommes arrivés vers dix heures du matin, étant partis à six, comme d'habitude. En arrivant à notre gîte, nous avons traversé un marché noir où des femmes, assises sur leurs talons, vendaient un tas de petites babioles ou des vivres, tels que du pain de manioc – c'est ce qui remplace le pain pour les noirs, cela ressemble à une espèce de pomme de terre très pâteuse – des patates douces, excellentes, des noix d'arachides, des papayes, sorte de melon, du malafou ou jus de palmier, qu'il faut boire le jour même de son extraction. Cette boisson est très alcoolique en même temps que rafraîchissante et très agréable au goût ; dès qu'elle a perdu sa fraîcheur, elle prend un goût très prononcé d'eau de Barèges et n'est plus buvable. On vendait aussi des œufs, des poules, des cochons, des chèvres. La monnaie en cours est la perle de verre bleu, et principalement la pièce de mouchoirs.

Les vivres sont fort chers sur la route des caravanes, étant donné le nombre des porteurs qui y passe par mois. Un petit poulet, par exemple, coûte une pièce de douze mouchoirs ou 2 fr. 60 ; une poule, deux pièces ou 5 fr. 20 ; une chèvre, de huit à dix pièces, environ de vingt à vingt-quatre francs. Plus loin, quand nous aurons passé Manyanga, ce sera le fil de cuivre, coupé en barrettes, ou « mtako », qui seul aura cours avec la pièce d'étoffe. C'est une des choses qui étonne le plus les soldats et qui les agace aussi, parce que les indigènes ne veulent pas de leur monnaie en payement.

Des autres étapes jusqu'à Loukouna, je ne vous dirai rien, sauf qu'un jour, en une demi-heure de temps, nous avons rencontré cinq cadavres de noirs, dans les positions les plus variées,



UNE MARCHANDE DE POTERIE À NSÉKÉLOBO

tranquillement en train de se décomposer le long de la route. Nous sommes arrivés le 7 à Loukouna, et, ayant pris froid, je n'allais pas très brillamment. Dans votre lettre du 29 mai, vous me dites que la chaleur est étouffante à Paris, et vous vous figurez que nous devons avoir très chaud ici ; c'est une erreur. Depuis que nous sommes sur les plateaux assez élevés, comme nous sommes en plein hiver, nous jouissons d'une bonne température pendant le jour. Nous avons vingt-quatre à vingt-cinq degrés ; mais, la nuit, il fait très froid et très humide ; à partir de cinq heures du soir, le serein tombe, et le thermomètre descend à dix-sept degrés ; et lorsque le vent souffle, nous sommes beaucoup plus incommodés par le froid que par la chaleur. De là l'insalubrité de ce climat pendant une saison où il ne pleut pas, mais où le soleil paraît très rarement, le ciel étant couvert presque toute la journée, comme dans les jours brumeux d'octobre en Europe. Aussi, que de fois ai-je regretté mon pardessus ! Je suis certain que si je l'avais eu, j'aurais évité l'accès de fièvre assez violent que j'ai éprouvé à Loukouna et qui, grâce à une bonne purge le lendemain, a passé aussi vite qu'il était venu. Nous sommes restés vingt-quatre heures pour nous reposer en cet endroit, et, sans cette halte, j'aurais été incapable de faire un pas dans la journée du 8 juillet.

Le poste de Loukouna a été établi par l'État belge, pour s'occuper principalement du recrutement des porteurs qui sillonnent la route des caravanes, car les caravanes apportent les charges de l'État de Matadi à Loukouna, et d'autres porteurs les prennent de ce dernier poste pour les porter à celui de Léopoldville. Nous avons été très gracieusement et très aimablement reçus et traités à Loukouna par le chef du district et par ses aides, car il y a là environ sept ou huit blancs.

Le 9, nous partions pour Manyanga, qui est pour la Société anonyme belge la même chose que Loukouna pour l'État, c'est-à-dire l'endroit où l'on change de porteurs. J'ai fait une partie de la route en hamac, une autre à pied. Il y a environ cinq heures et demie de marche entre ces deux postes, et, comme disent les Belges, « assez bien des montées ! »

Manyanga-Sud se compose d'une vingtaine de maisons, appartenant presque toutes à la Société anonyme belge – société qui nous remonte à Léopoldville – et situées sur les bords du Congo, qui fait une chute à trois ou quatre kilomètres en amont. Presque en face, sur une colline de la rive opposée se trouve le poste français de Manyanga-Nord, qui est perché comme un nid d'aigle.

HALTE

À MANYANGA – MESURES DE RIGUEUR – LE 14 JUILLET –
REVUE ET RÉJOISSANCES – BOUSCULADE

Manyanga-Nord, Congo français, le 15 juillet 1892

Je reprends ce soir la lettre que j'ai interrompue ce matin. Nous sommes maintenant sur le territoire du Congo français. En arrivant à Manyanga-Sud, poste belge, on nous a proposé de passer par le territoire français, parce que la route avait beaucoup plus de vivres frais, et était moins ruinée que celle de Léopoldville par le territoire de l'État.

Le 11, nous avons reçu la visite du chef du poste français qui venait nous inviter au déjeuner officiel du 14 juillet. Nous y avons d'abord déjeuné le 12 et il nous a vivement engagés à venir nous établir à son poste et à passer par la route française ; et, comme

j'objectais que peut-être on nous ferait des difficultés à Brazzaville, parce que nos ports d'armes n'étaient valables que pour l'État indépendant du Congo, il nous a répondu qu'au contraire le passage d'une troupe de blancs armés ferait une excellente impression sur certaines tribus, dont les intentions pacifiques laissaient à désirer, et que nous rendrions plutôt service en passant du côté nord ; que, du reste, malgré son grade infime dans la hiérarchie administrative, il prenait tout sous son bonnet. Là-dessus, il n'y avait plus à hésiter, et, comme les vivres et ravitaillements seront plus faciles, nous avons décidé qu'il y avait tout avantage à quitter momentanément l'État indépendant et à nous diriger sur Brazzaville, d'où nous nous embarquerons pour les Falls. J'oubliais de vous dire que j'étais complètement remis de mon accès de fièvre, et que je me sentais aussi bien qu'après une chasse à courre.

Par conséquent, le 13 juillet, nous nous sommes rendus avec armes et bagages à Manyanga-Nord pour nous y établir. Nous avons traversé le Congo, qui est fort rapide en cet endroit, qui en pirogue, qui en baleinière. Le transbordement s'est effectué dans les meilleures conditions, et tout le monde et tous les effets sont arrivés sains et saufs sur la rive française. Le poste de Manyanga, perché en haut d'une colline qui domine d'environ cent mètres le Congo, est très bien placé, au point de vue sanitaire, étant exposé à l'air ; mais il est assez froid, et pour y parvenir, lorsqu'on arrive des bords du Congo, on doit gravir un petit sentier d'un raide auprès duquel la « grimpette des Maréchaux » de la forêt de Rambouillet est une pente douce.

Le chef du poste nous reçoit à merveille. Il est seul fonctionnaire, et il n'a avec lui qu'un scribe noir. Il y a à côté du poste une factorerie hollandaise, et un peu plus loin, à une heure de marche, une ancienne factorerie française qui vient d'être vendue aux Belges. La station elle-même comprend une place en forme de rectangle très allongé. À l'une de ses extrémités se trouve un mât surmonté du drapeau. Deux cases occupent l'autre ; l'une de ces cases sert de chambre et de bureau au chef de poste – c'est là que j'écris ; – l'autre consiste en une pièce qui tient lieu de salle à manger et de salon. Il y a encore quelques cases à l'usage des noirs de la station et des quatre soldats sénégalais qui forment à eux seuls toute la garnison et suffisent à tenir en respect plusieurs milliers de noirs.

En arrivant ici le 13, X..., qui était assez souffrant depuis quelques jours, est tombé sérieusement malade, surtout dans la soirée du jour de notre arrivée, où il a eu une sorte de crise nerveuse et fébrile qui a duré une heure. Grâce aux soins de Julien et de nous tous, il est aujourd'hui rétabli et peut se promener quelque peu. Mais il est encore assez faible. Pottier, le photographe, a aussi eu son accès ; mais il va bien à présent. Un des tirailleurs a été sur le point de mourir, et s'il est encore debout, c'est qu'il a de la chance ; car malgré les défenses, pendant toute une journée de marche, il est resté en arrière pour boire de l'eau. Il était caporal, et Julien a été obligé de le casser, pour l'exemple. Il entre aujourd'hui en convalescence ; mais il a eu une dysenterie terrible. Julien a dû casser aussi un des sergents et, probablement, nous serons obligés de le renvoyer en Europe. C'est un faux bonhomme qui faisait les plus grandes courbettes et les plus chaleureuses protestations de dévouement devant Julien et moi, mais criait tout le temps par derrière. Les hommes sont venus nous dire qu'il leur donnait de mauvais conseils ; de plus, comme il s'était montré très insolent envers le chef de poste en arrivant ici, Julien a dû sévir. Cet homme a été atterré de cette mesure, car il se figurait que jamais on n'oserait lui enlever son grade. Il était consterné. Aujourd'hui Julien l'a remplacé par un Français dont il était très content, et tous les autres ont applaudi à cette décision et se sont montrés décidés à nous suivre n'importe où. Quant au sergent cassé, il est venu supplier Julien de le garder, même comme simple tirailleur, disant qu'il ne voulait pas qu'on le rapatriât, et ferait tous ses efforts pour effacer son passé. Mais, comme il est déjà venu pleurer une demi-douzaine de fois et que Julien l'avait ménagé, on a été inflexible.

Hier, c'était le 14 juillet, et si, lorsqu'on est en France, il est permis de ne pas prendre part à une fête dont la date a été si mal choisie, lorsqu'on est à quelques centaines de lieues de Paris, au milieu d'étrangers, on peut bien faire taire ses ressentiments et ne penser qu'à la patrie. Aussi avais-je accepté l'invitation de M. Gros, chef du poste, et de concert avec lui avons-nous réglé le programme des réjouissances qui devaient avoir lieu.

À neuf heures du matin, Julien a fait défiler devant M. Gros et moi, et les autres membres de l'expédition, tous les tirailleurs, en grande tenue avec le drapeau en tête.



SOLDATS ALGÉRIENS. UNIFORME DE L'ESCORTE
DU DUC D'UZÈS

À onze heures et demie, grand déjeuner au poste auquel prennent part le chef de poste français, moi, à sa droite, Julien, à sa gauche, Pottier, un chef de l'escorte, le chef de poste de Manyanga belge, le gérant ... du poste de la Société anonyme belge de Manyanga-Sud, trois Hollandais de la factorerie, A..., H..., V..., et deux Français de la maison Daumas, actuellement Société anonyme belge Nord. Le déjeuner a été très gai ; X... y manquait, étant couché. Je vous envoie le menu que j'ai gardé et que je vous prie de conserver, car j'y tiens comme à un des souvenirs de l'expédition.

L'après-midi, le chef de poste avait fait venir des noirs et des négresses avec les chefs des villages environnants, et nous avons eu six heures de tam-tam et de danses nègres, assez curieuses. Nous avons aussi offert des prix pour les hommes, consistant en poulets, en étoffes d'échange, en pièces de cent sous, en bouteilles de vin et en des tas de menus objets offerts par les membres de l'expédition, par le chef de poste, par la maison hollandaise et par la maison belge. Il y avait un mât de cocagne

— un peu de travers, mais peu importe, — deux prix de courses, dont un de courses en sac. Nos Sénégalais se sont surtout distingués dans ces dernières courses. On avait aussi enduit une casserole de poix et de suie, et il fallait, avec les dents, détacher une pièce de cinquante centimes qui y était accrochée.

À un moment donné, j'avais oublié de vous le dire, les prix étaient exposés par terre sur des nattes, avec de belles étiquettes donnant les noms des gracieux donateurs. Les négresses, excitées par la vue des perles bleues et des étoffes, ayant aussi mal compris un geste de l'un de nous, se sont précipitées comme des folles sur les lots, et, malgré tous nos efforts, se les sont adjugés. Il a fallu plus d'une heure de palabres pour les ravoir. Elles avaient cru qu'ils étaient pour elles, et de bonne foi se les étaient partagés à grands coups de pied et de poing. Un blanc qui avait essayé de s'opposer à ce torrent féminin a été débordé et projeté avec violence sur le sol, où il s'est légèrement avarié.

Le calme revenu, on a donné des prix de lutte à main plate, de bâton et d'escrime. Mais la nuit nous a surpris avant l'heure, et nous avons été obligés de renvoyer à aujourd'hui le tir au fusil, pour lequel il y a trois prix et un prix d'honneur.

Je pense que nous resterons ici encore quelques jours, d'abord pour que X... se remette, et aussi afin de réunir nos cent vingt-cinq porteurs. On croit que ça va avancer tout seul, quand on part ; mais, malgré toutes les précautions, ça avance *piano, piano, pianissimo*, et impossible autrement. Enfin je suis très content.

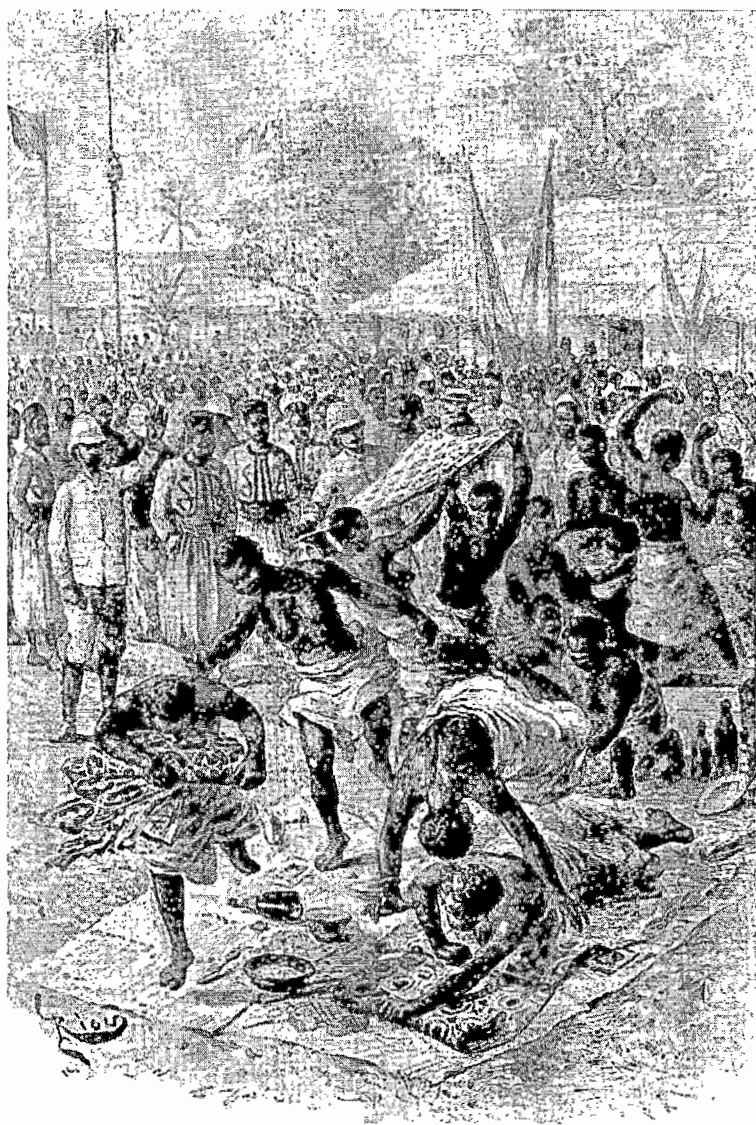
SÉJOUR

DIFFICULTÉS DE RECRUTER DES PORTEURS — LES NOIRS VOLEURS

Manyanga-Nord, Congo français, le 19 juillet 1892

Ce n'est décidément pas facile de recruter des porteurs, et on ne peut avancer qu'avec une lenteur désespérante. Quand on pense que nous devons être ici pour cinq ou six jours, grand maximum, et que nous y serons probablement quinze au minimum, et dans un pays où le portage est relativement facile et où le recrutement des porteurs s'opère régulièrement ! D'après

tout ce que je vois, il ne nous sera guère possible d'être aux Falls avant la mi-septembre au plus tôt, et je ne crois pas que nous puissions en partir avant les premiers jours de 1893.



LE 14 JUILLET AU POSTE DE MANYANGA-NORD

Il y aura des modifications imprévues, mais je crois rester dans les grandes lignes, d'après ce que j'ai vu en posant ces délais. Il est vrai que la température et les conditions climatériques changeant à mesure que nous avançons, il est impossible de prévoir quelque chose de fixe à quelques mois près.

Nous sommes allés, hier, voir un village nègre, où le chef nous a reçus ; c'est un gaillard extraordinairement solide qui, paraît-il, a porté une fois trois charges d'ici à Matadi. Trois charges représentent environ quatre-vingt-dix kilogrammes, et c'est rudement lourd, étant données surtout les grimpettes de la route, telles que vous pouvez vous en convaincre, en jetant les yeux sur la lettre que j'ai écrite à ma sœur. Notre départ n'est pas encore fixé à l'heure où j'ajoute ces lignes (20 juillet, onze heures et demie du matin), mais je ne crois pas qu'il s'effectue dans plus de deux ou trois jours, ce qui nous fera ici un séjour très respectable et très cher, vu que les vivres coûtent horriblement et que les noirs ont pour le vol une inclination encore plus marquée que celle des Juifs d'Orient, ce qui est invraisemblable.

À BRAZZAVILLE

UNE ROUTE – POTAGERS FRANÇAIS – UN ARBRE GÉANT –
POULES ET ŒUFS – UNE NOCE – ACCÈS DE FIÈVRE –
CINQ CENT MILLE PIEDS D'ANANAS –
ARRIVÉE À BRAZZAVILLE

Brazzaville, le 7 août 1892

Ma dernière lettre de Manyanga faisait supposer que nous n'en partirions jamais et que nous étions, pour ainsi dire, vissés à ce poste, où, malgré l'accueil très aimable que nous avaient fait son chef et l'unique blanc du poste, la vie n'avait rien de folâtre. Eh bien ! nous en sommes partis, non sans peine, le 25 juillet.

Auparavant, Julien, pour occuper ses tirailleurs, leur avait fait commencer un chemin superbe, menant du poste au Congo, c'est-à-dire une descente d'environ deux cents mètres, par un sentier à pic que Julien, grâce à des courbes savantes, avait transformé en route presque carrossable.

Le 23 au soir, nos porteurs se sont décidés à arriver, et je dois dire que leur entrée en scène a été assez pittoresque. Ils sont descendus comme un torrent, en poussant des hurlements de sauvages. Mais le lendemain était un dimanche, et nous avons décidé de partir le jour de la Saint-Jacques. Nous devions nous mettre en route à cinq heures du matin ; mais les agents de la Société anonyme belge sont peu habitués à se lever de bonne heure, et c'est vers dix heures seulement que nous avons vu poindre celui qui devait expédier notre caravane. Enfin à onze heures cinquante-cinq minutes, nous nous mettions à reprendre la petite allure de marche, qui n'est rien moins que réjouissante.

Notre étape du 25 était très courte. Je l'ai même personnellement coupée en deux, en m'arrêtant sur la route à la factorerie française, où un repas somptueux, arrosé d'eau et agrémenté de pain de manioc, ou « chikervanz »¹, nous était servi. Ce qu'il y avait surtout d'agréable dans ce repas, c'étaient les légumes, tels qu'épinards, carottes, pommes de terre fraîches, etc., et salades, fournis par un jardin bien tenu, eu égard à la situation.

Ce qu'il y a, du reste, de remarquable, quand on pense au Congo belge où l'on a le plus travaillé, c'est de voir qu'en certains endroits comme Boma, où habitent plus de cent cinquante blancs, il n'y ait pas de potager, tandis que dans le moindre poste français, on a des radis et des salades au plus bas prix.

La route française de Manyanga à Brazzaville, prise dans son ensemble, est beaucoup plus riche que la route belge ; car les villages qu'on trouve encore fournissent des quantités suffisantes de provisions. Les blancs ont en beaucoup d'endroits gâté les prix : à Manyanga, entre autres, où une chèvre atteint le prix de soixante francs, une poule celui de six francs. La monnaie du pays n'est pas la même qu'entre Matadi et Manyanga-Sud ; le fil de laiton ou « mtako », valant environ dix centimes, passe comme monnaie courante. Ce fil de cuivre a une longueur de dix centimètres environ sur un de diamètre. Les noirs plient en deux tours ces morceaux et les accrochent par paquets de dix avec lesquels ils achètent ce dont ils ont besoin.

¹ [« Chicouangue » en République Centrafricaine.]

Je reprends ma route au 25 juillet. Après avoir traversé une rivière à gué, nous couchons à un village qui a nom Lembo. Le chef de poste de Manyanga nous avait accompagnés jusqu'à ce village, où tout le camp était très pittoresquement enchevêtré et se trouvait tout entier abrité par un seul arbre (le camp se composait de cinq tentes de maître et de neuf de soldats). Il était malheureusement trop tard pour faire de la photographie, et on ne songea qu'à dîner et à se coucher. Pourtant les indigènes avaient battu du tam-tam, et nous avions bu à votre santé, pensant que nos souhaits se joindraient, par une communication magnétique quelconque, à ceux que tout le monde devait vous adresser en ce moment-là.

Le lendemain, 26, debout avant l'aube, nous quittons le village de Lembo, et par une route !... un sentier qui n'offre rien de remarquable, nous arrivions à Kimbanda, pauvre village autour duquel se groupe un amas d'une vingtaine d'autres, dans un rayon de deux kilomètres. Nous campions là dans un site très pittoresque, sur un plateau à pic au-dessus d'une rivière.

Le lendemain, 27, l'étape n'a pas été longue, mais nous avons escaladé une hauteur de trois cents mètres qui nous a demandé plus d'une heure d'efforts. Vous ne pouvez vous figurer combien on est peu capable d'un effort prolongé sous le ciel momentanément grisâtre de l'Afrique, pendant la saison sèche. Ce jour-là, nous avons campé à Banzakaï, groupe de villages, situé dans une espèce d'entonnoir, partagé en deux par une crête sur laquelle nous nous sommes installés. Je suis allé, ce jour-là, faire le marché pour acheter des poules (en langue indigène soussou), des œufs (mochi), du vin de palme (melifou), du manioc (maniofo). Nous avons fait nos emplettes ; mais je dois avouer que sur les œufs, je me suis un peu trompé, et qu'il y a une vieille canaille de noir qui m'en a vendu plusieurs ayant subi une assez longue période d'incubation. Ce qu'il y a d'agréable, c'est que ce sont les porteurs qui se chargent d'ordinaire de tout acheter moyennant une « honnête » commission et vous épargnent ainsi la peine de le faire vous-même.

Mais MM. les porteurs de la rive française sont assez indisciplinés et nous ont joué quelques tours pendables. Le 23 juillet, après trois heures un quart de marche, nous devons passer dans un de leurs villages. Aussi s'y sont-ils réunis à la hâte. Tout

allait bien, puisque nous devions y camper et que nous y avions trouvé des vivres en quantité. Mais, le lendemain matin, quand il s'est agi de partir, ces gentlemen, qui avaient dansé toute la nuit et fait une noce de tous les diables, se sont probablement réveillés avec un fort mal de cheveux, car un bon quart manquait à l'appel vers neuf heures, alors que d'habitude nous partions à huit heures. Et la comédie a recommencé tous les jours où nous avons couché dans un de leurs villages, au grand désespoir du chef du convoi qui ne pouvait arriver à le faire avancer proprement. Un jour, il manquait trois tentes ; le lendemain, trois cantines, quand ce n'était pas une vingtaine de charges qui n'arrivaient que le soir.

D'étapes en étapes, nous passons le 29 à Banza-Mbimbi, auquel on arrive par un raidillon très court où les ronces et les épines sont représentées par des plants d'ananas, mais dont le fruit, hélas ! est encore vert. Ils poussent au hasard, absolument comme une mauvaise graine.

Le 30, après trois heures de marche, nous arrivions à Banza-Yellala, village très important, dont le mfouman (chef) n'a pas voulu mettre des vivres à notre disposition. Nous en avons acheté tout de même et confisqué audit mfouman deux fusils à pierre qui valent bien quatre francs à eux deux ; mais ils tiennent beaucoup aux armes à feu, car il leur est assez difficile de s'en procurer. À Banza-Yellala, Julien est tombé très malade de la fièvre, et il a été obligé de se faire porter en tippoï (hamac¹) tout le temps jusqu'à Brazzaville, où il va mieux aujourd'hui,

Le 31, nous campions à Banza-Onendou. Rien de bien remarquable, ni dans l'étape ni dans le village, et le 1^{er} août nous avons couché à Banza-Bondo. (Banza veut dire village dans la langue du pays.)

Là, j'ai eu un accès de fièvre extrêmement fort. Il m'a pris au milieu de la route, et, comme je marchais à la tête de la colonne, je n'ai pas voulu m'arrêter. J'étais mort en arrivant à l'étape, qui n'était pas dure heureusement. J'ai eu une fièvre épouvantable toute la journée, mais, chose extraordinaire, le lendemain matin au réveil, je ne ressentais qu'un appétit féroce ; j'ai fait l'étape

¹ [On écrit « tipoye » aujourd'hui.]

d'un pas alerte, et au bout de deux heures un quart de route plate – heureusement ! – nous sommes arrivés à Mayombola.

Le village, par lui-même, n'offre absolument rien d'intéressant ; mais à notre point de vue il est à signaler, car nous y avons trouvé au moins cinq cents charges, dont une centaine à nous. Ceci mérite une petite digression. Du côté de Brazzaville, les populations Ballilis, se trouvant lésées par un arrêt de la colonie, ont déclaré que les porteurs Bangouyos, faisant la route entre Manyanga et Brazzaville, ne passeraient qu'après la fin du palabre, c'est-à-dire lorsque le différend qui les séparait de l'autorité coloniale serait tranché. Or, il y a plusieurs jours qu'il est tranché ; mais les porteurs, pour se faire payer plus cher, prétextent que la route est dangereuse et laissent leurs charges dans un des derniers villages Bangouyos où ils iront les chercher quand on se décidera soit à les y forcer, soit à leur donner un matabiche ou pourboire ; car, ici comme partout, on obtient beaucoup de choses par ce moyen, mais il faut bien se garder de le donner avant que la besogne soit faite, car la reconnaissance, à quelque degré infime que ce soit, n'existe pas chez les noirs du Congo.



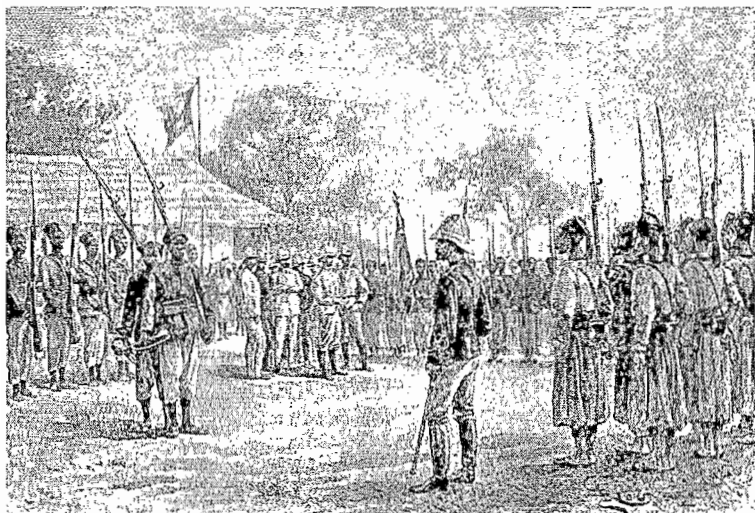
UN TOMBEAU

Le 3 août, nous arrivons à Banza-Sangabondo, où nous avons admiré (?) le tombeau d'un chef, assez curieux. Ce chef a été enterré dans sa case, sous une sorte de tumulus dont les bords sont surélevés, de façon à former cuvette, et à l'emplacement de la tête du mort se trouve un petit monticule de terre. Tout autour on a placé un tas d'objets bizarres appartenant au défunt, tels qu'une vieille lanterne, des assiettes, des bouteilles de gin, des pots cassés, des objets de devanture de cheminée, provenant de factoreries portugaises. Dans le petit monticule conique qui doit dominer l'emplacement de la tête, on a creusé de petits trous profonds, par lesquels, chaque jour, les indigènes versent à boire au mort du melifou (vin de palme).

Le 4 août, après une étape de six heures de marche au moins, par une route aussi plate que la précédente, nous sommes arrivés à la mission de Linzolo. Je remplirais plusieurs pages à décrire la mission, et je n'arriverais pas encore à vous en raconter les merveilles. Je parle au point de vue africain, comme plantations de toutes espèces. Non seulement les indigènes ont fait pousser des salades et des légumes de toutes sortes, mais ils ont défriché environ trente-cinq hectares de terrain où ils ont environ cinq cent mille pieds d'ananas. Enfoncés, tous les Rothschild !... Vous pourrez leur dire que, de longtemps, je doute qu'ils arrivent à en avoir un nombre approchant. De plus, des bananiers en quantité, du manioc, des manguiers, des papayers, du maïs, des carottes, des navets, du cresson, etc. Outre cela, une basse-cour supérieurement montée : cinquante lapins, des chèvres, des moutons, des poules, des cochons...

Et combien croyez-vous qu'ils soient pour entretenir cela ? Deux : un Père et un Frère. Il est vrai qu'ils ont pour les aider une soixantaine de petits gamins qui travaillent, auxquels ils donnent la nourriture matérielle et intellectuelle. Ces bons missionnaires sont sur pied de cinq heures du matin à huit heures du soir ; mais ils sont heureux et trouvent le moyen de se livrer encore à quelques petits raffinements. Par exemple, ils fabriquent de l'eau-de-vie d'ananas qui rappelle l'excellente eau-de-vie de marc de Bourgogne ; ils font aussi du curaçao, etc. Ils ne sont établis en cet endroit que depuis neuf années et ont fondé deux embryons de villages chrétiens qui comptent treize ménages à eux deux. De ce côté, les résultats ne sont pas très satisfaisants. Ils possèdent

cependant une jolie chapelle où les noirs chantent assez bien, ma foi, des cantiques en français et en plain-chant. En l'honneur de mon passage, on leur avait donné congé, et je dois dire que pendant le séjour que nous avons fait, pendant vingt-quatre heures, nous y avons été royalement traités.



ARRIVÉE À BRAZZAVILLE

Hier, enfin, à sept heures du matin, nous avons pu nous arracher aux étreintes des bons Pères (*pélas*, en langue fiotte), et nous ne sommes arrivés à Brazzaville que vers cinq heures du soir. L'administrateur, M. Dolisie, vieux Congolais et ancien élève de Polytechnique, m'avait prié de lui mander l'heure de mon arrivée un peu à l'avance. Quand nous parûmes, il fit sortir son poste, et les clairons sonnèrent aux champs, tandis que les hommes défilaient militairement sur quatre rangs. Tout cela avait un chic extrême. Je ne vous parle pas de Brazzaville, que je n'ai pas encore eu le temps de visiter, le courrier partant à midi, et le prochain départ ne devant pas avoir lieu avant le 21. Je vous en parlerai dans ma prochaine lettre.

Une triste nouvelle, pour finir. Un caporal de tirailleurs, celui qui avait été cassé, nommé Saïd-ben-Lakhdar, celui qui recevait tant de lettres, est mort ce matin même de faiblesse, des suites

d'une maladie contractée en buvant trop d'eau, un jour de marche. Toutes les formalités le concernant seront remplies au poste. Les lettres qui vous arriveront pour lui devront être renvoyées au commissaire de police de Constantine avec la mention : *Décédé*.

Je ferme ma lettre à la hâte, très heureux de celles que j'ai reçues un peu partout.

Votre fils, à huit cents kilomètres de la mer.

Jacques

UNE MISSION CATHOLIQUE

HONNEURS FUNÈBRES – FÂCHEUSES NOUVELLES –
LES ARABES SOULEVÉS – M^{re} AUGOUARD –
LES MISSIONNAIRES – PRÊTRES, MAÇONS ET INSTITUTEURS – PETITS
ANTHROPOPHAGES

Brazzaville, à la Mission catholique, le 4-5 août 1892

Cette lettre portera deux dates, car je la commence dans la soirée du 14 août et ne la finirai que lors du départ du courrier pour Loango et l'Europe, c'est-à-dire dans cinq ou six jours. Je dois vous dire d'abord que j'ai été épouvanté du nombre incalculable de mariages que vous m'annoncez. Je comprends à présent pourquoi j'ai eu, la nuit dernière, un cauchemar de mariages qui m'a donné la fièvre toute la journée.

Cette plaisanterie terminée, je sauterai sans transition du plaisant au sévère, et commencerai par vous défiler le chapelet des mauvaises nouvelles pour m'en débarrasser tout de suite, rien n'étant malsain à garder en ce pays-ci comme les choses indigestes. Je vous ai déjà annoncé la mort du tirailleur Saïd-ben-Lakhdar. On l'a enterré avec les honneurs militaires et suivant la mode arabe. Le cercueil était enveloppé dans un immense drapeau tricolore et porté par des tirailleurs de l'escorte, en grande tenue. C'était émouvant. J'étais assez malade ce jour-là, mais j'ai pu cependant y assister. La cérémonie terminée, je suis rentré me coucher. Julien a aussi été très malade ; il a voulu marcher sans prendre de médicaments – ô sainte horreur des médecins ! – et finalement il s'est trouvé sur le flanc complète-

ment. Heureusement que le docteur de la station de Brazzaville (colonie du Congo français) est en train de le remettre sur pied, et qu'aujourd'hui il va beaucoup mieux. Tout fait espérer qu'il « n'engraissera pas la terre de la station », suivant ses propres expressions, un peu macabres. Ne faites pas attention si l'on plaisante comme cela avec la mort, mais elle semble si près ici que forcément elle paraît familière dans presque toutes les circonstances.

Troisièmement, une mission belge de M. Hodister, chargée d'aller dans le Kazongo pour faire le commerce et créer de nouveaux débouchés aux sociétés belges du Haut-Congo, s'est vue réduite de douze Européens à zéro, en un clin d'œil, par les voies suivantes : un s'est suicidé, un est mort de la dysenterie, et sept ont été charcutés par les indigènes ou par les Arabes. Vous dire les petits raffinements de cruauté inventés par ces messieurs est inutile. Cependant une invention, assez neuve, consiste à grignoter le bras du prisonnier devant lui et à lui en offrir un morceau. J'oubliais de dire que trois des Européens sur douze se sont échappés pour apporter ces tristes nouvelles. Mais tout cela n'est rien, au point de vue de l'expédition. Ce que je réservais pour la bonne bouche est autrement grave et alors réellement ennuyeux.

Les environs des Falls sont tous soulevés, et le poste belge doit être évacué à l'heure qu'il est. Voici pourquoi : S. M. Léopold II, souverain de l'État indépendant du Congo, trouvant que l'œuvre antiesclavagiste était une belle chose, a mis beaucoup de capitaux personnels dans l'État du Congo. Mais une bonne œuvre coûte cher. Or donc, S. M. Léopold, voyant probablement dans le lointain le fantôme d'un bon conseil judiciaire, s'est dit : « Si nous pouvions faire rapporter à l'État et rentrer au moins dans une partie de nos avances, en attendant que la Belgique se campe le Congo sur les bras ? » Et il monta une expédition, sous la conduite d'un nommé Van Kerckhoven, avec mission de délivrer beaucoup d'esclaves, mais surtout de débarrasser les maîtres desdits esclaves de l'ivoire qu'ils pourraient posséder. Or, les susdits maîtres sont les Arabes, et depuis près de deux ans, mon sieur [*sic*] Van Kerckhoven pille tranquillement les Arabes, à la tête de forces considérables. Ceux-ci commencent à la trouver mauvaise et se vengent comme

ils peuvent, en égorgeant les blancs et en ennuyant les Belges d'un autre côté. Mais moralité de l'histoire : pour nous, la route par les Falls est bel et bien barrée.

J'ai expédié en toute hâte X... à un quart de la route, à Liranga, pour voir quelqu'un qui redescend des Falls ; mais je ne crois pas que nous puissions rien faire par là, car deux hypothèses se posent : ou les Falls ne sont pas évacués et seront investis un de ces jours par les Arabes, et je ne tiens nullement à défendre avec mes hommes un poste pour la Belgique ; ou les Falls ne seront pas attaqués, mais nous n'en serons pas plus avancés, toutes les routes autour étant barrées par des populations révoltées.

Mais, et ce mais sert de transition des mauvaises aux bonnes nouvelles ou simplement à des anecdotes et des narrations de l'intérêt le plus palpitant ; mais, dis-je, ne pouvant passer par les Falls, à moins de changements peu probables, je suis en train d'élaborer un nouveau plan de route qui aura autant de chances de succès et que je vous enverrai, dès qu'il aura été définitivement arrêté.

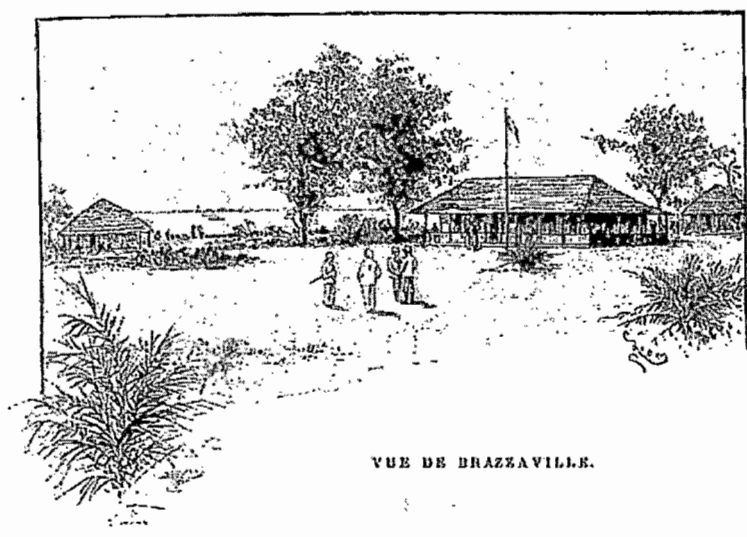
Excusez-moi d'avoir employé le style ironique en parlant de choses sérieuses ; mais j'écris au courant de la plume, et la phrase ne s'emmanche qu'à la suite d'un mot arrivant comme un crocodile pour avaler les jambes d'un pêcheur imprudent sur les « prés fleuris qu'arrose le Congo ».

Nous sommes arrivés à Brazzaville le 6 août au soir, et ma lettre est partie le 7, au matin. À l'exception de Julien, tout le monde se portait bien ; je ne compte pas les migraines et indispositions ; ça n'est rien ! Nous fûmes invités à dîner par M. l'administrateur principal de Brazzaville et dépendances, M. Dolisie, et après nous pûmes goûter un sommeil réparateur, qui nous était bien dû à la suite d'une marche de dix heures que nous venions d'absorber dans cet après-midi, en y comprenant une partie de la matinée. Le lendemain matin, je vous expédiai en toute hâte le récit de nos faits et gestes pendant le trajet de Manyanga à Brazzaville. Le matin, déjeuner à l'administration de la station, comme je vous l'ai dit plus haut.

Mais la partie intéressante de la journée commence un peu plus tard, avec notre visite à la Mission, où nous avons été reçus admirablement. Je dis nous, car Julien m'accompagnait, allant un

peu mieux ce jour-là. Mgr Augouard, vicaire apostolique et évêque du Haut-Congo, nous a fait le plus charmant accueil. Il nous a immédiatement offert à la Mission l'hospitalité dans des chambres très confortables. Malgré les douceurs de la vie sous la tente, je n'étais pas fâché de pouvoir me reposer un peu dans une chambre un peu plus vaste et d'avoir un lit à peu près convenable. Aussi me suis-je empressé d'accepter avec la joie la plus vive et lui ai-je répondu que je débarquerais à la Mission le lendemain soir, avec armes et bagages. En effet, le jour même cela m'eût été impossible, car la mission de Brazzaville est située à 1730 mètres de la station du gouvernement.

La Mission consiste en une habitation construite en briques, jusqu'au premier étage qui est en planches. C'est un carré, recouvert d'un toit en zinc, et dont une galerie couverte fait le tour, à la hauteur du premier. C'est sur ce balcon qu'ouvrent les portes des chambres aussi confortables qu'elles peuvent l'être au Congo, à quelques centaines de kilomètres de la côte, et lorsque l'on pense que trente kilogrammes de marchandises coûtent environ trente-cinq francs pour arriver du paquebot à Brazzaville !



VUE DE BRAZZAVILLE.

En bas, au rez-de-chaussée, se trouvent le réfectoire, les magasins et la chapelle provisoire. On est en train de construire – et ce sont les Pères qui en sont les architectes – une véritable cathédrale en briques, mais qui n'est encore qu'à moitié achevée. Les autres bâtiments de la Mission, presque tous en briques, sont une école et un dortoir pour les enfants ; une basse-cour, une cuisine, différents hangars et ateliers, et un petit bâtiment, poétiquement dénommé « Pavillon de Flore ». Il paraît, m'a raconté Mgr Augouard, que les noirs qui construisaient ce petit bâtiment en briques se demandaient à quoi cela pouvait bien servir.

Les uns disaient : « C'est trop petit pour y coucher » ; les autres : « C'est trop haut pour y mettre des lapins » ; enfin, lorsqu'ils ont vu apporter les meubles qui complètent ces locaux d'agrément, ils se sont dit : « Faut-il qu'ils soient sales, ces blancs, pour se construire des maisons afin d'y mettre ça !... »

Je vous parle de briques ; mais j'oubliais de vous dire que toutes celles qui ont servi à construire les édifices de la Mission ont été faites par les Pères, qu'ils ont eux-mêmes fabriqué un four à briques et qu'ils se servent de toutes les ressources du pays, pour se meubler, se charpenter, etc... C'est également à la mission de Brazzaville que j'aurai mangé pour la première fois de la trompe d'éléphant. Sans vous dire que ce soit excellent, c'est bon et ça rappelle vaguement la langue de bœuf, ou plutôt ça tient le milieu entre la viande de bœuf bouilli et ladite langue. À la station, j'ai mangé de l'hippopotame ; on m'a dit que ce n'était pas un bon, et cependant on l'aurait servi dans bien des endroits à Paris comme bifteck, sans que personne, j'en suis sûr, en fit la remarque.

Nous sommes allés aussi avec l'administrateur faire un tour sur le Stanley-Pool, avec des bateaux de l'administration. Le Pool, ou, pour parler français, le vaste lac que forme le Congo avant de traverser les défilés, qui le transforment en une série de chutes et de rapides, est une immense étendue d'eau de forme ovale et dont le courant est très rapide, au milieu de laquelle sont des îles fort vertes. Brazzaville, et en face Léopoldville et Kinshasa, sont à l'extrémité ouest.

Nous avons remonté de l'ouest à l'est sur le bateau dont je vous parlais et avons mis plus de quatre heures et demie, à toute

vapeur, pour remonter jusqu'à quelques kilomètres de l'autre extrémité. Il paraît que le Congo forme d'autres pools aussi importants, sinon plus, dans la partie supérieure de son cours.

Nous cherchons à nous occuper ici, car nous y sommes pour assez longtemps probablement, étant donné que nos charges n'arrivent pas, étant donnés surtout les incidents des Falls. Nous déjeunons à la station et dînons à la Mission. Je suis installé ici avec Pottier, et j'y ai fait transporter Julien, qui va de mieux en mieux, mais qui est encore extrêmement faible et a été un moment « épouvantablement » démoralisé. Les bons Pères se chargent de le remettre sur pied.

Mgr Augouard, qui est un ancien zouave pontifical, mène sa mission militairement, mais est charmant pour tout le monde et nous traite en enfants gâtés. Tous les soirs, nous faisons bombance. Il a avec lui deux Pères, dont l'un est absent pour quelques jours, et quatre Frères, qui sont en réalité de vrais chefs de chantiers. Tous les jours, à cinq heures moins vingt, tout le monde est debout, et, à sept heures et demie, premier déjeuner. Je dois avouer, à ma honte, qu'un jour, ne m'étant pas réveillé pour sept heures et demie, j'ai trouvé mon chocolat au lait... qui m'attendait près de mon lit et que j'ai pu déguster dans mon dodo, tout comme à Bonnelles. Ne racontez pas cela, car on ne me prendrait plus du tout pour un explorateur sérieux, malgré les beaux extraits de mes lettres que publie le *Gaulois*. À propos, je crois que dans une de vos lettres vous m'aviez fait espérer un ballot de *newspapers*. Probablement que les requins leur auront fait subir le sort de Jonas ; car onques n'en ai aperçu un.

C'est dommage ! Je vous assure que de temps à autre un ou deux journaux font beaucoup de plaisir ; surtout qu'il est absolument impossible d'en acheter ici, les kiosques à journaux, les fontaines Wallace, les colonnes Morris ou Rambuteau faisant complètement défaut dans ce beau pays du Congo.

Hier 14, et aujourd'hui 15 août, nous avons vécu en pleine dévotion ; aujourd'hui, Monseigneur a dit une messe basse avec chants. Les petits ont chanté le *Credo* et le *Gloria*, plus quelques cantiques en français. On a beau s'y attendre, ça vous produit toujours une certaine impression, d'entendre chanter dans sa langue maternelle par tous ces petits visages barbouillés de suie. Nous avons eu aussi salut solennel et bénédiction du Saint

Sacrement. L'évêque, les cérémonies terminées, nous a raconté sur les noirs une collection d'anecdotes et d'aventures, qui tiendrait plusieurs volumes. Comme il est très gai et qu'il a la langue bien pendue, on resterait sans se fatiguer à l'écouter pendant des heures entières.

Il nous a dit qu'un jour, étant à la côte de Landana, je crois (il y a déjà neuf ans qu'il est au Congo), on lui avait envoyé une crèche magnifique avec les trois rois mages, dont un nègre. Il paraît que les noirs ne voulurent pas admirer la crèche avant qu'on eût retiré le mage de leur couleur. Ils alléguèrent pour raison que l'artiste lui avait donné un teint du plus beau cirage, et cette couleur, trop foncée, était pour nos bons sauvages un signe de laideur. Il fallut donc enlever le roi nègre de l'honorable compagnie, et, à ce prix, ils consentirent à trouver la crèche de toute beauté.

Tout le temps, Mgr Augouard nous raconte avec une égale bonne humeur les histoires les plus fantasmagoriques, mais qui n'ont de charme, ou n'en gagnent énormément que lorsqu'on connaît le pays et les blancs.

Les blancs de ce pays-ci ne sont pas encore tous des Européens, surtout les agents des factoreries, plus sauvages que les noirs. Je termine ma lettre par une anecdote sur les agents de factoreries qui m'a été racontée par M. Dolisie. À la fin d'un dîner où plusieurs de ces individus, souvent peu recommandables, surtout à l'époque dont je parle, avaient très bien mangé et pas mal absorbé de bouteilles, la discussion tomba sur l'âme des noirs. L'un d'eux soutenait « mordicus » qu'ils n'en avaient pas, et, comme preuve, il appela son boy nègre. Il lui fit mettre la tête sur la table et la trancha d'un coup de couteau, en disant : « Vous voyez bien qu'il n'a pas d'âme ! » Vous croyez peut-être que cela se passait en l'an 1500 et quelques. Non, c'était en l'an de grâce 1883 ou 1884. Et, le lendemain, la table était achetée très cher par un Anglais. Pas besoin de commentaires. Du reste, on le raconterait en Europe qu'on n'y croirait pas. Depuis, les choses ont changé, du moins en bien des endroits. L'histoire est authentique, mais, naturellement, je ne citerai ni les noms des acteurs, ni celui de la localité où eut lieu cette exécution sommaire.

Pour les lettres, je vous conseille (du reste, je n'en recevrai plus beaucoup probablement) de les envoyer *viâ* Loango-Brazzaville, Congo français, la poste étant infiniment plus régulière et mieux administrée que celle de l'État, et le cabinet noir n'existant pas ici ; tandis que de l'autre côté, il est pratiqué sur une si grande échelle que les employés de l'État préfèrent envoyer leur courrier par la voie française, qui ne coûte aussi que vingt-cinq centimes.

LE CONGO BELGE

FONCTIONNAIRES – VITRAUX – UN MOT DU ROI DES BELGES –
M^{GR} AUGOUARD ET JULES FERRY – MORT D'UN SERGENT – ENVOIS

Brazzaville, du 27 août au 5 septembre 1892

Je vous préviens que cette lettre sera d'un décousu abominable parce que j'y mettrai, au jour le jour, les nouvelles intéressantes que je recueillerai ou qui pourront nous arriver jusqu'au départ du courrier.

M^{GR} Augouard est charmant pour nous et nous a reçus de la façon la plus aimable, nous donnant une hospitalité tout à fait écossaise que je vous ai décrite. J'ai cru bien faire en lui offrant pour sa cathédrale deux vitraux représentant sainte Anne et saint Jacques. M^{GR} Augouard désire que mes armes soient dessus avec la mention : *Offert par...*, etc. Il doit me donner l'adresse de l'artiste qui les fait, parce qu'il en a déjà commandé et qu'il voudrait qu'ils fussent faits sur le même modèle. J'ai pensé que ce serait un moyen de le remercier de tout qu'il a fait pour nous ; car nous sommes ici nourris et logés, et ma foi, sans lui, nous coucherions sous la tente, ce qui est peu réjouissant.

J'attends toujours X... qui est allé à Liranga, pour recueillir les derniers renseignements sur les Falls et décider la nouvelle direction à donner à l'expédition, s'il est impossible de passer par là. Je crains bien que nous ne puissions pas y aller pour les raisons que je vous ai données l'autre jour. Du reste, je compte bien vous donner notre itinéraire probable avant la fin de cette épître.

Les fonctionnaires du Congo français sont charmants pour nous et nous nourrissent absolument gratis. Aussi cherchons-

nous par tous les moyens possibles à leur rendre service, et en quelques circonstances avons-nous réussi, entre autres à Manyanga, où, comme je l'ai dit, Julien a fait faire une route par les hommes, depuis le poste jusqu'au Congo. Il ne nous manque plus qu'une quarantaine de charges, et probablement, dès que X... sera revenu, ne les attendrons-nous pas.

Nous avons encore un tirailleur très gravement malade, et malheureusement c'est un des sergents ; je crois même que nous serons obligés d'en laisser deux ou trois ici. Quant aux autres, ils vont bien et semblent pouvoir résister au climat ; quelques fièvres et quelques boutons les incommode seulement, mais au fond rien de grave. Sauf ces petits incidents – on arrive facilement à traiter ici la mort de petit incident – la plus grande tranquillité est à l'ordre du jour, et rien ne fait prévoir d'accidents sérieux, au point de vue de la réussite de l'entreprise. Il est cependant probable que nous ne pourrons pas exécuter entièrement le plan que nous avons tracé sur le papier. Mais peu importe, n'est-ce pas, si nous faisons quelque chose de bien ? Au fond, ce pays-ci me plaît, et j'aime beaucoup cette vie indépendante et un peu sauvage ; mais c'est encore trop civilisé, et j'attends avec impatience le moment où nous pourrons nous enfoncer résolument dans la brousse.

Nous avons eu, ces temps-ci, quelques scènes assez curieuses. L'État belge du Congo, qui occupe la rive opposée à celle où nous sommes à l'heure actuelle, bien qu'il ne soit que le produit d'une société dite antiesclavagiste, traite les noirs comme de véritables bêtes de somme, et pour un oui comme pour un non les fonctionnaires brûlent leurs villages, avec un de ces sans-gêne remarquables qui caractérisent le Flamand congolais. L'autre jour encore, ils ont trouvé bon de se payer une illumination gratuite en mettant le feu à un village important, situé à côté de Kinshasa. L'effet n'a pas été long à se faire sentir ; et ledit village a été évacué le jour même. Le chef, les hommes et les femmes sont partis, ont traversé le Congo et sont venus se réfugier sur la rive française, demandant l'hospitalité et l'autorisation de construire un nouveau village à l'ombre du drapeau tricolore.

Si les Belges continuent, ils auront fait bientôt de leur État un vaste désert, à moins qu'un beau jour, les noirs, exaspérés, ne se soulèvent et ne réexpédient à leur domicile les bons Flamands,

comme de vulgaires lettres tombées au rebut. Et cependant les fonctionnaires belges sont, paraît-il, très améliorés.

Au commencement, d'après ce qu'on m'a raconté, toute la crème – tournée – de la Belgique s'était donné rendez-vous ici, et il s'en passait de terribles. Un jour, un haut personnage de la cour disait au roi Léopold : « Vraiment, Sire, c'est épouvantable de penser quels fonctionnaires sont envoyés au Congo. – Monsieur, lui demanda le Roi, combien avez-vous de fils ? – Mais, Sire, trois. – Voulez-vous me les donner pour aller au Congo ? – Votre Majesté veut rire ? – Eh bien ! quand on ne peut pas choisir, on prend ce qu'on a. » Et l'autre se retira, reconnaissant que le Roi avait dit juste.

Depuis, c'est un peu modifié ; mais il y a encore une vieille croûte de fonctionnaires, à tel point que le prince de Croÿ, venu comme fonctionnaire belge et se trouvant à Léopoldville, préférerait passer tout son temps à Brazzaville plutôt que de frayer avec ses confrères et concitoyens. Mais je fais peut-être trop d'honneur au Congo belge en l'éreintant comme cela, et quelques administrateurs français n'étant pas à l'abri de tout reproche, je me tairais, si les Belges n'avaient pas un orgueil démesuré et ne se croyaient pas plus puissants que la France, par la seule raison qu'ils sont établis au Congo. Un Belge ne disait-il pas – et c'est le chef du district de Matadi – que la Belgique et la France ne pourraient vivre d'accord que lorsque les Français auraient restitué Lille et Arras !...

28 août. – Je relis ce que j'ai écrit sur les Belges hier ; je ne sais pas trop si je n'ai point dépassé un peu la mesure, car, au fond, ils nous ont très bien reçus et nous ont rendu pas mal de services. Dire qu'ils aient été enchantés que nous allussions chez eux voir ce qui s'y passe serait exagéré, mais ils ne l'ont pas témoigné, et je leur en sais gré. Mais il y a une grande différence entre l'accueil qu'ils nous ont fait et celui que nous a réservé Mgr Augouard, et en général toutes les missions catholiques françaises que nous avons rencontrées jusqu'à l'heure actuelle.

La *Duchesse Anne* a opéré une première traversée du Congo, de Léopoldville à Brazzaville, remorquée par un bateau à vapeur de l'État indépendant. On y a malheureusement oublié quelque chose : ce sont les porte-avions que l'on va faire mettre ici, où il

est fort heureux que nous ayons abordé ; car je doute fort que plus haut nous eussions pu parer à cet oubli. Vous aurez peut-être reçu une dépêche demandant des perles dont la pénurie se fait beaucoup sentir pour nous en ce pays, et nous embarrassera certainement pour payer certaines choses dans le haut fleuve.

C'est aujourd'hui dimanche, et nous avons eu messe et salut par l'évêque lui-même, car c'est l'une des fêtes patronales de la mission du Saint-Esprit dont font partie les Pères de la mission de Brazzaville.

Du reste, la mission ne s'appelle pas Brazzaville, mais bien Sinita, et Mgr Augouard met sur ses cartes : « Évêque titulaire de Sinita, vicaire apostolique de l'Oubangui ». Autrefois, les missions du Saint-Esprit avaient des fondations dans l'État indépendant belge, entre autres à Boma ; mais les Belges ont regardé les religieux comme des espions français et les ont priés, plus ou moins poliment, d'évacuer le territoire. Ils les ont remplacés par des missionnaires catholiques belges. Mais la Belgique n'ayant pas d'école de missionnaires spéciale, ceux-ci, n'ayant pas reçu l'éducation primitive appropriée, se sont trouvés désorientés et forcément inférieurs aux missionnaires français. Du reste, le gouvernement, appliquant toujours la fameuse phrase de Gambetta : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation », les appuie et les protège ici. Mgr Augouard me racontait même qu'un jour, n'étant encore qu'un simple Père, il était allé trouver M. Jules Ferry, et que celui-ci, après l'avoir fort bien reçu, lui avait fait donner vingt mille francs sur les fonds secrets. Voilà un emploi auquel ces fameux fonds doivent être peu habitués et qui est peu connu. Je suis content de le dévoiler.

Mgr Augouard a rendu ici beaucoup de services à la France, du moins en ce qui concerne le Congo français ; et si, en plusieurs circonstances, on eût plus écouté ses avis, peut-être eût-on fait mieux. Il est et vit en fort bons termes avec l'administrateur principal, M. Dolisie, qui, lui, est un Congolais fervent. Voilà neuf années qu'il est attaché au Congo, sur lesquelles il n'a fait en France que de courtes apparitions. Il connaît à merveille le pays ; mais je vous en reparlerai une autre fois.

J'ai peur d'avoir demain une triste nouvelle à vous annoncer ; le sergent Achour est à la mort par suite de la dysenterie. Le docteur du poste, un médecin de la marine, très intelligent et très

instruit, désespère de le sauver. C'est une bien terrible maladie que cette dysenterie ; quand elle vous empoigne un bonhomme, on peut dire qu'il est nettoyé, et on le voit décroître de jour en jour, plus exactement d'heure en heure. À un moment donné, le malade est mort ; faute de sang, la machine s'est arrêtée tout d'un coup ! – Nous devons nous attendre à faire des pertes ; mais ce serait bien désagréable d'en faire deux ici et presque au début. Que sera-ce à la fin ? Ceux qui reviendront pourront le dire...

Des membres de l'expédition, la santé continue à être bonne ; je crois que je suis même en train de refaire les cinq kilogrammes que j'avais laissés sur la route de Manyanga à Brazzaville. Julien est retapé, et la fièvre l'a complètement abandonné. Quand on entre ici chez un Européen, la première chose qu'on aperçoit sur sa table, à côté d'un encrier ou d'un verre à boire, est un flacon de quinine, et on vous invite à prendre aussi bien un cachet de quinine qu'à boire un verre d'absinthe. Pour moi, j'en ai très peu usé et je suis, je crois, celui qui en dépense le moins. Les autres se sont déjà drogués à fond. Je suis content de ne pas les avoir imités, car tous ces articles-là ne me disent rien qui vaille et m'inspirent peu de confiance.

Toujours pas de journaux, du moins de ceux que vous m'aviez promis et dont vos lettres annoncent l'envoi. Heureusement qu'à la station de Brazzaville on les reçoit, et que j'ai pu les lire tous jusqu'aux premiers jours de juillet. Je n'y ai guère trouvé de choses intéressantes. Nous avons appris que le ministère était tombé, mais cela par voie télégraphique à Libreville et lettre de Libreville au Pool. La politique intéresse peu au Congo, et on ne lit guère que ce qui a trait aux événements qui nous touchent de plus près. Pourtant on a beaucoup parlé de la lettre du Pape qui paraît avoir causé en France pas mal de bruit. Mais on s'intéresse ici beaucoup plus à la politique coloniale et aux faits et gestes des habitants de l'autre rive. C'est vrai, la France est loin d'ici. Quand je pense qu'en courant la poste¹, il faudrait au moins deux mois et demi pour rentrer ! Mais tant que la santé est bonne, tout va bien. Dieu se chargera du reste !

J'ai été heureux d'apprendre que vous aviez vu Mizon. Il a dû vous raconter un tas de choses intéressantes et vous donner de

¹ [« Courir la poste » : se dépêcher, aller très vite.]

bonnes nouvelles de nous. J'espère que vous en avez reçu, ainsi que des photographies, par le *Taygète*.

Je joins à cette lettre quelques épreuves de Pottier, mais le malheureux garçon a un tas de mésaventures avec ses photographies. Un jour, c'est l'eau qui est trop forte et fait fondre ses négatifs ; un autre jour, ce sont les cancrelats qui lui en rongent la moitié ; on pourrait presque écrire un bouquin avec les mésaventures qui lui arrivent. Cela ne l'empêche pas d'être un charmant garçon et d'une humeur constamment égale, excepté les jours où un de ces contretemps lui arrive, ce qui le plonge dans des désespoirs faciles à comprendre.

Il y a dans ces pays-ci, en dehors des moustiques, dont je ne vous parle que pour mémoire, un tas de petites bêtes qui vous dévorent tout, et vous dévorent vous-même, quand elles ne trouvent pas autre chose. Vous ai-je raconté qu'un jour, à Matadi, j'ai trouvé mes deux éponges complètement absorbées par les fourmis ? Ce sont encore de petits épisodes qui charment désagréablement les journées africaines. Mais tout cela n'est rien, paraît-il, en comparaison de l'intérieur. Nous verrons bien !

29 août. — La triste nouvelle que nous redoutions hier a été pour aujourd'hui : le sergent Achour, le plus grand, le plus fort des trois sergents, a été emporté par une attaque terrible de dysenterie. Il est mort aujourd'hui, à deux heures de l'après-midi, et sera enterré demain matin à neuf heures. C'est le deuxième homme que nous perdons. On pouvait s'attendre à la mort de l'autre qui traînait depuis longtemps, mais la maladie de celui-ci a été beaucoup plus foudroyante. Il est vrai qu'ils ne sont pas raisonnables, et qu'on a beau faire et beau dire, les menacer même de punitions très sévères, ils boivent de véritables tonneaux d'eau, et, dame ! ce n'est pas un remède, bien au contraire ! On peut presque toujours l'attribuer à une imprudence de ce genre, si on passe si vite l'arme à gauche dans ce pays-ci, et rien d'aussi effrayant que la rapidité avec laquelle on meurt. On commettra peut-être vingt imprudences impunément ; mais un jour on succombe fatalement pour une gorgée d'eau de trop. Ça n'empêche pas le pays d'être agréable, mais tout le monde n'est pas constitué pour l'habiter et pour en supporter le climat.

Je crois jusqu'à présent que je suis assez fort pour résister aux attaques et pouvoir gaillardement endurer même pas mal de

fatigues. Depuis que je suis à Brazzaville, je me sens aussi robuste qu'en France, plutôt même davantage.

Aujourd'hui, je suis sorti un instant pour chasser et j'ai rapporté des oiseaux. Vous dire leur nom, je l'ignore profondément et, en l'absence d'un naturaliste, je ne puis me prononcer. J'avais l'intention d'en faire empailler un et de vous l'envoyer, car il a un assez joli plumage ; mais je ne le ferai probablement pas, parce qu'on vient de me dire qu'il est très commun ici. Je vais aussi chercher à tuer quelques singes. Ils sont paraît-il, très bons à manger ; seulement il ne faut pas les servir tout entiers, car on croirait manger un petit enfant, et bien que nous soyons destinés à nous trouver bientôt au milieu des anthropophages, nous ne sommes pas encore endurcis à ce point-là.

30 août. — L'enterrement du sergent a eu lieu ce matin. Il serait temps que nous quittions Brazzaville, sinon la démoralisation se mettrait peut-être facilement parmi nos hommes, qui viennent de voir deux des leurs expirer ici en moins d'un mois ; et puis, quand on est en marche, on pense moins à tout cela que lorsqu'on est en station, où l'inactivité et le manque de fatigue corporelle laissent le temps de réflexion aux dangers qu'il y a pour les hommes dans ces pays-ci. Nous attendons toujours avec impatience le retour de X... qui se fait beaucoup attendre, car il devait être revenu ici bien avant la fin du mois, et, dame ! demain, c'est le dernier jour d'août. De plus, la nourriture est horriblement chère ici, et on ne peut pas faire grand'chose. Heureusement que nous autres, nous sommes logés dans des maisons qui ne font pas de commerce ; mais la situation n'en est que plus délicate.

5 septembre. — Rien de nouveau, au point de vue de la situation ; mais, comme le courrier part demain, je vous expédie les quelques renseignements que je vous ai promis dans le commencement de ma lettre.

Voici d'abord l'adresse que Mgr Augouard m'a donnée. Vous voudrez bien expédier les vitraux. Ce ne sera qu'une faible rétribution de l'hospitalité qu'il nous a offerte et qui, dans une maison de commerce, se serait chiffrée par plusieurs milliers de francs. Je vous envoie aussi la photographie que Mgr Augouard vient de m'offrir et que je vous expédie de peur que je ne l'abîme

en la promenant. J'y joins quelques photographies de Pottier, dont quelques-unes ont été absorbées par les cancrelats.

J'expédie en même temps pour Simone un oiseau vert de Brazzaville que Mgr Augouard m'a donné pour elle. Il s'appelle un foliotocole¹. C'est un joli nom, un peu long, mais ça ne nuit pas à l'affaire. Là-dessus je ferme ma lettre, parce que le courrier français va partir et qu'il n'y en a plus avant quinze jours. Si je savais une nouvelle d'ici quatre jours, je vous la ferais parvenir par le courrier portugais qui part le 10 ; mais l'arrivée est beaucoup moins sûre.

J'espère qu'on a expédié un théodolite neuf que j'ai demandé par dépêche, car il n'est pas possible de se servir du nôtre.

CHANGEMENT D'ITINÉRAIRE

NOUVEAU PLAN DE CAMPAGNE – SOLDATS RÉFORMÉS – NOUS SÉCHONS
– LA QUININE – M. DOLISIE – MESSE ET SALUT – VOICI LES PLUIES –
HISTOIRE DE CIGARES – PEUPLADES ANTHROPOPHAGES – INATTENDUS

Brazzaville, Congo français, du 8 au 24 septembre 1892

Ma chère maman,

Quelques minutes seulement après le départ de ma dernière lettre, X... revenait de Liranga, où je l'avais expédié en toute hâte pour connaître un peu les nouvelles qui arrivaient des Falls. C'était bien ce que j'avais prévu.

Il est de toute impossibilité de passer par là, les Arabes ayant décidé d'attaquer en forces tous ceux qui, pour le moment, tenteraient de passer sur leur territoire, à quelque nation qu'ils appartiennent. Aussi ai-je décidé un nouveau plan de campagne, de concert avec M. Dolisie, administrateur de Brazzaville et ancien camarade de Pierre de La Guiche à Polytechnique.

Je joins à cette lettre un petit topo que vous voudrez bien consulter, pour *la facilité de la compréhension*, comme dirait Ramollot².

¹ [C'est le coucou d'Afrique, *Chyrsococcys cupreus*, vert émeraude.]

² [Héros des *Histoires du colonel Ramollot : aventures et araignées, boutades et joyeux récits*, par Charles Leroy, 1885-1899.]

La colonie française du Congo tend à se développer du côté du nord vers le Tchad, d'une part, et l'Algérie, et, d'autre part, cherche à annihiler l'influence anglaise dans le bassin du Haut Nil. En 1890, un Français, M. Liotard, arrivait à Brazzaville. M. Dolisie ayant appris que les Belges cherchaient, dans ce moment-là, à couper la route aux Français et venaient de fonder un poste sur la rive droite de l'Oubangui, envoya de ce côté M. Liotard. Pour plus de clarté, je vous rappellerai que la conférence de Berlin avait donné comme limites à l'État indépendant l'Oubangui, et ensuite le 4° degré de latitude nord, ainsi que vous pourrez le voir marqué sur le topo ci-joint. M. Liotard arriva, en 1891, là-haut et fonda le poste marqué sur la carte sous le nom de poste des Abiras, et avança de plusieurs kilomètres au nord l'influence française ? Les Belges la trouvèrent mauvaise et essayèrent de soulever contre M. Liotard les populations. Ils ne purent y réussir. Malheureusement, M. Liotard manquait d'hommes pour avancer, et les Belges décidèrent de lui passer sous le nez.

Alors, nous arrivons à Brazzaville à peu près en même temps que les nouvelles des Abiras. M. Dolisie me proposa d'aller par là, prévenir et devancer les Belges, et de pousser une reconnaissance très importante, au point de vue français, dans la rivière Mbomou. La route des Falls étant barrée, il n'y avait pas à hésiter, et le jour même du retour de X... j'acceptai la proposition de M. Dolisie, et nous nous préparâmes à partir.

M. Dolisie met à notre disposition les deux bateaux de la colonie qui sont ici pour nous remonter jusqu'à Bangui. Ensuite nous irons à pied au-delà des chutes qui sont marquées au-dessous de Bangui, et nous trouverons des pirogues pour nous conduire aux Abiras. Ce sera très long, mais très intéressant, ce voyage ayant été rarement fait, et étant à peu près inconnu. Arrivés aux Abiras, nous ferons comme nous eussions fait aux Falls ; nous resterons quelque temps ; et de là nous pénétrerons dans l'inconnu. Ce n'est que de là que je pourrai vous envoyer notre nouvel itinéraire, qui, vous le voyez, est très différent de notre premier projet. Mais à l'impossible nul n'est tenu, et, dame ! ce que nous pourrons faire là-bas, même en supposant que nous ne puissions pas rejoindre le Caire, sera très intéressant et très utile au point de vue national.

Il m'est difficile de vous donner des dates ; cependant voici celles que je crois probables ; départ de Brazzaville le 15 ou le 16 de ce mois-ci ; arrivée à Liranga (confluent de l'Oubangui et du Congo) vers le 25. Arrivée à Bangui vers le 12 octobre. À Bangui, séjour de quelques jours, et aux Abiras... je ne sais trop vers quelle époque, probablement un peu avant la fin de l'année.

Les moyens de locomotion ne sont pas rapides, et il faut un certain temps pour se remuer.

Les soldats sont assez encombrants, bien que très nécessaires. J'ai été obligé d'en réformer trois, ce qui, avec un autre renvoyé, réduit mon contingent à quarante-trois hommes blancs et six Sénégalais. C'est plus que suffisant, s'ils ne meurent pas en trop grand nombre sur la route, ce qui ne laisse pas d'être à craindre. Et l'effet moral qu'ils produisent sur les noirs est bien plus considérable que celui d'une troupe de cent hommes de couleur.

9 septembre. – Rien de nouveau à Brazzaville ni aux environs. Ce matin, un triste accident est arrivé ici, à la mission. Des noirs étaient en train de creuser dans une minière et, malgré les défenses faites, s'obstinaient à enlever la terre de façon à former une sorte de caverne dans laquelle ils s'enfonçaient en travaillant, laissant le sol au-dessus de leur tête.

À un moment donné, un éboulement s'est produit, ensevelissant cinq d'entre eux. Un a été tué sur le coup. Deux autres ne valent guère mieux que lui, le quatrième a la jambe cassée et le cinquième seul n'a presque rien. Cet événement a causé une vive émotion dans toute la mission, et puis tout est rentré dans l'ordre. Comme je vous l'ai dit, la mort dans ces pays-ci est regardée par ceux qui les ont habités longtemps comme une chose tout à fait secondaire.

X... a voulu le prendre de haut avec M. Dolisie et lui raconter un tas d'histoires, disant qu'il avait des instructions spéciales et secrètes du ministère ; que sa mission était de la dernière importance ; que... etc. M. Dolisie a bien vu qu'il lui « montait des bateaux » ; et lorsque X... a demandé de voir certaines pièces confidentielles dans les archives, il les lui a carrément refusées et me les a communiquées, à moi. X... aurait voulu passer pour le chef ; mais j'ai dit nettement à M. Dolisie qu'il n'y avait d'autre chef que moi, et que je ne reconnaissais à personne le droit de me

dire quoi que ce fût. Un gros orage nous menace à l'horizon. S'abattrait-il sur nous ? Qui vivra verra.

Quant à moi, cela m'amuse, et j'en discute avec Pottier, qui, étant le confident des deux, se trouve à certains moments dans des positions embarrassantes, dont il se tire, d'ailleurs, toujours avec un merveilleux à-propos.

Mais tout cela n'est pas grave, et, pour le moment, l'horizon me semble beaucoup moins noir qu'il y a quelques jours.

La santé est excellente, sauf naturellement quelques petits accès de fièvre, inévitables, qui m'obligent à avaler de temps à autre des petits cachets de quinine. Il y a quelque chose d'assez curieux à signaler dans notre état, c'est que nous ne maigrissons pas : nous séchons. Moi, par exemple, je ne pèse plus que soixante-neuf kilogrammes. Je dois avouer que ce poids est minime, et que je ne me rappelle pas y être descendu depuis quelques années, puisqu'en entrant au régiment je pesais soixante-treize kilogrammes. Et cependant je ne parais pas très différent, mais j'ai perdu une bonne partie de mon... arrière-train.

Les lettres que vous recevrez de moi après celle-ci seront probablement de plus en plus espacées, non comme envoi, mais comme arrivée. Car il faut compter sur les difficultés et la rareté des moyens de communication. Cependant, j'espère que vous en recevrez une ou deux tous les trois mois. Toutefois, il ne faudrait pas vous inquiéter si leur absence dépassait ce terme et vous étonner d'apprendre que nous sommes morts, au moins une demi-douzaine de fois. Ne le croyez que lorsque je vous l'aurai écrit moi-même, et encore !

Voulez-vous savoir nos occupations à Brazzaville ? Le matin à sept heures et demie, je me lève et descends prendre en bas une tasse de chocolat au lait avec du pain. Les Pères se lèvent à quatre heures quarante, mais je trouve cette heure beaucoup trop matinale pour mes faibles moyens, et ne me décide à sortir du lit qu'au coup de cloche de sept heures trente. Après ce déjeuner agréable, je me livre aux douces opérations de ma toilette. Vers neuf heures et demie, nous – j'entends par *nous* ceux qui sont logés à la mission, c'est-à-dire Julien, Pottier et moi – nous nous rendons à la station située à environ deux kilomètres, et après avoir rendu visite aux hommes, vu si leur nourriture était satis-

faisante, remonté leur moral par quelques punitions, et quelques bonnes paroles aussi, nous attendons l'heure du déjeuner, qui a lieu vers onze heures ou midi, suivant que M. Dolisie est ou n'est pas trop occupé.

Après le déjeuner, on fume, on cause, d'aucuns font des parties de jacquet, – car nous sommes tous devenus enragés sur le jacquet. – Ce jeu va probablement être le seul auquel nous pourrions nous livrer désormais, et nous allons nous en faire faire un pour charmer les loisirs de notre voyage. Je suis sûr qu'il aura une grande influence sur l'issue de notre expédition.

Quelquefois les amateurs de musique s'amuse à tourner la manivelle de l'orgue de Barbarie, à la grande joie des indigènes, qui trouvent que cet instrument fait « beaucoup de beau bruit très fort ». Peut-être l'orgue de Barbarie sera-t-il plus tard un des grands instruments de civilisation de l'Afrique centrale.

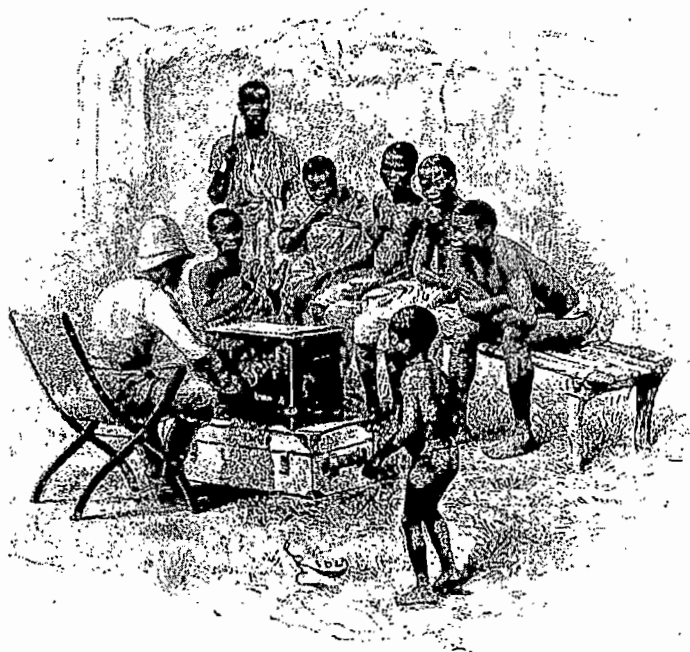
De temps en temps, un des nôtres se détache pour aller chasser ou chercher des vivres à Linzolo. C'est X... qui est chargé de cette dernière fonction. Puis, les hôtes de la mission reprennent la route de leurs domiciles et reviennent y travailler jusque vers six heures trois quarts. À cette heure, il y a parfois salut ; d'autres fois, on se prépare pour le dîner, qui a lieu à sept heures précises.

Vers huit heures et demie, les Pères vont se coucher, et nous remontons, soit pour écrire des lettres, comme je fais ce soir, soit pour lire des œuvres de choix ou mettre à jour des notes quotidiennes. Puis on se couche aussi, le cœur content et l'esprit à l'aise, pour... recommencer le lendemain.

De temps en temps, il y a de légères variations au programme, mais rarement. L'autre jour, par exemple, M. Dolisie m'a retenu à dîner, parce qu'il avait inventé des plats sucrés extraordinaires : un biscuit de Savoie, une omelette sucrée aux bananes, des pêches de conserve ; tout cela pas ensemble, mais à la queue leu leu. Il y avait aussi de la perdrix aux choux. Mais toute cette bombance est exceptionnelle et ne provenait que d'un effet du hasard. Les vivres sont rares ici, et par conséquent fort chers.

Du reste, je radote et je dois vous avoir raconté tout cela vingt fois ; mais il faut m'excuser ; la quinine en est la cause. Vous ne sauriez croire combien l'usage de ce médicament, absolument nécessaire dans ce pays-ci, vous fait perdre la mémoire et vous affadit le tempérament. Aussi ne soyez pas étonnée si je répète

quelquefois à la fin d'une lettre ce que j'ai noté au commencement ; vous n'aurez qu'à vous dire : Jacques a pris de la quinine entre le moment où la lettre a été commencée et celui où il l'a terminée. Quand il me vient une idée, j'ai ma lettre, entamée, devant mes yeux, et immédiatement je la saisis pour transcrire sur le papier ce que je crois pouvoir vous intéresser ; et ensuite je quitte la lettre pour reprendre autre chose, et ainsi de suite, jusqu'au jour où le facteur rural déclare qu'il va partir.



L'ORGUE DE BARBARIE FAIT LA JOIE DES INDIGÈNES

10 septembre. — J'ai causé aujourd'hui avec M. Dolisie, et je vois que mes calculs ne m'ont guère trompé ; nous ne serons aux Abiras que le 15 ou 20 novembre, en admettant que nous partions d'ici du 15 au 20 septembre. Il faut environ trois semaines pour remonter à Bangui et à peu près autant de temps de Bangui aux Abiras, ce qui, avec la perte de temps dans différents postes, nous fera un trajet d'environ deux mois, Mais là nous serons tout à fait au cœur de l'Afrique et nous pourrons commencer à faire quelque

chose. C'est long, mais, je le répète, il n'y a pas autre chose à faire, et, du reste, nous pourrions être très utiles.

Reviendrons-nous par le Caire ? Oui, si c'est possible ; mais je ne puis l'assurer, car toutes ces combinaisons modifient étrangement tous nos plans et ne permettent plus de rien prévoir pour l'avenir. Le curieux et l'intéressant de ce pays-ci est de ne jamais savoir par où l'on va passer, et de ne jamais pouvoir dire : Nous ferons ceci demain, et de ne pouvoir être sûr de pouvoir le faire. Ce n'est pas tout à fait la même chose que lorsqu'on voyage avec un billet circulaire, avec un itinéraire fixé d'avance, et je ne crois pas que d'ici longtemps on puisse appliquer ce système au Centre africain. Cela ne me déplaît pas, au contraire. Mais ce serait si bien, ce retour par l'Égypte !

Au moment où je vous écris, ma table est envahie par des myriades de petites fourmis qui viennent avaler les nombreux éphémères qui ont brûlé leurs ailes à la lumière de ma bougie. Elles poussent le toupet jusqu'à venir se promener sur ma lettre et essayent même d'escalader mon porte-plume. C'est un des plaisirs de l'Afrique.

La température remonte sensiblement. Bientôt va commencer la saison des pluies, avec son cortège inévitable d'averses, d'orages, de tornades, d'éclairs et de tonnerre. On aperçoit déjà à l'horizon de nombreux éclairs qui annoncent cette saison désagréable et chaude. Depuis quelques jours, il n'y a plus de vin à la Mission, et nous sommes réduits à boire de l'eau, ce qui n'a rien de bien suave, surtout pour moi qui avais plutôt la mauvaise habitude de baptiser mon vin le moins possible. Mais ce n'est qu'un léger désagrément. Nous avons heureusement peu de moustiques, mais nous en trouverons, paraît-il, dans le haut un nombre très considérable. Belle perspective !

11 septembre. — Aujourd'hui, dimanche, messe et salut ; suivant les traditions, repos pour tout le monde. Il est vrai qu'aujourd'hui ressemble un peu pour nous aux autres jours, et que nous n'en faisons pas long parce qu'il n'y a pas grand'chose à faire.

Je vais étiqueter pas mal d'objets divers que j'ai recueillis ici, de-ci de-là grâce surtout à Mgr Augouard, et que je vous expédierai par la plus prochaine occasion, dans une caisse

quelconque, rouge et bleue. Je crois qu'on ne l'ouvrira pas en douane, et, en tout cas, il n'y aurait pas beaucoup à payer. Il y a un tas de couteaux, de bracelets, de trompes et d'objets divers, dont quelques-uns sont assez rares et assez curieux. Je vois qu'il y a aussi des lances qui ne pourront pas entrer dans la caisse et dont on sera probablement obligé de faire un ballot à part. Pour elles, j'ai bien peur qu'une main adroite « n'étende son protectorat » dessus, suivant une expression euphémistique.

S'il y avait un poulain d'ici quelque temps, voici une collection de noms où vous pourrez choisir celui dont vous voudrez le gratifier ; ce sera tout à fait neuf et de bon goût : Oubangui, Mbomou, Sangha. Ce dernier irait mieux à une pouliche. À mon retour, je me divertirai en retrouvant ces noms remplis pour moi de souvenirs lointains.

La cavalerie ici se compose d'un unique cheval que Crampel avait remonté jusque dans ce pays et qui erre en liberté autour du poste, sans jamais s'en éloigner et sans jamais être monté. Il est blanc et me rappelle beaucoup l'ancien Blanc-Blanc de l'Étang de la Tour, à Dupré.

Probablement, quand vous lirez cette épître, aurez-vous déjà pris de nombreux cerfs et sonné maints hallalis. J'espère également, à cette heure, avoir immolé quelques éléphants, hippopotames, crocodiles et autres animaux du même acabit.

Jusqu'à présent, mes chasses ont été peu nombreuses et peu variées. Cela tient à ce qu'autour d'ici les chasseurs sont relativement trop nombreux et qu'il faut faire de longues trottés pour rencontrer quoi que ce soit. Pourtant il y a pas mal de perdrix, d'outardes, quelques singes et antilopes ; mais je ne suis pas encore assez acclimaté, et la paresse m'envahit par trop.

Aujourd'hui, après le déjeuner, j'ai fait un whist qui a duré jusque vers quatre heures. Pour chasser, il faudrait partir d'assez bon matin et mouiller plusieurs douzaines de chemises. De plus, on croit tout le temps qu'on va bientôt partir, et ça vous ôte toute idée d'aller faire des excursions, à deux ou trois jours de marche, pour trouver de la grosse bête.

Espérons que dans le haut, ce sera plus facile ; et d'abord on sera forcé de se ravitailler en viande fraîche, car la conserve est excellente pour... fatiguer l'estomac. Je suis certain de revenir avec une demi-douzaine de dyspepsies, gastralgies, et toute la

clientèle de noms bizarres dont les carabins décorent les maladies stomacales.

Nos charges ne sont pas toutes arrivées ; cependant, aujourd'hui, il en est passé quelques-unes qui arrivent par petits paquets. Espérons que nous pourrons nous mettre en route vers le 20. C'est la grâce que je me souhaite. Ainsi soit-il !

14 septembre. — Voici les premiers indices de la saison des pluies qui se succèdent rapidement. Hier soir, il avait fait très chaud ; le soir, ainsi que toute la journée, les éclairs se montraient plus fréquents et plus lumineux, et vers dix heures la pluie est tombée, accompagnée de quelques grondements de tonnerre. Elle n'a cessé que ce matin vers sept heures et demie, après avoir abattu, à notre grande satisfaction, l'épaisse poussière qui recouvrait la terre.

C'est très heureux, car sur le chemin de la Mission au poste, la route est tellement poussiéreuse que chaque jour on revient ici avec des pieds de noirs. J'ai rarement vu une poussière aussi sale et aussi pénétrante. Nous aurons désormais des pluies assez fréquentes, car lorsqu'elles ont commencé, elles ne cessent qu'au bout de six mois. Dans le haut ou dans l'intérieur, comme vous voudrez, elles sont encore plus fréquentes qu'ici, à ce qu'on m'a raconté du moins. Je crois que celle de ce matin n'est encore heureusement qu'une fausse alerte, et que nous aurons quelques beaux jours de plus.

La journée s'est achevée très belle et relativement fraîche, absolument comme en France finit une belle journée d'été, après une nuit et une matinée orageuses.

Nous attendons maintenant pour partir que quelques hommes qui doivent remonter au poste des Abiras soient arrivés. Dès qu'ils seront ici, nous nous mettrons en route. Il y a beaucoup de chances pour que ce soit dans le courant de la huitaine. Si les probabilités ne nous trompent point, nous serons en route d'ici sept à huit jours. Ce n'est pas qu'il ne manque encore certaines charges ; mais qui trop attend ne fait plus rien de bon ; et si les charges n'arrivent pas ! Dame, tant pis !

Je vais vous raconter au sujet des charges une histoire qui montrera combien les Européens qui habitent l'Afrique sont peu scrupuleux. Vous savez que j'avais fait mettre dans les charges

une caisse de cigares. Elle est arrivée avec des retards insensés... et de plus elle était défoncée. Ce n'est encore rien ; mais *on* m'avait escamoté les bons cigares que j'avais fait mettre dedans, environ un millier, et *on* les avait remplacés par des mégots qui ne valaient absolument rien et au nombre seulement de cinq cent cinquante. J'ai trouvé le procédé un peu violent et j'ai réclamé ; mais il est peu probable que le « on » dont je parle vienne se dévoiler et raconter son larcin à tout le monde. Je crains donc bien d'être obligé, faute de mieux, de fumer ces horribles *infectados*, ou de ne rien fumer du tout, ce qui serait évidemment préférable, mais inapplicable en pratique, d'autant que je suis persuadé que la fumée de tabac empêche absolument un grand nombre d'accès de fièvre et a de plus l'énorme avantage d'écarter les moustiques autour de vous. Ces intéressants petits animaux ont commencé à faire leur apparition en nombre suffisant et ont déjà entrepris de nous disséquer tranquillement. Heureusement les moustiquaires de la Mission sont bonnes, et on peut dormir sans entendre ces insupportables ronronnements.

15 septembre. — Pour m'écrire, vous n'aurez toujours qu'à adresser les lettres à Brazzaville, et M. Dolisie ou son remplaçant se chargeront de les faire parvenir en toute sécurité. Pour celles que je vous écrirai, elles vous arriveront recommandées par la voie française, c'est-à-dire que l'administration de Brazzaville les fera recommander à ce poste et vous enverra sous pli les bordereaux postaux de recommandation.

Il ne faudra pas vous étonner si des lettres, qui nous seraient adressées par vous, ne nous parvenaient pas, ou si on vous les renvoyait, car j'ai demandé qu'au cas où une impossibilité manifeste se présenterait et empêcherait de nous les faire parvenir, on vous les renvoyât toutes purement et simplement. C'est beaucoup plus pratique comme cela et aussi beaucoup plus sûr. Par la voie belge, il y a beaucoup moins de sûreté, et les lettres s'égarent avec une facilité surprenante.

Nous attendons en ce moment, avec impatience, le courrier qui est parti le 6 août d'Anvers. Mais nous avons reçu les lettres du 6 juillet dont la plupart sont arrivées par le paquebot qui part de Marseille le 25... Je m'embrouille dans les mois et ignore les trois quarts du temps la date où nous sommes ; car il me semble

impossible que nous ayons quitté Marseille depuis cinq mois déjà.

La chaleur augmente légèrement tous les jours, ainsi que les moustiques ; le thermomètre ne descend plus au-dessous de vingt degrés ; mais les journées ne sont pas beaucoup plus chaudes, et, somme toute, c'est très supportable.

Il y a bien ces maudits accès de fièvre qui vous torturent successivement pendant deux ou trois jours ; mais pour l'instant, tout le monde en est exempt.

Pour moi, j'ai un appétit féroce et je ne maigris pas trop. Il est vrai que la nourriture manque souvent de variété depuis quelques jours, et que les boîtes de conserve entrent en danse avec une régularité désespérante. Heureusement la Mission est riche en fruits et en salades ; j'en fais une consommation prodigieuse ; mais mon bonheur est surtout d'absorber une innombrable quantité de tranches d'ananas. J'arrive à en couvrir complètement mon assiette, et je vous assure qu'ici on n'est pas rationné pour cela. Sans compter qu'on peut aussi prendre des bananes et des goyaves, sorte de fruit qui rappelle beaucoup par son goût la fraise et la framboise mélangées.

Je ne vous ai pas encore parlé beaucoup des populations noires que nous avons rencontrées sur notre route. Depuis Matadi jusqu'à Linzolo, ce sont les Bangouyos, peuplades occupées d'agriculture et de portage. Ce sont eux qui transportent les charges de Matadi à Léopoldville, ou de Manyanga à Brazzaville. Ils ne sont pas complètement noirs, c'est-à-dire que leur couleur s'approche de celle du chocolat. Leur coiffure n'a rien de bien particulier ; ils portent généralement les cheveux courts et sont assez tranquilles, quand on ne les ennuie pas ; mais quant au portage, ils le font d'une façon assez irrégulière. La langue qu'ils parlent et qu'on a appelée fort improprement « fiotte », ce qui veut dire « langue des noirs », tend à se répandre dans tous les environs, parce qu'elle devient pour les autres une sorte de langue commerciale.

De Linzolo à quelques kilomètres d'ici, se trouvent plusieurs villages de Ballilis ou Ballalis, populations qui ne font que toucher les rives du Congo et s'étendent davantage vers le nord. Ils sont uniquement agricoles et se distinguent assez facilement par des tatouages ou cicatrices qu'ils se font de l'oreille vers les

yeux en forme de patte d'oie : ils ont, en ces derniers temps, eu maille à partir avec le gouvernement, par suite de palabres dont les causes sont assez obscures. Tout autour d'ici, sont les Batékés, qui, eux, parlent une langue tout à fait différente des précédentes peuplades et sont adonnés au commerce. Ils ont une coiffure assez particulière ; ils forment avec leurs cheveux et même avec le cuir chevelu qu'ils se tirent dès leur jeune âge une sorte de bourrelet circulaire tout autour de la tête, en forme de couronne très ronde. Leur type est généralement beaucoup plus régulier et plus fin, que celui des autres noirs. Ils ont les lèvres moins épaisses et le nez moins épaté. Quelques-uns travaillent le cuivre et les métaux. Je vais vous expédier un ballot où il y a deux bracelets fabriqués à Mpila, village distant de quelques kilomètres de Brazzaville, et qui m'ont été vendus par le fabricant en personne. J'ai joint aussi un autre bracelet, dit « bracelet de Makoko ».



FEMME BATÉKÉ

Ce bracelet sert aux administrateurs français de Brazzaville pour se faire reconnaître, et leur donner autorité dans les palabres.

C'est, du reste, une des choses les plus curieuses d'ici que de voir les indigènes venir au poste de Brazzaville pour faire palabre, autrement dit, pour venir exposer leurs récriminations et faire les réclamations qu'ils croient urgentes. Ils commencent par se procurer un pavillon français et viennent s'asseoir devant le poste ; puis ils attendent patiemment, quelquefois deux ou trois heures – ça leur est égal – que le commandant – c'est ainsi qu'ils appellent l'administrateur – soit prêt, et ensuite lui exposent leurs affaires et se soumettent à sa décision, après avoir appuyé leurs racontars, souvent faux, par de grands gestes et de grandes paroles.

Ils viennent en groupes, souvent avec leurs femmes ou du moins quelques-unes d'entre elles. Car la polygamie se pratique sur une très large échelle. Le chef d'un village de l'autre côté du Pool, qui venait demander aide et protection à la France et la permission de s'établir sur la rive française, a bien accusé pour sa propre part dix-sept femmes. Presque toutes ces femmes sont



esclaves, ledit chef ayant déclaré qu'une seule était libre ; mais ils traitent leurs femmes esclaves sur le même pied que les autres, et même celle qu'il a déclarée comme sultane... je veux dire comme première femme, — n'était qu'une esclave¹. D'ailleurs, les Pères qui rachètent les enfants pour les élever, quelquefois même les sauvent au moment où on allait les faire passer à l'état de gigot, disent-ils que le prix moyen d'un enfant mâle est de 600 m'takos, environ 60 francs ; et d'une enfant femelle de 1,200 m'takos, 120 francs.

BATÉKÉ RICHE

Les Batékés, contrairement aux Bangouyos et aux Ballalis, étaient anthropophages. Ils ne le sont plus aujourd'hui, du moins officiellement.

Mgr Augouard nous a fait à ce sujet une curieuse remarque. Il nous a dit que presque toutes les peuplades noires qui mangent du chien mangent aussi de l'homme, tandis que celles qui professaient le mépris de la viande canine traitaient les anthropophages de sauvages.

Ce que je dis là me rappelle une anecdote que nous a racontée le même Mgr Augouard. Parmi les enfants qu'il avait à élever dans une des missions du haut, alors qu'il s'appelait « le Père

¹ [Esclaves dites de case, attachées à une famille.]

Augouard », était un vrai petit sauvage qu'aucune instruction ne parvenait à adoucir. Un jour arrive à la mission un pauvre petit noir, malade de la dysenterie et qui ne semblait pas guérir. Néanmoins, le Père le fit soigner et ordonna aux autres enfants d'aller, à tour de rôle, faire le service auprès du petit malade. Quand vint le tour du petit sauvage, il alla trouver le père Augouard et lui dit : « Pourquoi gardes-tu ce malade ? Il ne t'est bon à rien ; il salit tes étoffes, et il nous donne du mal, à nous autres ; tu ne pourras rien en faire. Baptise-le si tu veux, et après je prendrai le couteau de la cuisine et j'irai lui couper le cou. Ou en sera débarrassé, et nous l'enterrerons. »

Le gamin qui prononçait ces sages paroles avait peut-être une douzaine d'années. Je ne suis pas sûr que le Père Augouard ne lui ait pas envoyé une bonne taloche ; mais l'autre avait raconté son boniment avec la plus entière sincérité et parut profondément surpris du peu de succès de sa proposition.



TYPE BALLALI

Heureusement tous ne nourrissent pas ces idées, et on ne doit les regarder que comme de rares exceptions. Ceux qui sont ici sont assez doux, et plusieurs parlent le français ; quelques-uns ou plutôt presque tous le comprennent. C'est assez curieux, du reste, de les entendre chanter des cantiques en français. Un dimanche sur deux, ils chantent en langue indigène. Tous les noirs, en général, aiment beaucoup la musique, et la classe de chant obtient auprès d'eux un véritable succès. Il n'y a qu'une chose à laquelle ils soient communément très réfractaires : ce sont les mathématiques. Dans les maisons de la côte qui sont plus anciennes que celles-ci, quelques-uns vont jusqu'à apprendre le latin, et même à Loango un élève de la mission est

sur le point d'être ordonné prêtre, et viendra probablement un de ces jours seconder ses frères blancs. Ce sera, je crois, le premier missionnaire congolais.

C'est une chose absolument merveilleuse que de voir les missionnaires travailler. Debout à cinq heures moins vingt minutes, aussitôt après leur prière du matin, qu'ils font en commun dans une chapelle provisoire, située au-dessous de la chambre de l'évêque, ils se rendent au travail, prennent un quart d'heure à huit heures pour déjeuner, et ensuite ne lâchent qu'à six heures du soir leur ouvrage, à peine interrompu à midi pour le second déjeuner. Et tous ont quelque chose à faire. Un Père s'occupe des enfants, l'autre de l'économat. Quant aux Frères, ils sont partout chefs de chantier et mettent eux-mêmes la main à la pâte. Aussi, dès que le dîner est terminé, rentrent-ils dans leurs appartements, et vers huit heures et demie tout dort à la Mission. L'évêque s'occupe de tout, surveille tout, est partout. Souvent même on le voit, juché sur les murs de sa cathédrale, en train de pousser ses ouvriers noirs. Il faut bien dire que sans cela ceux-ci ne feraient rien ; car ils ne connaissent que le onzième commandement de Dieu, qui recommande seulement de ne pas se faire pincer.

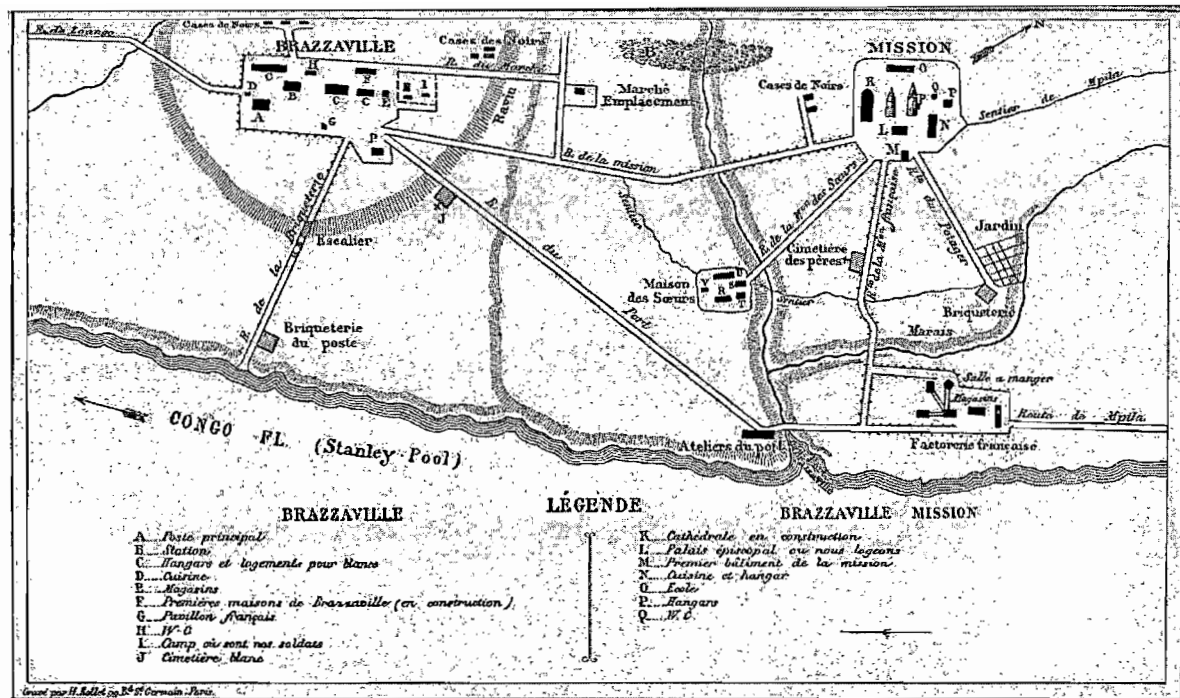
16 septembre. — Les ouvriers dont je parlais ne sont pas tout à fait des indigènes ; ce sont des habitants de Loango ou Loangos qui viennent de la côte et s'engagent pour un an ou deux dans l'intérieur. Ceux des environs du Pool considèrent qu'il ne serait pas de leur dignité de faire tous ces métiers, et laissent même les soins de l'agriculture à leurs femmes. Les Bangouyos ne veulent ou ne savent que porter, et il faudra quelque temps et quelques générations pour les décider à faire autre chose. Peut-être, quand le chemin de fer aura supprimé le portage, se décideront-ils à essayer autre chose. Mais jusque-là ils trouvent qu'ils ont assez, pouvant se nourrir une semaine ou même deux avec six barrettes, ou soixante centimes. L'intrusion des Européens leur cause bien certains nouveaux besoins, et peut-être se croiront-ils forcés de travailler pour satisfaire les habitudes contractées, devenues des nécessités.

Nous avons encore eu un nouvel orage peu violent et de la pluie, cette nuit. Je me suis amusé à vous crayonner provisoirement et de mémoire Brazzaville, pour vous en donner une idée quelconque.

Les principales maisons sont construites en briques. Les autres sont en torchis ; presque tous les bâtiments importants sont construits sur le même modèle, avec une véranda. Seul, le palais épiscopal a deux étages, le rez-de-chaussée et le premier. Tous les autres sont de simples rez-de-chaussée, un peu surélevés. Les photographes ont un tas de mésaventures ici, et le jour est, en général, défavorable aux instantanés ; c'est pour cela que vous avez remarqué le peu de types figurant dans nos envois.

17 septembre. — Je reçois à l'instant quatre lettres de vous, entre autres celles dans lesquelles vous me parlez de Libreville et de ce qui s'y est passé. Je sais bien que j'ai eu tort de ne pas aller voir M. de Chavannes. Maintenant, quant à l'épisode du bateau, du dîner, etc., c'est la première nouvelle que j'en ai. J'avais su ici que M. de Chavannes avait été surpris de ne pas me voir ; mais qu'il m'ait fait demander, et que j'aie refusé, cela eût passé toute vraisemblance. Il y a eu un malentendu fâcheux, c'est possible ; mais j'ai écrit de suite d'ici pour m'excuser et lui dire que j'étais le premier à regretter ce qui s'était passé. Je crois à peu près avoir rectifié les affaires, et, du reste, vous pouvez croire qu'on ne nous en a pas voulu à Brazzaville ; tout ce que j'ai pu vous raconter jusqu'ici et la façon dont nous avons été reçus par l'administration française le prouvent. Je m'en expliquerai aussi clairement que possible avec M. Dolisie, et comme M. de Chavannes est son camarade, j'espère qu'il lui fera facilement comprendre que mon intention n'a jamais été de le blesser, et qu'il y a tout au plus étourderie de ma part. Je préfère, du reste, recevoir le moins de reproches possible de vous, parce que les courriers étant très rares, quand on en reçoit, on aime mieux que ce soient de bonnes que de mauvaises paroles qu'ils vous apportent, et surtout dans un pays comme celui-ci où les mille et un retards qu'on éprouve dans leur réception nous jettent dans un état d'énervement et de fièvre qui malheureusement aurait son contre-coup sur vous.

Notre date de départ est toujours incertaine, ce qui ne laisse pas d'être agaçant, car nous sommes maintenant sur un perpétuel « qui-vive », et on n'ose rien entreprendre, de peur d'apprendre que l'on part le lendemain ou le surlendemain. Dès que la date sera définitivement fixée, je vous mettrai un mot à la poste qui partira quand il pourra, si par hasard le courrier de ce mois-ci



PLAN GÉNÉRAL DE BRAZZAVILLE

avait pris la poudre d'escampette, emportant cette longue missive.

18 septembre. – À l'instant arrive ici la nouvelle que les soldats sénégalais qui viennent de la côte, pour renforcer M. Liotard, sont arrivés. Les bateaux vont être réparés, et dans quatre ou cinq jours, en avant ! Dès demain, je pourrai probablement vous fixer la date de notre départ sur les deux steamers de la colonie : le *Djoué* et l'*Oubangui*. Après cette lettre, vous ne recevrez donc que de Bangui une nouvelle épître, c'est-à-dire dans un mois et demi. Quant à nous, les lettres que nous venons de recevoir sont probablement les dernières d'ici longtemps, car les bateaux mettent à peu près trois fois plus de temps à remonter qu'à descendre, ce qui se comprend, étant donnée la violence du courant.

21 septembre. – Le courrier part ; je termine ma lettre télégraphiquement. Grave décision prise. Partons vendredi pour les Abiras. Enverrai détails.

Bien portant ; tendresses.

Jacques

(Importante et confidentielle.)

Brazzaville, le 21 septembre 1892
(Contenue dans la précédente.)

Ma chère maman,

M. Dolisie, comme administrateur et en vertu de droits à lui conférés, nous donne pleins pouvoirs dans le Haut-Oubangui, et nous pourrons faire TRÈS BIEN. M. Pottier ne me quitte pas ; les autres... Vous recevrez, du reste, un procès-verbal qui vous édifiera. Cette défection vient de ce que j'ai remis la direction militaire de notre expédition – le mot *expédition* est le vrai – à Julien que j'estime et qui mérite cette distinction de ma part.

À un autre jour des détails, et tendresses.

Jacques

J'écris dans la fièvre du départ (ne croyez pas que ce soit la fièvre paludéenne).

UNE LETTRE DE M^{GR} AUGOUARD

DISSENSIONS ET DÉPARTS – UN ANCIEN ZOUAVE PONTIFICAL – ADIEUX

8 octobre 1892

Nous partons demain matin à six heures. Tout est emballé, et je ne trouve que ce morceau de papier, car tout le monde dort à la mission, et en cherchant je réveillerais la communauté. Comme je vous l'ai annoncé, à la suite de regrettables incidents, X... s'en va. Y... a cru devoir en faire autant, et je ne me plains pas du départ de ce dernier, qui, ma foi, ne me plaisait guère.

Je ne suis pas fâché de quitter Brazzaville et d'avancer un peu vers l'inconnu. M. Dolisie, vous enverra les deux procès-verbaux des conversations de X... et Y... qui motivent leur départ. Je n'y ajoute rien pour l'instant, quitte à vous envoyer ces jours-ci quelques appréciations. Probablement, la prochaine lettre que vous recevrez sera datée de Bangui. Nous ne recevrons plus de lettres de vous d'ici quatre mois au plus tôt. Aussi, j'espère que vous continuerez à vous bien porter d'ici là, et que les nouvelles que je recevrai seront excellentes.

La santé est toujours dans le meilleur état, et, sauf les inévitables accès de fièvre qu'occasionne le moindre désagrément, tout est pour le mieux dans la meilleure des santés. Mes deux autres copains, Julien et Pottier, vont aussi très bien, et la navigation sur le Congo s'annonce comme devant être excellente. Il n'y a pas de mal de mer à craindre, et nous ne trouverons pas la pluie avant une huitaine de jours. Dame ! après, il faut bien s'attendre à la voir fréquemment et à se faire arroser régulièrement presque tous les jours. J'ai écrit au gouverneur (M. de Chavannes) à Libreville pour m'excuser ; tout est donc en règle de ce côté, et vous pouvez dormir tranquille.

Nous partons, officiellement appuyés par la colonie, et allons passer le plus de traités possible au nom de la France. Nous verrons jusqu'où cela nous mènera. En attendant, vous pouvez vous rassurer, Julien me charge de vous le dire ; nous serons très prudents, et je ménagerai le fils à maman, ne tenant pas du tout à servir de bifteck et de roastbeef à MM. les anthropophages.

Demain, avant de partir, nous assisterons à la messe de Mgr Augouard, et recevrons, j'espère, sa bénédiction, ce qui ne pourra

que nous faire du bien et sanctifier un peu notre œuvre. J'ai dit à l'évêque que vous eussiez été très contente qu'un missionnaire nous accompagnât, pour semer les premiers vestiges de la civilisation chrétienne: Il m'a répondu qu'il aurait été ravi d'aller avec nous dans le Haut-Oubangui, jusqu'aux Abiras, mais que, pour l'instant, il y avait trop à faire, et lui personnellement était trop occupé pour pouvoir y aller ; que, sans cela, il se serait fait un vrai plaisir de nous accompagner. S'il venait en France et à Paris, pendant mon absence, je serais très heureux que vous le vissiez, mais je ne crois pas qu'il vienne. M. Dolisie, au contraire, y sera probablement dans six mois. Il ira vous voir certainement ; en tout cas, c'est un homme très sérieux, très poli et extrêmement bien élevé.

Jacques

Lettre de Mgr Augouard contenant la précédente.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'OUBANGUI
(HAUT-CONGO FRANÇAIS)

Brazzaville, le 6 octobre 1892

Madame la Duchesse,

C'est avec le plus grand plaisir que je viens m'acquitter d'une commission de la part de votre cher Jacques, qui, presque au départ de Brazzaville, a rencontré le *Léon XIII*, petit vapeur de la mission, et lui a confié la lettre ci-jointe.

Pendant sept semaines, j'ai eu le plaisir de donner l'hospitalité à M. Jacques, ainsi qu'à MM. Julien et Pottier ; et je ne vous surprendrai pas en vous disant que je n'ai eu qu'à me louer de l'amabilité et de l'urbanité de tous ces messieurs.

La famine que nous subissons depuis de longs mois n'a pas permis à notre Père économe de traiter ces messieurs avec tout le luxe des Champs-Élysées, mais du moins l'hospitalité était sincère et cordiale. Aux bons jours, des morceaux d'éléphant ou d'hippopotame formaient les « pièces de résistance », et je dois dire que M. Jacques était toujours le premier à s'accommoder gaiement de ces mets exotiques.

Le samedi 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci, nos trois hôtes se levèrent à cinq heures du matin pour assister à ma

messe, qui fut dite pour le succès du voyage et l'heureux retour des voyageurs.

Après le déjeuner, nous descendîmes tous au port de Brazzaville, où tout le personnel de l'expédition était déjà entassé sur le *Djoué* et l'*Oubangui*, deux canonnières du gouvernement, mises gracieusement à la disposition de M. le duc par M. Dolisie. Bientôt les sifflets des deux bateaux retentirent joyeusement, et toute l'expédition prit la route du haut fleuve, emportant les souhaits les plus sympathiques de tous les Français présents à Brazzaville. M. Jacques vous aura sans doute annoncé le départ de MM. X... et Y... qui sont encore sur la rive belge, ne sachant trop que faire. M. Julien est un noble cœur qui saura suppléer à tout et qui veillera fraternellement sur votre cher fils. Que Dieu les conduise et les ramène tous sains et saufs près de vous, après avoir planté le drapeau de la France au milieu de nouvelles contrées.

Pendant son séjour à Brazzaville, M. le duc, visitant un jour notre cathédrale en construction, voulut bien me promettre deux vitraux de saint Jacques et de sainte Anne, l'un en votre nom et l'autre en son nom propre. Je saisis la présente occasion pour vous remercier de votre offre généreuse, qui, pendant de longues années, redira à nos pauvres noirs votre nom et votre charité. J'ose espérer que vous aurez bien voulu donner à mon correspondant à Paris (M. Couza, 59, rue Meslay) vos armes et les inscriptions que je désirais voir figurer sur ces vitraux.

Si, dans le cours de son expédition, ou à son retour, M. Jacques avait besoin de quelque chose, vous pouvez être assurée, Madame la Duchesse, qu'il trouvera à Brazzaville des cœurs d'amis qui lui rendront bien volontiers tous les services en leur pouvoir.

En qualité d'ancien volontaire de l'Ouest, pourrais-je vous prier de présenter mes respectueux compliments à M. le duc de Luynes, en lui faisant connaître que le général de Charette m'a promis un autel avec le concours de tous nos anciens compagnons d'armes ?

Daignez agréer, Madame la Duchesse, l'expression du plus profond respect de votre très humble serviteur en N. S.

† Prosper Augouard,

Évêque de Sinita, vicaire apostolique du Haut-Congo français

SUR LE CONGO

DÉPART DE BRAZZAVILLE – NOS DEUX VAPEURS – LE POOL –
VIE À BORD – LE RIZ – UN LÉZARD – MISSIONNAIRES PROTESTANTS –
LE FARD DES NÈGRESSES – CHASSES – PROVISIONS – TORNADES –
LES MOUSTIQUES – UN CERF – DU BOIS – VILLAGES NOIRS –
LES CONGOLAIS – LES ÎLES DU CONGO – UN CONCERT –
LA MISSION DE LIRANGA – EN AVANT

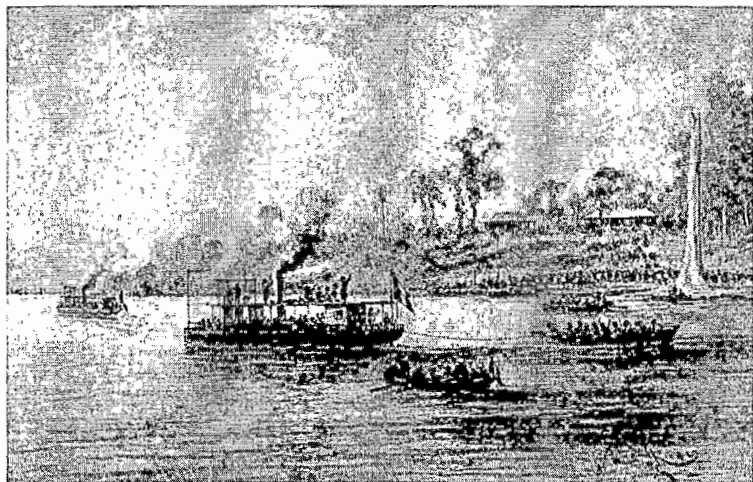
À bord du vapeur français l'*Oubangui*, sur le Congo et l'Oubangui,
du 24 septembre au 12 octobre 1892

De Brazzaville à Bangui

Ma chère maman,

...Nous sommes partis de Brazzaville le 24 septembre (samedi). Le 24 au matin, nous nous sommes levés à cinq heures et nous avons entendu la messe. Monseigneur nous a fait servir un bon petit déjeuner, pour nous réconforter avant le départ. Il nous a ensuite accompagnés jusqu'au port où les deux bateaux de la colonie, l'*Oubangui* et le *Djoué*, nous attendaient. Ils étaient sous pression et poussaient depuis quelque temps des sifflements d'impatience. Aussi, à peine avons-nous eu le temps de serrer la main à M. Dolisie, qui, je ne sais si je vous l'ai dit, nous a donné, en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés, le droit de passer des traités et de faire pas mal d'actes utiles dans le Haut-Oubangui, vers lequel nous voguons aujourd'hui. À sept heures quinze, les deux bateaux sortaient du port et nous quitions Brazzaville, en saluant la foule nombreuse qui avait voulu assister à notre départ. Nous étions tous les trois sur l'*Oubangui*, Julien, Pottier et moi, avec presque tous les hommes de troupe. Les autres (une dizaine environ) sont sur le *Djoué*. Nous avons à bord avec nous un mécanicien et M. Th..., administrateur de quatrième classe des colonies, qui dépend de Brazzaville même et qui doit aller régler certaines questions à Bangui et sur le Congo.

Sur l'autre bateau, en dehors de nos dix hommes et d'une trentaine de miliciens sénégalais, appartenant au Congo français, sont cinq Européens, dont un capitaine, un mécanicien et trois agents qui doivent remonter dans le Haut. La *Duchesse Anne*, avec une dizaine de soldats qu'elle porte, est remorquée par l'*Oubangui*.

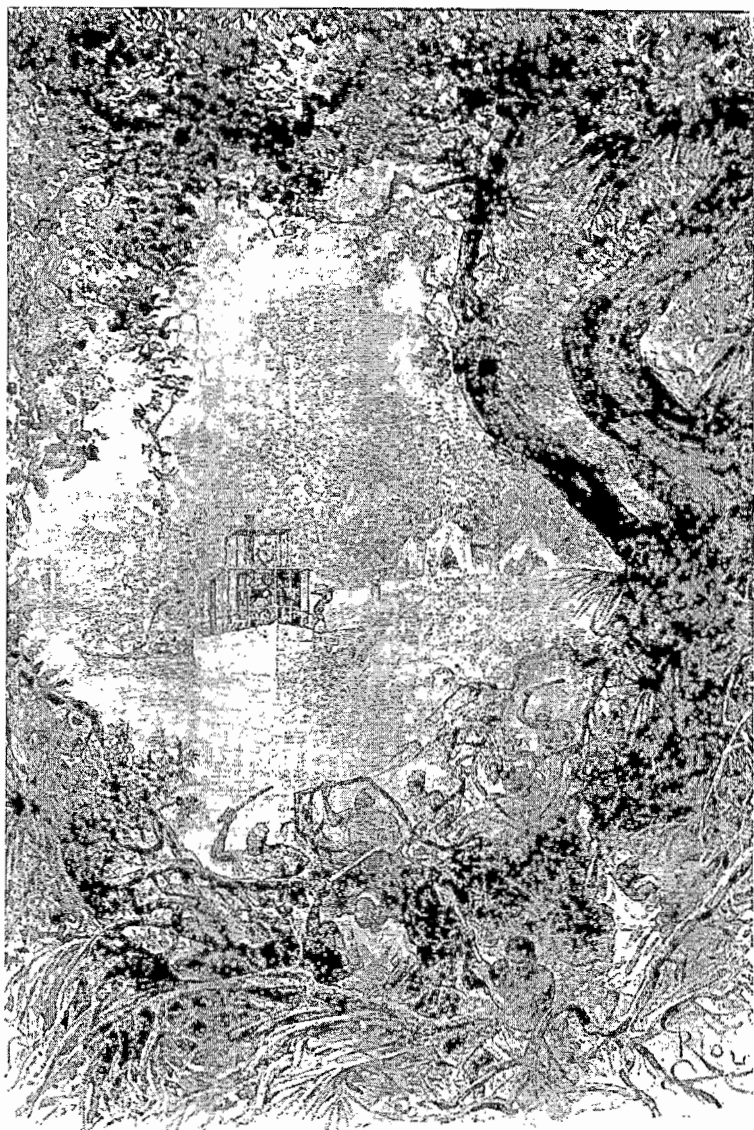


DÉPART DE BRAZZAVILLE

Les deux bateaux qui nous remontent et contiennent une partie de nos charges méritent une description. Ils sont construits sur le même modèle. Le pont est surélevé avec le chargement d'environ cinquante centimètres au-dessus du niveau de l'eau. Le bateau cale environ un mètre à un mètre dix. Sur ce pont, presque tout l'avant est occupé par les machines et chaufferies. L'arrière contient une cabine à deux places. Par conséquent, le pont où l'on peut circuler consiste presque uniquement en une passerelle d'un mètre de large qui entoure toutes les dépendances. Tout à fait à l'arrière, est ménagée une petite place où se trouve la table sur laquelle on déjeune, dîne, lit et écrit. C'est là que nous nous tenons généralement durant la marche. Au-dessus du pont, un toit en tôle supporte un petit abri pour le timonier. C'est sur cette plate-forme que sont juchés les hommes et une partie de ceux qui, le soir, font du bois. Car ces transports sont chauffés au bois ; mais je vous expliquerai cela tout à l'heure.

Après notre départ de Brazzaville, assez émotionnant je dois l'avouer, nous avons remonté le Pool du côté français ; malgré certains petits bancs de sable avec lesquels nous avons eu quelques prises de bec... ou plutôt de proue, tout s'est bien passé. Une grande île est située au milieu du Pool, un peu plus rapprochée cependant du côté français, et elle donne un double

accès aux bateaux, qui passent indifféremment par l'un ou l'autre bras pour remonter le fleuve. Le soir, nous avons stoppé et couché au banc du docteur Ballay, à la sortie du Pool.



LES NOIRS DÉBARQUENT POUR FAIRE LE BOIS NÉCESSAIRE

Je vais vous donner exactement la composition et les occupations de la journée à bord de l'*Oubangui*. Le matin à cinq heures, réveil ; on embarque ; départ entre sept et huit heures, suivant la quantité de bois préparée ou celle qui reste à faire. Une fois en route, on regarde attentivement le paysage qui se déroule sous les yeux, qui s'efface peu à peu derrière soi pour faire place à un autre, comme en une scène où les changements de décors s'opèrent à vue. Vers onze heures, on déjeune ; ensuite on lit, on écrit ou l'on joue au jacquet. Puis, vers deux heures, la machine se ralentit peu à peu faute d'aliment. On arrête près de terre, quelquefois bord à bord, et nous débarquons. Les hommes de troupe dressent les tentes, et, pendant ce temps, l'équipage du bord, formé de noirs, se disperse en tous sens pour scier des arbres, fendre des bûches, et emploie presque toute la nuit à faire du bois pour le lendemain matin. À sept heures, nous dînons à bord et chacun va se coucher, pour recommencer le jour suivant. Maintenant que vous avez saisi la marche générale, je vais me contenter d'inscrire au jour le jour les faits saillants et de rédiger une sorte de journal de bord.

24 septembre. – Départ de Brazzaville à 7 heures 15. Arrivée au banc du docteur Ballay à 4 heures 45. Le *Djoué* campe au même endroit que nous.

25 septembre. – Départ du banc du docteur Ballay à 8 heures 45. Arrivée au campement (*Pointe du palmier sec*) à deux heures ; le *Djoué* a pris l'avance et campe plus haut que nous. Je suis allé à la chasse avec Pottier ; nous avons aperçu un village en formation et de nombreuses traces d'éléphants. Je vois plusieurs singes, mais ne puis en tirer un seul. En fait de gibier, nous ne rapportons que deux poules, offertes par les indigènes. Ce sont encore des Batékés qui se montrent très aimables pour nous et sont stupéfiés par le tic-tac d'une montre qu'ils viennent tous, comme de grands enfants, écouter à tour de rôle.

26 septembre. – Partis à sept heures. Rencontré deux bateaux descendants. Le *Djoué* prend sur nous une grande avance. Arrivée à deux heures au campement, environ à une heure au-dessus de la Rivière noire (sur le côté français).

27 septembre. – Partis à 6 heures 45. Après avoir rencontré une rivière qu'on appelle la « Rivière bleue », et dont les eaux sont vert clair, nous nous arrêtons sur la rive française, un peu avant deux heures. J'ai voulu aller chasser ; mais c'était un tel fouillis d'arbres et de lianes entrelacées que j'y ai renoncé, après avoir mis mes vêtements presque en compote. Le *Djoué* nous précède toujours de quelques heures, et nous ne l'apercevons presque jamais.

Le 28, réveil à cinq heures, départ à 6 heures 40, car il faut un certain temps pour plier et rouler nos tentes, embarquer le bois qui a été coupé la veille, appareiller et se mettre en route. Il y a des endroits où le Congo forme des coudes très brusques, et alors le courant devient d'une violence inouïe, si bien qu'à certains moments le bateau semble rester sur place, tellement sa marche est lente et pénible. Le courant du fleuve est d'ailleurs très violent partout, si ce n'est sur les rives où il se ralentit ; mais au passage des coudes il lance sur la terre de véritables petites vagues. Par moments même nous dansons comme sur l'Océan. La *Duchesse Anne*, qui suit à la remorque avec une dizaine de tirailleurs, reçoit les flots de tous les côtés et zigzague d'une façon effrayante, quand le courant se met de la partie.

Nous passons aujourd'hui devant Ngantchou, village assez important près duquel se trouvait autrefois un poste français qui servait à communiquer avec le célèbre Makoko. Ce pauvre Makoko ! Il ne comprend pas bien pourquoi on ne lui envoie plus d'étoffes comme jadis, quand on avait besoin de lui. Ce fameux chef est une espèce de vieux singe, féticheur, qui avait pris beaucoup d'influence, grâce à sa femme, que Mgr Augouard appelle irrévérencieusement « Makokotte ». Celle-ci lui persuadait de laisser se battre les chefs trop influents de l'endroit, et elle appliquait si bien le précepte : « Diviser pour régner », que Makoko devint le chef d'une grande partie de la tribu des Batékés dont je vous ai entretenue. Makoko est très imbu du prestige de son autorité, et il a une coutume bizarre et singulièrement gênante : c'est de marcher sur la pointe des pieds, car la plante de ses extrémités inférieures ne doit pas, d'après sa religion, fouler le sol.

Un peu après Ngantchou, nous traversons le Congo et nous nous trouvons, vers 9 heures 15, à court de bois. Aussi sommes-

nous obligés de nous arrêter à quelques kilomètres (deux ou trois) de l'embouchure du Kassaï, sur la rive de l'État indépendant du Congo. Nous trouvons là plusieurs villages dont les chefs viennent nous vendre des pains de manioc, des chèvres et des poulets. Ce sont encore des Batékés avec des coiffures plus ou moins extraordinaires. J'en ai remarqué un dont la tête était rasée, excepté aux environs de la ligne médiane, où ses cheveux formaient une touffe semblable en tous points à un casque de



pompiers de la Restauration. Ce jour-là, pour la première fois depuis le départ de Brazzaville, le fond de notre nourriture n'est pas du riz, et nous mangeons de la viande fraîche. Eh bien ! je commence à être tellement habitué au riz, que les jours où il n'y en a pas, aux deux repas, je fais presque une tête. J'espère qu'à mon retour ce goût exagéré du riz m'aura passé, car je ne crois pas que vous tiendriez beaucoup à avoir sur la table deux beaux plats de riz matin et soir.

COIFFURES DE CHEFS BATÉKÉS

29 septembre. — C'est encore à peu près vers la même heure que nous levons l'ancre, aujourd'hui, et que nous reprenons le cours de notre navigation congolaise. Seulement, nous suivons la rive belge, au lieu de la rive française. À peine sommes-nous partis que je remarque très bien que les eaux du Congo sont beaucoup plus jaunes qu'elles ne l'étaient jusque-là. Cela tient à ce que nous approchons du Kassaï, le premier ou le dernier (au choix) des grands affluents du Congo. En effet, nous passons, cinq minutes après, devant une factorerie belge située sur la rive gauche du Kassaï, et nous apercevons la rivière, qui mesure à son confluent cinq cents mètres de large. Immédiatement après, les eaux du Congo reprennent leur jolie couleur pissat de vache.

Excusez cette expression ; mais c'est la vraie teinte des eaux congolaises, vues sous une certaine épaisseur. Dans un verre, elles prennent l'apparence de thé assez fort.

De l'autre côté du Kassaï se trouve Berghe Sainte-Marie, mission que les Pères belges ont fondée autrefois. Mgr Augouard, entre autres, et les pères français y avaient leur résidence. Mais depuis, l'État indépendant a fait de telle sorte qu'ils ont été remplacés par des Belges. Nous saluons leur drapeau en passant, mais nous ne nous y arrêtons pas. Nous apercevons quelques villages. Vers onze heures, le bois manque, et nous trouvant alors plus près de la rive française, nous y accostons, ramassons rapidement des bûches, et en route vers une heure et demie. Quelques minutes après, passage en vue d'une autre grande rivière : la Lefini ; mais celle-ci est française, et nous ne l'apercevons que de loin, étant le long de la rive belge, à un endroit où le Congo a bien trois ou quatre kilomètres de largeur. Nous stoppons vers quatre heures et demie.

En arrivant au campement, ou plutôt en débroussant, les hommes découvrent une sorte de gros lézard ayant environ un mètre de longueur¹. Vous jugez quelle émotion parmi nous. On avait d'abord cru que c'était un crocodile. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est qu'après l'avoir assommé à coups de bâton et lui avoir coupé la langue (cette dernière formalité remplie par les indigènes qui la croient nécessaire), on le mit dans un coin, attendant que le camp fût dressé et qu'on pût le vider. Tout à coup, l'animal se réveille, et le voilà reparti, au milieu des acclamations et de l'ahurissement général. Heureusement qu'un coup de sabre sur la tête le réduit à l'état de cadavre, et aussitôt après on retire toute sa viande, pour ne garder que la peau, qui est fort jolie. Les indigènes, ou plutôt les noirs du bord, « s'y en sont régelés ».

Le 30 septembre, nous étions prêts de meilleure heure que les autres jours ; mais le bateau se trouvait un peu ensablé, et le temps employé à le remettre à flot ne nous a permis de partir que vers sept heures. La navigation s'est poursuivie sans encombre jusqu'à dix heures et quelques minutes, où nous sommes passés en vue de la mission protestante de Tchoumbiri. Cette mission

¹ [Il s'agirait d'un varan.]

étant entourée de villages, l'administrateur et le capitaine ont décidé de stopper là, pour avoir des vivres et du bois. Nous y avons donc dressé le camp.

Les missionnaires protestants du Congo sont assez nombreux, mais font peu de prosélytisme. Ils ne se foulent rien, comme on dit. Les uns appartiennent à une secte dissidente américaine, *the American baptist church*, et d'autres font partie d'une secte anglaise. Ceux de Tchoumbiri appartiennent à la première. Le Révérend anglais, bien qu'attaché à la mission américaine, était sur le bord à notre arrivée, et, comme seul à bord je pouvais parler ou baragouiner l'anglais, je lui demandai quelques renseignements. Il voulait m'inviter à déjeuner ; mais, me méfiant de sa cuisine, je préfèrai prendre mon repas à bord, lui promettant d'aller ensuite visiter sa demeure et prendre une *cup of tea*. Je me rendis donc, après déjeuner, chez l'honorable clergyman et fus reçu par lui, sa femme et un de ses bambins âgé de neuf mois.

La maison qu'il habite est assez gentille. Elle est construite en bois du pays et, par conséquent, tout en planches fabriquées par les indigènes, sous la direction du missionnaire. Elle comprend une salle à manger, un salon, une grande chambre à coucher et une salle de bain ou cabinet de toilette. Elle est surélevée d'un mètre à un mètre vingt au-dessus du sol et recouverte en tuiles de zinc et en chaume. Une autre maison identique s'élève à quelques mètres de là, et sert de résidence à l'autre missionnaire, qui, pour l'instant, est et sera absent pendant douze mois.

Les missionnaires protestants s'occupent un peu de botanique, d'horticulture, beaucoup de politique, mais presque pas des noirs. Leur ministère se borne à aller faire de temps en temps des conférences dans les villages, et ils sont tous membres de sociétés de tempérance. Quant aux petits noirs, ils ne s'en préoccupent, pour ainsi dire, nullement. Je dois toutefois ajouter, à leur louange, que la *cup of tea* offerte par le missionnaire et mistress la missionnaire était excellente, accompagnée qu'elle était de petits plum-cakes et de confitures délicieuses. Aussi ai-je usé de leur hospitalité écossaise et surtout de leur théière de façon à leur faire honneur. J'avais oublié de vous dire que l'un et l'autre de mes hôtes étaient natifs de l'Écosse. Après ce léger lunch, absorbé avec plaisir, j'ai laissé le missionnaire et son épouse pour aller faire un tour dans les villages voisins.

Tchoumbiri, ou mieux Ntchumbiri, est une étendue de terrain de plusieurs kilomètres de long et de peu de profondeur, s'étendant sur la rive gauche du Congo, et dont la mission protestante occupe à peu près le centre. Elle est habitée par les Bayanzis, peuplades plus industrieuses et surtout plus travailleuses que leurs voisins, les Batékés. À notre arrivée dans les villages, les noirs ne se sauvent nullement et continuent leurs petits travaux. Comme presque partout dans ces pays, ce sont les femmes qui font à peu près tout, les hommes étant guerriers, pour la plupart. Nous voyons des femmes en train de moudre de la farine de manioc dans des sortes de petites auges qu'elles placent sur des piliers en bois. Elles la font ensuite cuire dans des marmites fermées, après l'avoir préalablement enveloppée dans des feuilles de bananier et l'avoir divisée en petits paquets d'environ huit à neuf cents grammes. Elles se dépêchent le plus qu'elles peuvent, car elles viendront nous les vendre tout à l'heure, au prix d'une barrette, environ dix centimes chacun. Les hommes nous vendent aussi quelques poules ; mais le *Djoué*, qui est parti une heure avant notre arrivée à Ntchumbiri, a opéré une rafle pour ses provisions et ne nous a presque rien laissé. Nous avons aperçu aussi une femme en train de faire du rouge, pour s'en barbouiller le corps et se faire des fioritures sur la figure. Vous voyez qu'il n'y a pas qu'en Europe où les femmes se mettent du rouge. Elle pilait, pilait, sur une pierre, du rouge extrait d'une certaine plante, le mêlait avec du sable fin et de l'huile de palme ou de l'eau. C'était une parfumeuse !...

Dans les villages, nous avons vu aussi quelques sièges indigènes, mais il paraît qu'ils ne sont pas de fabrication locale, et que nous trouverons des marchands de meubles plus haut. Pottier lui-même a vu dans sa tournée un vieux féticheur ; comme c'était assez curieux, je vous copie simplement la description qu'il m'a faite, n'ayant pu jouir moi-même du spectacle qu'il a eu sous les yeux. Voici comment il s'exprime :

« Au loin, j'aperçois le Nganga, féticheur et médecin de la contrée. Il se trouvait sous une véranda, occupé à confectionner un piège pour les rongeurs qui abondent dans cette contrée et dont les indigènes sont très friands. C'est une large manne à mailles espacées de quatre centimètres environ, ayant un mètre de diamètre à sa partie la plus large et se terminant par une

ouverture à tube intérieur, ressemblant un peu à nos nasses à poisson. Autour de cet homme étaient jetés pêle-mêle, ou rangés, tous les accessoires nécessaires à ses diverses occupations, tels que flèches, hochets de danse, chapeaux à plumes de coq, petites gourdes dont je n'ai pu connaître le contenu. Cet homme étrange, à la barbe grisonnante et teintée de rouge ponceau, le corps peinturluré en entier avec la même couleur, me reçut très cordialement, ce qui se traduit par le mot d'amitié *m'bolé* (bonjour). Sur un ton de rapsodie, il me chanta une chanson dont les *moundelés* (blancs¹) étaient le sujet ; mais sans interprète je ne pus la comprendre. Je lui adressai la parole pour savoir s'il y avait *soussou mingué* (beaucoup de poules²). Un jeune Nganga ébène me répondit : *Soussou té* (pas de poules) ; mais le Nganga me fit comprendre que les poules ne rentreraient qu'au coucher du soleil, et qu'alors on pourrait les prendre pour venir les vendre aux blancs. »

Je vous ai écrit ou plutôt recopié ce petit entrefilet pour vous donner une idée de la vie indigène. Les cases des trois villages que nous avons visités ont presque toutes des vérandas où les indigènes se tiennent pendant la journée et se livrent à leurs occupations ou dorment sur les nattes. Le missionnaire me disait que, lorsqu'il était arrivé, les villages étaient beaucoup plus peuplés, mais qu'une maladie terrible, le « *sleep-sickness*³ », les avait décimés, et que les guerres continuelles qu'ils s'étaient faites y avaient aussi contribué pour une large part.

1^{er} octobre. — Nous quittons de bonne heure la mission de Ntchumbiri, vers cinq heures trois quarts, et nous filons sur le Congo. Jusqu'à présent, les rives en étaient montagneuses et relativement resserrées ; mais vers huit heures nous arrivons à une espèce de pool, beaucoup plus grand que le Stanley-Pool, et dont la navigation est difficile, étant donné qu'il est parsemé d'îles et de bancs de sable. Nous suivons la rive belge, et, la largeur dépassant trente à trente-cinq kilomètres, nous perdons vite de vue la rive française. Mais vers huit heures et demie nous sommes obligés de stopper, ne voulant pas nous lancer dans ce

¹ [*Moundele* : le Blanc ; *mindele* : les Blancs.]

² [*Mingui* en sango, langue véhiculaire en Centrafrique : beaucoup.]

³ [Correctement *sleeping sickness* en anglais : maladie du sommeil.]

vaste lac avec un temps menaçant. Le tonnerre gronde à l'horizon, et les menaces du ciel font prévoir une tornade imminente. Heureusement, nous en sommes quittes pour la peur, et nous nous remettons en route vers dix heures. Marchant prudemment et à la sonde, nous ne nous échouons pas, et nous nous arrêtons dans une petite île vers deux heures et demie. Cette île était minuscule, et je crois que le moindre Robinson n'aurait pu s'en contenter, d'autant plus que les eaux du Congo commençant à monter depuis quelques jours (depuis le commencement de juin), la moitié de l'île se trouvait sous l'eau. De là impossibilité de dresser notre camp, et force nous fut de camper sur le bateau.

Je voulus faire le tour de l'île et m'embarquai, pour cette opération, sur la *Duchesse Anne*. Arrivé de l'autre côté, j'aperçus une collection de mouettes ou pluviers. Je retourne aussitôt prendre mon escopette, et, grâce à mon habileté bien connue, je parviens à en abattre trois. Deux seulement sont ramassées, la troisième, ainsi qu'un magnifique charognard que j'avais dégringolé, s'étant bêtement laissé emporter par le courant.

La nuit à bord a un peu manqué de charmes ; nous étions, ou plutôt nous pouvions nous croire à l'Opéra. Les hippopotames reniflaient bruyamment autour de nous, et surtout ces diables de petits cousins ou moustiques nous chantaient des petits duos, solos et chœurs à faire enrager des tempéraments aussi musiciens que le mien. Grâce un peu à une moustiquaire et surtout à ma bonne constitution, je pus dormir tant bien que mal, et vers six heures, le 2 octobre, nous appareillons de nouveau.

À peine avions-nous marché une demi-heure au milieu de tous les petits îlots, qui sont innombrables dans cet endroit, que nous nous mettions sur un banc de sable. Le vapeur, qui se trouvait probablement très bien sur cette couche moelleuse, refuse d'en sortir, et ce n'est qu'au bout d'une heure et demie d'efforts à épouvanter les Grecs et les Romains que nous parvenons à nous dégager et à reprendre notre route, momentanément interrompue.

Vers dix heures, nous faisons halte à un village, un peu avant Bolobo, pour faire des vivres et du bois. Je descends au village, et les indigènes, qu'avait d'abord épouvantés la présence de tous nos soldats blancs, nous entourent et nous promettent des poules, chèvres, etc. Tous avaient à la main des lances et des sagaies,

mais sans intentions hostiles. Leur village est assez gentil et très proprement tenu. Les habitants sont encore des Bayanzis. Les cases sont bien construites et ferment avec des portes à glissière. Dans l'intérieur, on trouve des sortes de lits, recouverts de nattes. Autour du village s'étendent de vastes champs de manioc, mais semés avec une irrégularité tout à fait nègre. Je crois qu'il faudra du temps avant de leur inculquer les principes des semences mécaniques.

Ils tiennent leurs promesses et nous apportent des vivres, dont le prix diminue progressivement à mesure que nous montons. C'est ainsi qu'une poule vaut de un franc à un franc cinquante centimes ; une chèvre, de vingt à vingt-cinq francs. Ils ont de temps en temps peur des blancs, parce que l'État du Congo les traite assez mal. Certains agents enlèvent leurs enfants pour en faire des domestiques. Mais heureusement qu'ils font une grande différence entre les Français et les Belges, et qu'ils reçoivent beaucoup mieux les premiers, tandis que les seconds sont souvent accueillis par des flèches ou des sagaies, voire des coups de fusil.

Le temps commence à être orageux. Le tonnerre gronde presque toute la journée, et hier soir nous avons eu à l'horizon des éclairs assez éclatants. Comme nous avons besoin de bois, le capitaine mécanicien qui commande l'*Oubangui* se décide à rester ici, pour y passer la nuit. Aussi pouvons-nous faire une excursion plus intéressante dans le village qui s'étend sur une distance d'environ cinq cents mètres, et se compose de six à sept agglomérations de cases, distantes les unes des autres de vingt-cinq à cinquante mètres.

Je m'occupe spécialement d'aller à la recherche d'œufs frais, qui sont assez rares ici, presque tous étant couvés et les indigènes ne mangeant pas les poulets dans l'œuf, mais attendant qu'ils soient un peu plus gros. Aussi faut-il faire bien attention et mirer avec le plus grand soin les œufs pour ne pas se laisser pincer et voir le poussin sortir de la coquille, au moment où vous vous prépariez à le mettre à la coque. Enfin, je parviens à en récolter une douzaine, et, le soir, nous avons pu manger une excellente crème au café, grâce à une boîte de lait de conserve entamée. Les indigènes nous laissent établir notre campement au milieu du village, et même, vers les cinq heures et demie du soir, plusieurs

viennent dans le camp en disant : « Soussou kassumba » (poules à vendre). On se serait presque cru à un marché de village européen. Les denrées les plus appréciées en cet endroit sont les étoffes de couleur et à carreaux. La barrette de laiton de 28 centimètres passe aussi, mais plus difficilement. Les indigènes en ont trop, et cette monnaie de traite commence à être dépréciée. Cela se conçoit aisément. Tous ceux qui arrivent à une certaine aisance ne savent plus où cacher leur monnaie, qui est au moins aussi encombrante que celle des Spartiates. Ils l'enfouissent dans leur case sous la terre ; mais au bout de peu de temps ils préfèrent l'échanger contre des étoffes, et nous en voyons quelques-uns venir nous offrir vingt à vingt-cinq barrettes pour une brassée d'étoffe.

Le soir, le temps devint orageux ; mais la tornade n'éclate pas, et nous n'avons à souffrir que des moustiques, qui commencent à fredonner leur incommodant *brrrrr*, dès le coucher du soleil... et nous ne tardons pas à passer à l'état de véritables écumoires. Toute la nuit, l'éternelle musique se continue, et peu d'entre nous peuvent dormir. Quant à moi, ma moustiquaire se transforme en une volière à musique, et le sommeil se fait attendre en vain. À un moment, j'ai une idée lumineuse. Je saute hors de mon lit, je bourre une pipe, je me recouche et remplis ma cage d'une fumée épaisse ; mais je n'obtiens qu'un effet bizarre et nullement tel que je le désirais... Je m'asphyxie aux trois quarts, me donne un mal de cœur extraordinaire, et les moustiques, probablement pour se payer ma figure, redoublent leur bruit. De rage, je jette ma pipe et, chose extraordinaire, je m'endors paisiblement. Le lendemain, je me suis réveillé avec un régiment de boutons et de piqures... petits désagréments de la vie africaine, mais qui, paraît-il, sont moins sensibles dans le haut du fleuve.

3 octobre. — Appareillage vers six heures et demie. Nous côtoyons encore la rive belge. Nous passons devant la mission anglaise de Bolobo et devant le village du même nom. C'est le plus grand de ceux que nous avons vus jusqu'ici. C'est même une ville nègre qui compte bien un millier de cases, à peu près pareilles, construites en bambou et recouvertes de chaume. Nous quittons peu après la rive de l'État indépendant, pour aller à travers les îles rejoindre celle du Congo français ; mais la

navigation n'est pas très facile, et plusieurs fois nous manquons d'échouer sur les bancs de sable. Le sondeur qui est à l'avant et qui sonde avec une perche de 3^m,50 environ, accuse plusieurs fois 2^m,50, 2 mètres et même parfois 1^m,50 et 1^m,20 de fond. Comme nous calons environ 1^m,10, il est des endroits où nous passons juste et qui nous obligent même à faire demi-tour.



NOUS RENCONTRONS UNE BANDE D'HIPPOTAMES

Au milieu des îles, nous rencontrons plusieurs fois des bandes de vingt ou trente hippopotames, que nous saluons de coups de fusil et de carabine ; mais comme, la plupart du temps, ils sont à quatre ou cinq cents mètres, ils semblent se préoccuper fort peu de notre artillerie, et, après avoir plongé quelques secondes, ils réapparaissent une dizaine de mètres plus loin.

Vers deux heures, nous sommes obligés de stopper. Les fourneaux de la machine réclament à grands cris leur nourriture, c'est-à-dire du bois. On s'arrête donc dans une petite île aux trois quarts inondée. On coupe rapidement quelques vieux troncs d'arbres secs, et à trois heures et demie on se remet en marche. Nous apercevons la rive française, à quinze cents mètres ; mais

nous en sommes séparés par une suite d'îles, de sorte qu'à cinq heures et demie nous sommes forcés d'aborder et d'atterrir dans une île.

Je descends un des premiers à terre, et je m'aperçois avec terreur que l'île est infestée de moustiques de toutes tailles ; en revenant au bateau, j'en étais littéralement couvert. Le présage n'était pas bon, et nous ne devions pas nous attendre à passer une bonne nuit. Dès le soir, les bataillons serrés de ces sales petits animaux ont commencé à nous livrer des assauts terribles, et pendant tout le repas on voyait tout le monde en train de se gratter les jambes ou de se donner des gifles, pour écraser ces ennemis insupportables. Après le dîner, nous essayons de faire un tour dans la *Duchesse Anne* ; mais nous sommes emportés par le courant et nous sommes obligés d'appeler des payeurs de renfort, pour nous donner la remorque et nous ramener au port, ou plutôt au vapeur.

Je ne veux pas parler de la nuit, étant de celles qu'on peut marquer d'un crayon noir et dont le souvenir nous restera longtemps cuisant. Les moustiquaires ne servent à rien devant des invasions pareilles, auprès desquelles celle des Perses en Grèce n'est qu'une simple promenade, une visite amicale. Tous les hommes et Pottier passent la nuit debout près de grands feux. Moi, je dors un peu ; mais le lendemain quelle figure ! Aïe ! Aïe ! Pour un peu, je croirais que l'on s'est trompé, et que ce n'est pas moi que Sliman a réveillé.

Nous voilà au 4 octobre, et je pense que vous avez déjà peut-être sorti les chiens, et que la première curée de l'année de chasse 1892-93 a fait retentir les futaies des forêts de Rambouillet. Nous voyons ici de réelles futaies, mais la viabilité laisse à désirer, et je crois qu'on aurait du mal à suivre une chasse à courre, même à pied.

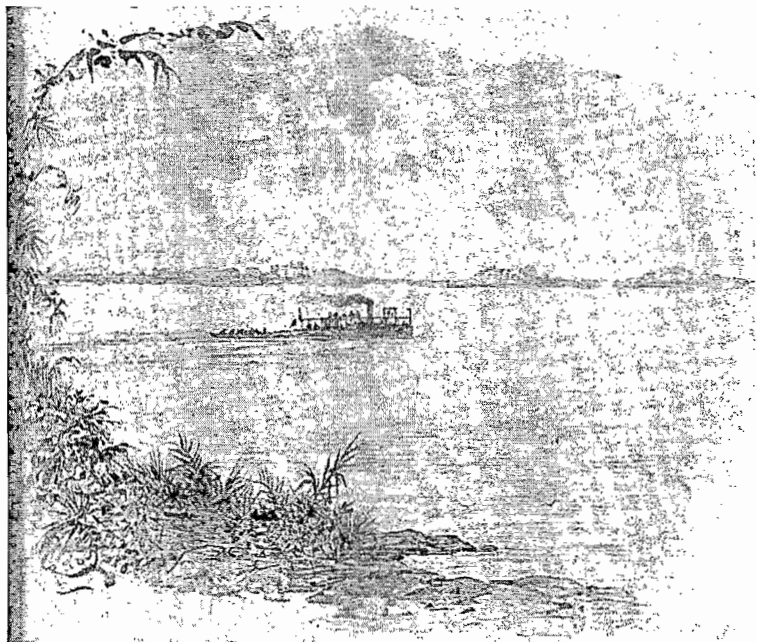
Nous quittons l'île inhospitalière qui nous a emmoustiqués toute la nuit, et où l'on n'a pu faire que très peu de bois, et nous reprenons notre navigation au travers des îles, vers six heures du matin. Trois petits quarts d'heure après, nous sommes à court de bois de chauffage, et dans un endroit qui paraît propice on fait halte. Quelques moustiques veulent encore revenir nous rendre leurs visites intéressées et peu intéressantes. Ce n'est vraiment plus de jeu. Au moment où nous sommes partis, ce matin, le

Congo était couvert en entier d'un brouillard assez épais qui s'est dissipé quelque temps après. On ramasse du bois en quantité suffisante, et vers neuf heures quinze nous nous remettons de nouveau en route, toujours au milieu de ces îles à demi submergées, et dont quelques-unes sont extrêmement boisées. D'autres, au contraire, sont de vastes marécages, repaires des hippopotames, des crocodiles et d'animaux bien plus féroces, nommés moustiques, qui décidément n'ont été inventés que pour faire enrager les malheureux mortels.

Vers une heure, on aperçoit deux énormes cornes qui traversent le bras du fleuve sur lequel nous naviguons. De loin, on aurait pu croire deux bois de cerf... « Un cerf à l'eau ! » crie je ne sais plus qui. Nous nous précipitons aux fusils, et le bateau se rapproche rapidement de l'animal qui cherchait à atteindre la rive. C'était une splendide antilope-cheval. Un peu de mousqueterie la salue, on se rapproche, une balle lui traverse le cou, une autre lui casse une corne. Moi, j'enrageais, ne trouvant pas mon escopette. Eh bien ! malgré ses blessures, l'antilope parvient à gagner la berge et, bonsoir ! s'enfonce au milieu des fourrés, à notre grand désespoir, car nous comptions tous faire un excellent dîner avec cet animal, dont la chair est, paraît-il, excellente.

Cette émotion calmée, nous repartons et sommes bientôt dans le delta de l'Alima, à son confluent avec le Congo. Vers deux heures et demie, stoppage quotidien dans une des îles, à quelque distance de l'embouchure de l'Alima, où nous établissons le camp et passons la nuit. Je mets « nous passons la nuit », mais Dieu sait comment ! Jusque vers dix heures et demie les moustiques se taisaient, et je les croyais en train de jouer relâche, lorsque le temps s'est tout à coup mis à l'orage, et les petits *bou... ou... ou...* se sont mis à recommencer, et, malgré la meilleure volonté du monde, le sommeil n'est pas venu. J'ai voulu combattre les moustiques, mais impossible ; j'ai dû leur abandonner le champ de bataille, c'est-à-dire mon lit, ayant les mains, les pieds, les jambes et la figure ensanglantés. Je me suis promené presque toute la nuit, quand vers deux heures l'orage a éclaté et m'a obligé de rentrer sous la tente. J'y ai souffert en patience jusque vers quatre heures. Je me suis habillé et je me suis rendu à bord, en attendant le jour. L'orage a été assez violent

et nous a aussi pas mal fait enrager. Décidément ces îles du Congo ne sont pas des lieux de délices et ressemblent plutôt aux cachots de l'Inquisition.



LES BOUCHES DE L'ALIMA

Vers six heures, le 5 octobre, nous repartons et passons une heure après devant les bouches de l'Alima et continuons notre route, au milieu des îles couvertes de grandes herbes, de palétuviers et d'autres grands arbres. Nous apercevons quelques villages. Nous sommes sur la rive française du Congo. Vers dix heures et demie, un steamer nous rencontre ; c'est l'*Antoinette*, vapeur de la Société hollandaise. Nous stoppons. Réciproquement. L'*Antoinette* arrive de Bangui, et nous prenons à bord un agent français qui redescendait à Brazzaville et pour lequel nous avions de nouveaux ordres. L'*Antoinette* nous cède deux cabris, et, après le verre d'usage, nous repartons chacun de notre côté, vers onze heures.

À une heure environ, nous arrêtons au petit Likouba, village indigène, situé sur la rive française. Nous nous trouvons ici en

face d'une nouvelle tribu de noirs ; ce sont les Afourous ; ils ont l'air plus sauvages, et ont été, s'ils ne le sont pas encore, anthropophages. Il est vrai qu'ils ont cela de commun avec les autres populations noires du haut Congo. Cependant, je dois avouer que j'aurais eu tort de former un jugement téméraire sur les habitants de Likouba, qui viennent nous vendre un tas de choses, entre autres beaucoup d'huile de palme ou de bambou. Ils vendent la touque (espèce de dame-jeanne en terre), contenant environ quinze ou vingt litres, de quatre-vingt-dix à cent mitkos, soit une quinzaine de francs, car la barrette de laiton est un peu plus longue et plus épaisse ici qu'à Stanley-Pool.

Le soir, à Likouba, le village est très animé. Les matelots noirs crient, chantent et font une vie de démons. Le village ressemble en bien petit à un quartier de port de mer, lors d'un débarquement de marins. Les hommes et les femmes, dont l'unique vêtement est un pagne enroulé autour de la taille et pendant jusqu'aux genoux, se coiffent en tire-bouchons. D'autres laissent paresser leurs cheveux en crinières vagabondes et menaçant le ciel. Ils ont quelques tatouages, formés de grosses cicatrices, qui se referment, forment des bourrelets plus ou moins réguliers et affectent des formes de feuillages ou autres.

Le soir, un peu moins de moustiques heureusement, sinon nous fussions presque tous devenus fous.

Le 6 octobre, à cinq heures quarante-cinq, nous sommes en route et poursuivons notre chemin sans qu'il y ait eu d'événement bien remarquable. Nous faisons du bois et nous nous arrêtons vers deux heures, puis repartons pour arriver à Bonga, près de la Sangha, à trois heures quarante-cinq. À Bonga se trouve un grand village, commandé par une femme, nommée Bobéka. À Bongo également se trouve une factorerie française, devenue aujourd'hui propriété de la Société anonyme belge (S. A. B.).

Actuellement y séjournent cinq Français ; aussi, le soir, sommes-nous invités à dîner sous la véranda. Le dîner aurait peut-être été très agréable, si mesdames et messieurs les moustiques n'étaient pas venus s'asseoir à nos agapes, d'une façon trop indiscreète. Cependant la nuit s'est passée convenablement, et le lendemain, comme on ne devait pas repartir, je me suis réveillé très tard, vers sept heures et demie.

Nous faisons donc halte un jour ici, 7 octobre. Je profite de l'occasion pour aller visiter le village qui s'étend sur la rive du fleuve à plusieurs centaines de mètres. Il est assez sale et assez pauvre ; mais cependant nous y remarquons pas mal de choses intéressantes. Les indigènes se peignent le long des bras et des jambes des raies blanches ou rouges, quelquefois même se font des dessins bizarres sur la poitrine. Nous voyons quelques femmes en train d'en coiffer d'autres. L'artiste capillaire est généralement assise, tandis que la patiente est couchée et repose sa tête sur les genoux de celle qui l'orne. Une de ces coiffeuses s'appliquait à raser les sourcils à une femme avec un petit morceau de fer de la taille d'une grosse aiguille à tapisserie. Plusieurs femmes, après s'être fait coiffer, s'enduisent le corps de rouge, ce qui leur donne un aspect assez répugnant. Des hommes aussi se font parfois la même opération et pourraient, à la rigueur, passer pour des diables échappés d'un vitrail quelconque.

Je vois aussi quelques petits négrillons qui jouent ensemble. Leur jeu ressemble un peu à celui des osselets. Ils prennent une douzaine de fèves et une petite balle, faite avec du manioc entouré de feuilles, ficelées, de la grosseur d'une balle de tambourin. Ils creusent ensuite un trou, comme pour jouer aux billes, et placent leurs fèves dedans. Pour gagner, il suffit de lancer la balle en l'air et de retirer les fèves du trou avant de la rattraper, puis de la relancer de nouveau et de remettre deux par deux les fèves dans leur trou, en renouvelant l'opération jusqu'à ce qu'on les ait toutes réunies, tout comme dans le jeu des osselets. C'est assez simple.

Un autre jeu, mais que je ne suis point parvenu à comprendre, est le suivant. On pose à terre un tronc d'arbre taillé en rectangle et aplani sur une de ses surfaces. Dans ce grand rectangle on creuse de petites cases disposées six sur quatre, soit vingt-quatre cases. Les joueurs prennent alors une trentaine de fèves et les font passer d'une case dans l'autre, d'après une loi que je n'ai pu trouver¹.

¹ [Selon la langue, ce jeu, très répandu en Afrique occidentale et équatoriale, porte un nom différent. Il est appelé *kissoro* en RCA.]

Les indigènes font ici, clandestinement, bien entendu, le commerce des esclaves et les échan- gent contre des pointes d'ivoire, des barrettes. Un homme fort et vigoureux vaut, nous dit-on, de mille à douze cents barrettes, environ cent cinquante francs. Les chefs font quelquefois des massacres d'esclaves, à l'occasion d'une mort et d'un enterrement de première classe ; mais l'anthropophagie est assez rare, les indigènes trouvant que la viande qui parle est un peu chère ; aussi s'en privent-ils. On nous dit ici qu'un peu plus haut, dans le Sanga, les indigènes viennent offrir parfois aux blancs qui leur demandent des vivres de petits morceaux de viande humaine, fumée, et cela le plus naturellement du monde, sans autrement penser à mal.



UNE ARTISTE CAPILLAIRE À BONGA

Il y avait aussi une forge indigène où l'on travaillait le fer et le cuivre, car il existe ici quelques minerais de différents métaux. Le *Djoué* a pris plusieurs jours d'avance sur nous (deux ou trois). C'est la faute de la *Duchesse Anne*, qui, se faisant traîner à la remorque, ralentit notre marche d'une façon très sensible. Nous serons probablement dans deux ou trois jours à Liranga, embouchure de l'Oubangui, et comme la poste passe assez souvent dans cette station, ma lettre filera de là vers la France. Hier, nous avons eu dans la journée un orage assez fort : tonnerre, éclairs et pluie torrentielle. Du reste, nous sommes au commencement de la saison des pluies, entraînant avec elle la chaleur et l'humidité.

8 octobre. — Nous voilà de nouveau en route vers six heures du matin. Encore deux jours de navigation, et nous quitterons le Congo, avec l'espérance de ne plus le revoir. En attendant, nous avançons tranquillement sur ses flots dégoûtants ou plutôt sur ceux que forme le delta de la Sanga. Deux heures environ après notre départ de Bongo, nous flottons sur une espèce de canal qui joint la Sanga au Congo et qui porte le nom de canal Likenzi. Ce canal, large à peine de cinquante mètres, mais très profond, nous fait rejoindre en deux heures la rive française du Congo, le long de laquelle nous naviguons.

À peine avons-nous fini de déjeuner et mangé une excellente pintade qu'un de nos Sénégalais avait tué hier à la chasse, que nous stoppons à un petit village situé sur la rive française, vers midi cinq minutes. Le Congo se rétrécit de nouveau et n'a guère ici plus de trois kilomètres et demi de large. En face, sur la rive belge, se trouve le village assez important de Loukoléla, que vous trouverez probablement marqué sur les cartes et qui vous donnera notre position à ce jour. Les habitants de ce village, ou plutôt de ces villages, car il y en a toute une suite le long de la rive, nous reçoivent fort bien. Ce sont des Boubanguis, qui nous vendent des poules, des patates, des chèvres, et même un mouton.

À peine débarqué, je cherche à tuer quelques pintades dans les environs. Un indigène et un négillon m'accompagnent et m'en indiquent un assez grand nombre. Mais elles partent d'un peu loin, et je ne parviens pas à en tuer une seule. Chemin faisant, je traverse de vastes champs de manioc bien plantés et une

collection complète de bananiers et de papayers. Chaque champ est entouré d'une palissade en bois formant une sorte de haie, avec quelques rares passages et une petite case au milieu. Les indigènes voudraient même nous vendre quelques enfants, le commerce des esclaves se pratiquant encore de temps à autre. Mais ceux-ci ne sont pas beaucoup plus malheureux que les hommes libres, si ce n'est que parfois on en engraisse un pour s'en régaler dans quelque grande solennité. Une indigène regardait avec curiosité les mains de l'un de nous, et les tâtait comme si elle voulait reconnaître la qualité de la marchandise. Je lui demande par gestes si elle les trouverait bonnes à manger. Elle fit un signe négatif, comme pour m'affirmer qu'elle ne mangeait jamais de ce mets-là.

L'anthropophagie ici n'est que clandestine, et les Blancs peuvent se promener en toute sécurité dans les villages. Dans le haut, paraît-il, il n'en va pas de même, témoin l'histoire qui est arrivée l'autre jour à Bangui. Un blanc qui descendait les rapides, situés au-dessus du poste, dans une pirogue remplie de pointes d'ivoire, a chaviré et s'est noyé. Son corps, rejeté sur les rives, a bel et bien été dévoré par les noirs. Il est vrai que dans ce cas peu importait au défunt d'être mangé par des noirs ou par des asticots.

Presque tous les noirs congolais que nous avons rencontrés jusqu'ici se liment les deux incisives supérieures et les deux incisives médianes inférieures, ce qui n'est pas du plus gracieux effet. Les Boubanguis du village où nous sommes sont d'assez beaux hommes, de teinte chocolat plutôt que noire. Ils sont peu tatoués ; quelques-uns entourent les yeux de couleur blanche et se font des fioritures sur la figure avec des couleurs jaunes et rouges. Tous portent un pagne enroulé autour des reins, et qui se compose d'étoffe européenne, teinte en lie de vin, bordée d'un petit galon rouge et d'une frange, arrivant un peu au-dessous des genoux, et c'est là tout leur costume national. Les hommes libres portent tous une lance ou sagaie à la main et ont des couteaux de forme bizarre, parfois très bien forgés, et aux manches ornés de clous dorés ou cuivrés. Ils les enferment dans des gaines faites de peau d'animaux, et les portent suspendus en sautoir par des courroies de peau encore recouverte de poils. Les enfants sont, en général, plus dégourdis que les hommes, la plupart du temps abrutis par la polygamie. J'en ai vu un aujourd'hui qui s'était

fabriqué un petit fusil joujou, en bois. À une planchette grossièrement taillée en forme de fusil, cet enfant avait fixé, pour servir de canon, une douille en métal, vide, de fusil Gras. Dans cette douille il avait percé un petit trou, représentant assez bien la lumière du canon se chargeant par la bouche. Le petit noir mettait de la poudre dans l'étui de la cartouche et y mettait le feu à l'aide d'un tison. Je sais bien des gamins de sept à huit ans en Europe qui n'en feraient pas autant.

Le 9 octobre, notre départ est un peu retardé par le bois qui n'est pas encore entièrement embarqué, et ce n'est que vers huit heures et demie que nous nous mettons en route. La journée est assez insignifiante, car bientôt nous naviguons de nouveau au milieu des îles et nous n'apercevons presque pas les rives. Toutes les îles devant lesquelles nous passons sont très boisées et d'un bel effet ; mais il est difficile d'y aborder à cause de la hauteur des eaux qui les recouvrent presque entièrement en ce moment. Heureusement, vers trois heures et demie, nous découvrons une petite île, grande à peu près comme celle de l'étang de Bonnelles, et qui offre un campement sûr et agréable : sol très sec et pas de moustiques. Aussi y passons-nous une bonne nuit.

Le 10 octobre, à six heures et demie du matin, nous nous mettons en route. Le petit îlot qui venait de nous abriter ne renfermait malheureusement pas de bois sec, et, vers sept heures dix, nous étions obligés de stopper pour faire du bois, ce qui est l'éternelle scie de la navigation congolaise. Sans les retards que nous cause cet indispensable aliment de nos chaudières, depuis longtemps déjà nous serions à Liranga et même en route sur Bangui. Mais lorsqu'on marche encore bien et que le soleil est encore haut au-dessus de l'horizon, le capitaine est obligé de lancer le traditionnel « Stop ! » Et nous voilà, jusqu'au lendemain matin, occupés à regarder scier et hacher les arbres secs des environs. Quelquefois, le bois est tout près, et en quelques minutes on trouve de quoi faire sa provision. Mais le plus souvent, comme les bateaux arrêtent tous ou à peu près au même point d'atterrissage, il faut faire un ou deux kilomètres dans la brousse pour trouver des arbres morts, et vous comprenez que pour les transporter au bateau à dos d'homme il faut du temps. Nous ne pouvons, du reste, avancer très vite, notre transport étant très chargé et traînant toujours à la remorque la *Duchesse Anne*,

qui retarde bien un peu l'effort du vapeur. Le courant du Congo est parfois très violent. Aussi, pour éviter sa violence, suit-on de préférence les rives, où elle se fait moins sentir qu'au milieu ; mais c'est aussi une cause de retard, car la forme des rives est assez irrégulière et offre des successions de criques, de caps, de baies et de presqu'îles.

À dix heures, nous nous remettons en route, et vers trois heures on nous signalait la Mission catholique de Liranga, située à peu de distance du poste où nous devons nous arrêter. Vers six heures, nous faisons halte au poste français de Liranga, dernière étape sur le Congo ; nous allons ensuite nous engager directement sur l'Oubangui.



POSTE DE LIRANGA, SUR L'OUBANGUI

Le bateau, trop chargé, ne pouvant aborder contre le poste, nous nous arrêtons à une certaine distance, sur une petite île, et le canot du poste vient nous chercher. Le chef de ce poste se nomme M. Doll. Il est originaire d'Arles, et son accent méridional a résisté à cinq années de Congo. Le poste de Liranga est très joliment situé sur une berge du fleuve et le domine de deux ou trois mètres à peine. Il consiste en deux maisons ou cases, recouvertes de chaume et construites en bambou. La

première est la demeure du chef de poste et comprend deux chambres et une salle principale ou salle à manger, ornée d'armes et d'objets de toutes espèces venant des environs. La seconde sert de cuisine et de magasin. Il y a aussi d'autres cases qui servent d'ateliers ou d'abris pour les travailleurs ou les miliciens. On y voit une grande place bien unie, au milieu de laquelle flotte le pavillon français qu'on aperçoit de très loin.

Nous avons naturellement dîné au poste, assez bien, ma foi ; et ensuite M. Doll nous a offert un concert qui aurait eu un rude succès à Paris dans une baraque de foire. Figurez-vous plusieurs noirs, assis ou plutôt accroupis en cercle devant vous, ayant chacun un instrument qu'ils accompagnent de balancements du haut du corps et de la tête, en poussant de petits cris semblables à ceux que produisent les ventriloques, en débitant des psalmodies à une allure extrarapide. Le principal instrument consiste en une tige de bambou d'un mètre soixante de long, au centre de laquelle est fixée une boîte en fer-blanc qui sert de boîte résonnante. Sur cette boîte s'adapte un piston en bois qui traverse le bambou et se termine, à son extrémité supérieure, par un morceau de boîte ou de calebasse percée de petits trous dans lesquels passent des anneaux minuscules en cuivre qui imitent un peu les grelots. Ce piston sert à supporter quatre cordes qui s'adaptent, en forme de triangles parallèles, sur les côtés du bambou. D'autres petites plaques de fer, du même genre que celle fixée au piston central, sont attachées sur les extrémités du bambou, et même se cognent entre elles dans les quatre cordes. Pour jouer de cet instrument, l'artiste place la boîte sur sa poitrine et joue avec ses deux mains qu'il passe par-dessous, à peu près comme font les harpistes. Sa mélodie se compose de peu de notes, revenant presque toutes dans le même rythme. En même temps, il remue la tête, le haut du corps, et pousse de petits mugissements, en scandant la mesure.

L'autre instrument principal est une courge ou calebasse dans laquelle un instrumentiste pousse, à chaque mesure, un petit cri assez bien représenté par *boû*, ce qui fait un drôle de bruit. Toute cette série de *bouoû*, *bouoû*, arrivant en mesure, a la propriété de vous rendre à moitié fou, au bout de quelques minutes. D'autres tapent sur des calebasses ou chantent. L'ensemble de cette cacophonie est pittoresque, mais légèrement abrutissant par son

uniformité, bien qu'au bout de quelques secondes les musiciens s'excitent et passent de l'*adagio* à l'*allegro furioso*.

11 octobre. — Nous stationnons encore ici et profitons de la matinée pour visiter le potager du poste, qui, bien que n'ayant que cinq années d'existence, est magnifique. Il s'étend sur une longueur de près de huit cents mètres, sur une largeur de cent cinquante, et comprend presque tous les fruits exotiques et beaucoup de légumes de France, des allées de papayes et d'ananas, des champs de haricots, de choux, de carottes, de navets, des cerises de Cayenne qui rappellent un peu la cerise de France, quoique plus acide, et dont la forme ressemble à une petite tomate, des caféiers, des citronniers, un oranger, sans compter des multitudes de bananiers et d'immenses plantations de manioc ; le tout fort bien entretenu. On a même mêlé l'utile à l'agréable, car, outre les fruits précités et beaucoup d'autres dont le nom échappe à ma mémoire, il y a des lilas et quantité de fleurs exotiques. Je viens de voir un ananas dont le volume surpasse celui de tous ceux que j'ai vus jusqu'à ce jour. Ceux de Boursault seuls peuvent lui être comparés. Il est colossal !

Dans l'après-midi, nous sommes allés à la Mission catholique, qui n'est établie à trois kilomètres de Liranga que provisoirement et est logée dans des maisons de bambou, mais qui va se transporter plus près du poste et construire des bâtiments en briques. Nous avons vu là les fameux morceaux de bois avec lesquels les indigènes allument leur feu. Sur une petite planchette d'un bois assez dur ils frottent un petit bidon du même bois dont l'extrémité est légèrement épointée. Au bout de cinq à six minutes d'un frottement continu, la planchette se creuse et prend feu. C'est encore pire que les allumettes de la Régie, et il faut vraiment suer beaucoup pour arriver à allumer ces allumettes congolaises.

Les Pères nous ont encore fait boire de l'eau-de-vie de papaye, qu'ils fabriquent eux-mêmes et qui a un petit goût sucré très agréable. Leur jardin est aussi très vaste et s'étend le long de la berge du Congo, sur une longueur de quinze cents mètres environ, comprenant à peu près les mêmes fruits que le jardin du poste.

Le Père Allaire, supérieur de la Mission, est à la fois mécanicien, sculpteur, charpentier et bien d'autres choses encore.

Mécanicien : car les Pères ont, comme je vous l'ai peut-être déjà dit dans les lettres de Brazzaville, un petit vapeur, le *Léon XIII*, qui va chercher les enfants un peu partout le long du fleuve et fait communiquer ensemble les deux missions de Brazzaville et de Liranga ; bientôt ils fonderont une autre mission dans le Haut-Oubangui. Sculpteur, le Père Allaire l'est aussi, puisque pour sa chapelle il a fait des statues, un peu dans le genre de celles qu'on voit aux devantures des marchands d'objets de piété, assez bien faites d'ailleurs ; Pottier soutenait même que le Père les avait fait venir de Paris.

12 octobre. — Nous restons encore vingt-quatre heures ici ; mais, comme nous partons demain matin de très bonne heure, je termine ma lettre. Nous partons déjeuner à la Mission, et, comme vous ne recevrez plus de lettres avant notre arrivée à Bangui, je vous embrasse tendrement, en vous assurant que je continue à me porter à merveille, et que l'état sanitaire de tout le monde est excellent. Du reste, à mesure que nous avançons, le climat s'améliore, tandis que les habitants deviennent plus désagréables. Mais je suis sûr que nous résisterons plus facilement aux habitants qu'au climat, bien que ce dernier nous ait respectés jusqu'à présent. Cette lettre, partant par un bateau d'occasion qui doit passer ici, vous parviendra beaucoup plus tôt que si je vous l'expédiais de Bangui.

En avant !

Liranga, Poste français, confluent de l'Oubangui, 12 octobre 1892

TABLE DES MATIÈRES

TOME I : 27 avril–12 octobre 1892

INTRODUCTION par Yves Boulvert ...	...	...	v
Contexte politique de la pénétration européenne			
en Afrique Centrale à l'arrivée de Jacques d'Uzès en 1892			viii
Rivalité franco-belge : la France prend ses marques	...		ix
Jacques de Crussol d'Uzès, jeune aristocrate de haut lignage			
du côté paternel et maternel	...	...	x
Itinéraire singulier d'un fils de famille ; ambitieux projet			
conjoint d'une mère et de son fils	...	...	xii
La mission du duc d'Uzès, variantes et contretemps	...		xiii
Observations physiques et humaines	...	...	xvi
Jacques d'Uzès « au courant de la plume »	...	...	xix
« Grande lutte entre le pour et le contre »	...	...	xxiii
Témoignage circonstanciel de vie(s) au cœur du continent			
africain, à la fin du XIX ^e siècle	...	...	xxiv
REMARQUES SUR LE VOCABULAIRE	...	...	xxix
RÉFÉRENCES BIOGRAPHIQUES DES PERSONNES CROISÉES			
OU ÉVOQUÉES DANS LES LETTRES DU DUC D'UZÈS	...		xxxiii
NOTE TECHNIQUE ET REMERCIEMENTS	...	...	xxxvii
BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE	...	...	xxxix
LETTRES DU CONGO ...	...	...	1
Avant-propos	...	...	3
Départ	...	...	9
En mer	...	...	10
Au Dahomey	...	...	15
Au Congo	...	...	19
À Boma	...	...	21
En marche	...	...	24
Au campement	...	...	25
Premières étapes	...	...	34
Halte	...	...	44
Séjour	...	...	48
À Brazzaville	...	...	50
Une mission catholique	...	...	57

Le Congo belge	...	...	...	64
Changement d'itinéraire	...	...	...	71
Une lettre de M ^{gr} Augouard	...	...	...	90
Sur le Congo	...	...	...	93
TABLE DES MATIÈRES	...	...	...	121
TABLE DES ILLUSTRATIONS	...	...	...	123
TITRES DE LA COLLECTION « AUTREMENT MÊMES »	...	...	...	125

TOME II : 12 octobre 1892–14 juin 1893

Navigation : de Liranga à Bangui	...	...	...	1
À Bangui	...	...	...	43
Séjour pénible	...	...	...	52
En pirogues	...	...	...	59
Le Kouango	...	...	...	77
Chez les Banzyrès et les Bangakas	...	...	...	79
Aux Abiras	...	...	...	102
Mauvaises nouvelles	...	...	...	115
Malade	...	...	...	116
Il faut revenir	...	...	...	126
LE CARNET DE JACQUES	...	...	...	129
Inaction forcée	...	...	...	129
Expédition contre les Boubous	...	...	...	138
Retour aux Abiras	...	...	...	144
Retour	...	...	...	150
LA MORT	...	...	...	172
Agonie	...	...	...	172
Le dernier témoin	...	...	...	172
Une femme à une mère	...	...	...	175
Deux lettres de M ^{gr} Augouard	...	...	...	177
Adieux d'un compagnon	...	...	...	182
LES FUNÉRAILLES	...	...	...	184
Sur la tombe	...	...	...	184
Discours du commandant Monteil	...	...	...	184
TABLES DES MATIÈRES	...	...	...	187
TABLE DES ILLUSTRATIONS	...	...	...	189
TITRES DE LA COLLECTION « AUTREMENT MÊMES »	...	...	...	191

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TOME I

Fac-similé d'une lettre du duc Jacques d'Uzès	...	...	7
Le départ	...	...	10
L'expédition à bord du <i>Taygète</i>	...	...	11
La jetée de Dakar	...	...	12
La végétation à Conakry	...	...	13
Les gandins de Conakry	...	...	14
Le <i>Taygète</i> devant Cotonou	...	...	17
Plan de l'hôtel de Boma	...	...	22
La gare de chemin de fer à Matadi	...	...	26
Nous avons vu beaucoup de crocodiles...	...	...	27
Notre camp à Matadi	...	...	28
La tente du duc d'Uzès à Matadi	...	...	29
Dîner sous le chêne de Stanley	...	...	31
Chemin de fer du Congo	...	...	33
Route de la caravane dans la brousse	...	...	35
Jeune femme du village d'Ancola	...	...	36
Entrée dans la forêt	...	...	37
Pont sur la Loufou	...	...	38
Campement au bord du Loufou	...	...	39
Passage d'une rivière à dos d'homme	...	...	41
Une marchande de poterie à Nsékélobo	...	...	43
Soldats algériens. Uniforme de l'escorte du duc d'Uzès	...	...	47
Le 14 juillet au poste de Manyanga-Nord	...	...	49
Un tombeau	...	...	54
Arrivée à Brazzaville	...	...	56
Vue de Brazzaville	...	...	60
Itinéraire du voyage sur le Congo et le haut Oubangui	...	...	72
L'orgue de Barbarie fait la joie des indigènes	...	...	77
Femme batéké	...	...	83
Batéké riche	...	...	84
Type ballali	...	...	85
Plan général de Brazzaville	...	...	88
Départ de Brazzaville	...	...	94
Les noirs débarquent pour faire le bois nécessaire...	...	...	95
Coiffures de chefs batékés	...	...	98

Nous rencontrons une bande d'hippopotames	...	...	106
Les bouches de l'Alima	...	...	109
Une artiste capillaire à Bonga	...	...	112
Poste de Liranga sur l'Oubangui	...	...	116

TOME II

L'embarquement pendant l'orage	...	...	7
Ils étaient stupéfaits de nos gants	...	...	13
Je devais être excellent à manger	...	...	19
Danse indigène au dernier village Nkoumbi	...	...	30
Les rives de l'Oubangui	...	...	33
Arrivée au poste de Bangui inondé	...	...	38
Vue de Bangui	...	...	39
Une tornade sur l'Oubangui	...	...	41
Tambour du village de Nkoumbi	...	...	43
Départ pour les Ouaddas	...	...	53
Singe des bords de l'Oubangui	...	...	55
Départ de Bangui	...	...	58
Nous longeons la rive française sous de grosses branches	...	...	62
Hommes et femmes banzyris	...	...	66
Passage des rapides	...	...	68
Femmes ouaddas	...	...	72
Pêcheurs bondjos	...	...	74
Navigation à la perche le long des bancs de sable	...	...	80
Bembé et son fils	...	...	82
Le poste de Kouango	...	...	84
Arrivée de M. Greshoff au Kouango	...	...	87
M. Riollot tue plusieurs canards	...	...	89
À notre approche, ils arborent le drapeau tricolore	...	...	90
Un immense nuage de sauterelles passa au-dessus de nos têtes	...	...	93
La <i>Duchesse Anne</i> franchissant les rapides de Cétéma	...	...	100
Nos alliés les Nzakaras	...	...	105
Le carré se forme rapidement	...	...	108
Le chef Bagou	...	...	110
Les Boubous en nombre considérable essayent de nous envelopper	...	...	112
Jacques d'Uzès trouve les crânes de M. de Poumayrac et de ses huit hommes	...	...	114
Armes congolaises – collection du duc d'Uzès	...	...	136
Armes congolaises – collection du duc d'Uzès	...	...	146
Armes et instruments divers du Congo	...	...	158-159

COLLECTION
AUTREMENT MÊMES

Titres parus :

1. Lucie COUSTURIER, *Des inconnus chez moi*, présentation de Roger Little, avec une préface de René Maran, 2001 : ISBN 2-7475-0246-5
2. Armand CORRE, *Nos Créoles : étude politico-sociologique, 1890*, texte établi, présenté et annoté par Claude Thiébaud, 2001 : ISBN 2-7475-0301-1
3. MÉLESVILLE et Roger de BEAUVOIR, *Le Chevalier de Saint-Georges : comédie mêlée de chant en trois actes*, présentation de Sylvie Chalaye, 2001 : ISBN 2-7475-0247-3
4. PIGAULT-LEBRUN, *Le Blanc et le Noir : drame en quatre actes et en prose*, présentation de Roger Little, 2001 : ISBN 2-7475-1547-8
5. Pierre MILLE, *Barnavaux aux colonies*, suivi d'*Écrits sur la littérature coloniale*, présentation de Jennifer Yee, 2002 : ISBN 2-7475-2144-3
6. Sophie DOIN, *La Famille noire*, suivi de trois *Nouvelles blanches et noires*, présentation de Doris Y. Kadish, 2002 : ISBN 2-7475-2569-4
7. Élodie DUJON-JOURDAIN et Renée LÉGER-DORMOY, *Mémoires de Békées : textes inédits*, texte établi, présenté et annoté par Henriette Levillain, 2002 : ISBN 2-7475-2798-0
8. CONDOCET, *Réflexions sur l'esclavage des nègres et autres textes abolitionnistes*, présentation de David Williams, 2002 : ISBN 2-7475-3702-1
9. Lucie COUSTURIER, *Mes inconnus chez eux*, t. 1 : *Mon amie Fatou, citadine* ; t. 2 : *Mon ami Soumaré, laplot*, suivi d'un *Rapport sur le milieu familial en Afrique occidentale*, présentation de Roger Little, avec des textes de René Maran et de Léon Werth, 2003 : ISBN 2-7475-4952-6 & 2-7475-4953-4
10. Lafcadio HEARN, *Esquisses martiniquaises*, 2 tomes, texte établi, présenté et annoté par Mary Gallagher, 2003 : ISBN 2-7475-5791-X & 2-7475-5792-8
11. AUTEURS VARIÉS, *Les Ourika du boulevard*, présentation et étude de Sylvie Chalaye, 2003 : ISBN 2-7475-5683-2
12. ANONYME, *Histoire de Moulay Abdelmeula*, présentation de Roger Little, 2003 : ISBN 2-7475-5300-0
13. Lafcadio HEARN, *Un voyage d'été aux tropiques*, texte établi, présenté et annoté par Mary Gallagher, 2004 : ISBN 2-7475-7195-5
14. Anaïs SÉGALAS, *Récits des Antilles : Le Bois de la Soufrière*, suivis d'un *Choix de poèmes*, présentation d'Adrianna M. Paliyenko, 2004 : ISBN 2-7475-7461-X
15. Charlotte DARD, *La Chaumière africaine, ou Histoire d'une famille française jetée sur la côte occidentale de l'Afrique à la suite du naufrage de la frégate « La Méduse »*, présentation de Doris Y. Kadish, 2005 : ISBN 2-7475-8096-2
16. Roland LEBEL, *Le Livre du pays noir : anthologie de littérature africaine*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, 2005 : ISBN 2-7475-8099-7
17. Edmond DESCHAUMES, *Le Pays des nègres blancs*, présentation de Jean-Marie Seillan, 2005 : ISBN 2-7475-8319-8
18. Robert RANDAU, *Le Chef des porte-plume*, présentation de János Riesz, 2005 : ISBN 2-7475-8947-1
19. AUTEURS VARIÉS, *Congo-Océan : un chemin de fer colonial controversé*, 2 tomes, textes choisis et présentés par Ieme van der Poel, 2006 : ISBN 2-296-01332-5 & 2-296-01333-3
20. Georges HARDY, *Une conquête morale : l'enseignement en A.O.F.*, présentation de J. P. Little, 2005 : ISBN 2-7475-9297-9
21. Maurice DELAFOSSÉ, *Les Nègres*, présentation de Bernard Mouralis, 2005 : ISBN 2-7475-9375-4
22. Maria de las Mercedes de Santa Cruz y Montalvo, comtesse MERLIN, *Les Esclaves dans les colonies espagnoles accompagné d'autres textes sur l'esclavage à Cuba*, présentation d'Adriana Méndez Rodenas, 2006 : ISBN 2-296-01078-4
23. Jean d'ESME, *Épaves australes*, présentation de Dominique Ranaivoson, 2005 : ISBN 2-7475-9536-6
24. Ernest PSICHARI, *Carnets de route*, présentation de Jean-François Durand, avec la collaboration de Roger Little, 2008 : ISBN 978-2-296-05239-0
25. Baron ROGER, *Kelédor*, présentation de Kusum Aggarwal, 2007 : ISBN 978-2-296-02900-2
26. Gaspard Théodore MOLLIN, *Haïti ou Saint-Domingue*, texte largement inédit, 2 tomes, présentation de Francis Arzalier, avec la collaboration de David Alliot et de Roger Little, 2006 : ISBN 2-296-01076-8 & 2-296-01077-6

27. Gaspard Théodore MOLLIER, *Mœurs d'Haïti*, texte inédit, précédé du *Naufrage de la Méduse*, présentation de Francis Arzalier, avec la collaboration de David Alliot et de Roger Little, 2006 : ISBN 2-296-01584-0
28. Louise FAURE-FAVIER, *Blanche et Noir*, présentation de Roger Little, avec la collaboration de Laurent de Freitas, 2006 : ISBN 2-296-01092-X
29. Jean-Baptiste PICQUENARD, *Adonis* suivi de *Zoïflora* et de documents inédits, présentation de Chris Bongie, 2006 : ISBN 2-296-00929-8
30. Armand DUBARRY, *Les Colons du Tanganika*, présentation de Jean-Marie Seillan, 2006 : ISBN 2-296-01138-1
31. Jules BARBIER, *Cora, ou l'esclavage*, présentation de Barbara T. Cooper, 2006 : ISBN 2-296-01575-1
32. Olympe de GOUGES, *L'Esclavage des Nègres : version inédite du 28 décembre 1789*, étude et présentation de Sylvie Chalaye et Jacqueline Razgonnikoff, 2006 : ISBN 2-296-01137-3
33. Élodie *** & Irmisse de LALUNG, *Mémoires de Békées II : textes inédits*, textes établis, présentés et annotés par Henriette Levillain et Claude Thiébaut, 2006 : ISBN 2-296-01437-2
34. Marceline DESBORDES-VALMORE, *Les Veillées des Antilles*, présentation d'Aimée Boutin, 2006 : ISBN 2-296-01576-X
35. Anonyme, *La Mulâtre comme il y a beaucoup de Blanches*, présentation de John Garrigus, 2007 : ISBN 978-2-296-02778-7
36. Robert RANDAU, *Les Colons : roman de la patrie algérienne*, présentation de Raïd Zaraket, 2007 : ISBN 978-2-296-03924-7
37. René MARAN, *Félix Éboué, grand commis et loyal serviteur (1885-1944)*, présentation de Bernard Mouralis, 2007 : ISBN 978-2-296-03919-3
38. Denise SAVINEAU, *La Famille en A.O.F. : condition de la femme. Rapport inédit*, présentation et étude de Claire H. Griffiths, 2007 : ISBN 978-2-296-04322-0
39. Raymonde BONNETAIN, *Une Française au Soudan : sur la route de Tombouctou, du Sénégal au Niger*, présentation de Jean-Marie Seillan, 2007 : ISBN 978-2-296-04189-9
40. Léon-François HOFFMANN, avec la collaboration de Carl Hermann Middelanis, *Faustin Soulouque d'Haïti dans l'histoire et la littérature*, 2007 : ISBN 978-2-296-04185-1
41. Gaspard Théodore MOLLIER, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie, fait en 1818*, présentation de Roger Little, 2007 : ISBN 978-2-296-04570-5
42. Gabriel MAILHOL, *Le Philosophe nègre et les secrets des Grecs, ouvrage trop nécessaire*, présentation de Romuald Fonkoua, 2008 : ISBN 978-2-296-05242-0
43. Christiane FOURNIER, *Homme jaune et femme blanche*, présentation de Marie-Paule Ha, 2008 : ISBN 978-2-296-05456-1
44. Charles DESNOYER et Jules-Édouard ALBOIZE DU PUJOL, *La Traite des Noirs*, présentation de Barbara T. Cooper, 2008 : ISBN 978-2-296-05804-0
45. Albert TRUPHÉMUS, *Les Khouan du Lion noir : scènes de la vie à Biskra*, présentation de Gérard Chalaye, avec la collaboration de Roger Little et de Louis Lemoine, 2008 : ISBN 978-2-296-05907-8
46. Gabrielle de PABAN, *Le Nègre et la Créole, ou Mémoires d'Eulalie D****, prés. de Marshall C. Olds, 2008 : ISBN 978-2-296-0737-0
47. Baron ROGER, *Fables sénégalaises*, présentation de Kusum Aggarwal, 2008 : ISBN 978-2-296-07036-3
48. Gabriel AUDISIO, *Trois hommes et un minaret*, présentation de Maria Chiara Gnocchi, 2009 : ISBN 978-2-296-10713-7
49. L'abbé GRÉGOIRE, *Écrits sur les Noirs*, présentation de Rita Hermon-Belot, avec la collaboration de Roger Little, 2009 : t. I : 1789-1808 : ISBN 978-2-296-08178-9 ; t. II : 1815-1827 : ISBN : 978-2-296-08179-6
50. AUTEURS VARIÉS, *Nouvelles du héros noir : anthologie 1769-1847*, présentation de Roger Little, 2009 : ISBN 978-2-296-08166-6
51. Aurore CLOTEAUX (pseudonyme d'Honoré de BALZAC et A. LEPOITEVIN DE L'ÉGREVILLE), *Le Mulâtre*, présentation d'Antoinette Sol et Sarah Davies Cordova, 2009 : ISBN 978-2-296-09256-3
52. Alain Leroy LOCKE, *Le Rôle du Nègre dans la culture des Amériques*, présentation d'Anthony Mangeon, 2009 : ISBN 978-2-296-08433-9
53. Gustave de BEAUMONT, *Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis*, présentation de Marie-Claude Schapira, 2009 : t. I : *Le Roman* : ISBN 978-2-296-09506-9 ; t. II : *Notes, Appendice, Annexes* : ISBN 978-2-296-09507-6
54. Albert TRUPHÉMUS, *L'Hôtel du Sersou : roman du Sud algérois*, suivi de documents inédits,

- présentation de Gérard Chalaye, avec la collaboration de Roger Little, 2009 : ISBN 978-2-296-09519-9
55. Clotilde CHIVAS-BARON, *La Femme française aux colonies*, suivi d'un choix de *Contes et légendes de l'Annam*, présentation de Marie-Paule Ha, 2009 : ISBN 978-2-296-09954-8
 56. ANICET-BOURGEOIS et DUMANOIR, *Le Docteur noir : drame en sept actes*, présentation de Sylvie Chalaye, 2009 : ISBN 978-2-296-10734-2
 57. M^{me} A. CASHIN, *Amour et Liberté : abolition de l'esclavage*, présentation d'Adrianna M. Paliyenko, 2009 : ISBN 978-2-296-10589-8
 58. Louis de MAYNARD de QUEILHE, *Outre-mer*, 2 tomes, présentation de Maeve McCusker, 2010 : ISBN 978-2-296-11061-8 & 978-2-296-11062-5
 59. Hubertine AUCLERT, *Les Femmes arabes en Algérie*, présentation de Denise Brahimi, avec la collaboration de Roger Little, 2009 : ISBN 978-2-296-10756-4
 60. Albert SARRAUT, *Grandeur et servitude coloniales*, présentation de Nicola Cooper, 2012 : ISBN 978-2-296-99409-6
 61. Eugène PUJARNISCLE, *Philoxène, ou De la littérature coloniale*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, 2010 : ISBN 978-2-296-11497-5
 62. Léon-François HOFFMANN, *Haïti : regards*, présentation de Léon-François Hoffmann, avec la collaboration de Roger Little, 2010 : ISBN 978-2-296-11523-1
 63. Paul BONNETAIN, *Au Tonkin, suivi d'extraits de sa correspondance et d'un choix de ses nouvelles*, présentation de Frédéric Da Silva, 2010 : ISBN 978-2-296-11660-3
 64. Jean SERMAYE, *Barga, maître de la brousse : roman de mœurs nigériennes*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, 2010 : ISBN 978-2-296-12067-9
 65. Jean SERMAYE, *Barga l'invincible : roman de mœurs nigériennes*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, 2010 : ISBN 978-2-296-12068-6
 66. Gertrudis GÓMEZ DE AVELLANEDA, *Sab : roman original*, inédit en français, traduction d'Élisabeth Pluton, présentation de Frank Estelmann, 2010 : ISBN 978-2-296-12066-2
 67. Louis ROUBAUD, *Viet Nam : la tragédie indochinoise*, présentation d'Emmanuelle Radar, 2010 : ISBN 978-2-296-12069-3
 68. LECOINTE-MARSILLAC, *Le More-Lack, ou Essai sur les moyens les plus doux et les plus équitables d'abolir la traite et l'esclavage des Nègres d'Afrique en conservant aux colonies tous les avantages d'une population agricole*, présentation de Carminella Biondi, avec la collaboration de Roger Little, 2010 : ISBN 978-2-296-12967-2
 69. Lieutenant-colonel Charles MANGIN, *La Force noire*, présentation du Col. Antoine Champeaux, 2011, ISBN 978-2-296-54759-9
 70. *Le Combat pour la liberté des Noirs dans le Journal de la Société de la Morale chrétienne (1822-1834)*, présentation de Marie-Laure Aurenche, 2010, t. I : 1822-1825 : ISBN 978-2-296-12747-0 ; t. II : 1826-1834 : ISBN 978-2-296-12748-7
 71. Georges SYLVAIN, *Cric ? Crac ! Fables de La Fontaine racontées par un montagnard haïtien*, accompagnées d'un CD de Fables créoles lues par Mylène Wagram, présentation de Kathleen Gyssels, avec la collaboration de Roger Little, 2011, ISBN 978-2-296-54485-7
 72. Paul BONNETAIN, *En Guyane : le nommé Perreux suivi de Contes et nouvelles antillo-guyanais*, présentation de Frédéric Da Silva, 2012, ISBN 978-2-296-99388-4
 73. Émile NOLLY, *Hiên le Maboul*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, 2011 : ISBN 978-2-296-54363-8
 74. Jean-François DUCIS, *Abufar ou La Famille arabe*, suivi de *Abuzar ou la Famille extravagante* par Radet, Barré et Desfontaines, édition présentée et introduite par Martial Poirson, textes établis, annotés et commentés par Florence Filippi, Martial Poirson et Jacqueline Razgonnikoff, 2014 : ISBN 978-2-343-02481-3
 75. Honoré de BALZAC, sous le pseudonyme d'Horace St Aubin, *Le Nègre, mélodrame en 3 actes*, présentation de Sarah Davies Cordova et Antoinette Sol, 2011 : ISBN 978-2-296-56096-3
 76. Marius-Ary LEBLOND, *Écrits sur la littérature coloniale*, présentation de Vladimir Kapor, 2012 : ISBN 978-2-296-55706-2
 77. Louis LACOUR, *Pyrammond, ou Les Créoles*, présentation de Michelle S. Cheyne, 2012 : ISBN 978-2-296-96610-9
 78. Xavier EYMA, *Les Peaux noires : scènes de la vie des esclaves*, présentation de Marie-Christine Rochmann, 2012 : ISBN 978-2-296-97007-6
 79. Charles LAFONT et Charles DESNOYER, *Le Tremblement de terre de la Martinique : drame en cinq actes, suivi de documents inédits*, présentation de Barbara T. Cooper, 2012 : ISBN 978-2-296-96600-0

80. Maurice DELAFOSSE, *Broussard ou Les États d'âme d'un colonial, suivis de ses propos et opinions*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, 2012 : ISBN 978-2-296-96643-7
81. Robert DELAVIGNETTE (sous le pseudonyme de Louis Faivre), *Toum*, présentation d'Henri Copin, avec la collaboration de Roger Little, 2012 : ISBN 978-2-296-99410-2
82. Julie GOURAUD, *Les Deux Enfants de Saint-Domingue*, suivi de Michel MÖRING, *L'Esclave de Saint-Domingue*, présentation de Roger Little, 2012 : ISBN 978-2-336-00205-7
83. Lamine SENGHOR, *La Violation d'un pays et autres écrits*, présentation de David Murphy, 2012 : ISBN 978-2-336-00228-6
84. Pierre MILLE, *L'Illustre Partonneau*, présentation de Roger Little, 2013 : ISBN 978-2-336-00255-2
85. Adrien Henri CANU, *La Pétaudière coloniale*, présentation de Boris Lesueur, avec la collaboration de Roger Little, 2013 : ISBN 978-2-343-00210-1
86. René GUILLOT, *Le Blanc qui s'était fait nègre*, présentation de Maria Chiara Gnocchi, avec la collaboration de Roger Little, 2013 : ISBN 978-2-343-00799-1
87. ABOU DIGU'EN, *Mon voyage au Soudan tchadien*, présentation de Nimrod, avec la collaboration de Roger Little, 2013 : ISBN 978-2-343-01465-4
88. Alfred SÉGUIN, *Le Robinson noir*, présentation de Roger Little, 2013 : ISBN 978-2-343-00156-2
89. Raymond ESCHOLIER, *Avec les tirailleurs sénégalais 1917-1919 : lettres inédites du front d'Orient*, texte établi et annoté par André Minet, présentation de Bernadette Truno et André Minet, 2013, t. I : juin 1917-avril 1918 : ISBN 978-2-343-01431-9 ; t. II : avril 1918-avril 1919 : ISBN 978-2-336-30296-6. Prix José-Laurent Olive, 2014
90. Raymond ESCHOLIER, *Mahmadou Fofana*, bois originaux de Claude Escholier, fac-similés d'autographes, présentation de Roger Little, 2013 : ISBN 978-2-343-01432-6
91. Fanny REYBAUD, *Quatre nouvelles antillaises : Marie d'Énambuc, Les Épaves, Sydonie, Madame de Rieux*, présentation de Lesley S. Curtis, 2014 : ISBN 978-2-343-02624-4
92. Louis CHARBONNEAU, *Mambu et son amour*, avec de nombreux documents inédits dont plusieurs reproduits en fac-similé, présentation de Roger Little, avec un avant-propos de Raymond Escholier, 2014 : ISBN 978-2-343-02463-9
93. Louis CHARBONNEAU, *Contes d'Afrique équatoriale française 1888-1910*, ouvrage inédit accompagné de documents inédits, présentation de Roger Little, 2014 : ISBN 978-2-343-02464-6
94. Louis CHARBONNEAU, *Fièvres d'Afrique* suivi de trois récits inédits : *La Duchesse ; La Recluse et Minne Water : Lac d'amour* (extraits), présentation de Roger Little, avec la collaboration de Claude Achard, 2014 : ISBN 978-2-343-02555-1
95. Roland LEBEL, *L'Afrique occidentale dans la littérature française (depuis 1870)*, présentation de Pierre-Philippe Fraiture, avec la collaboration de Roger Little, 2014 : ISBN 978-2-343-03177-4
96. Victor SÉJOUR, *Le Mulâtre suivi de La Tireuse de cartes*, présentation de Lydie Moudileno, 2014 : ISBN 978-2-343-03636-6
97. Louis CHARBONNEAU, *Azizé : amours tropicales I*, présentation de Roger Little, 2014 : ISBN 978-2-343-02771-5
98. Louis CHARBONNEAU, *L'Orchidée noire : amours tropicales II*, présentation de Roger Little, 2014 : ISBN 978-2-343-02772-2
99. Louis CHARBONNEAU, *Jean Rouquier : la voix du sang*, présentation de Roger Little, 2014 : ISBN 978-2-343-02850-7
100. Louis CHARBONNEAU, *Marikiri au paradis des bêtes*, ouvrage inédit accompagné de documents inédits, présentation de Roger Little, 2014 : ISBN 978-2-343-02851-4
101. Jenny MANET, *Maiotte : roman martiniquais inédit*, présentation de Jacqueline Couti, 2014 : ISBN 978-2-343-03194-1
102. Joseph LAVALLÉE, *Le Nègre comme il y a peu de Blancs*, présentation de Carminella Biondi, avec la collaboration de Roger Little, 2014 : ISBN 978-2-343-03184-2
103. Adolphe DENNERY, *Le Tremblement de terre de la Martinique*, présentation de Barbara T. Cooper, 2014 : ISBN 978-2-343-03708-0
104. Louis MALLERET, *L'Exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, présentation d'Henri Copin et François Doré, avec la collaboration de Roger Little, 2014 : ISBN 978-2-343-04404-0 & 978-2-336-30317-8
105. Charles RENEL, *Le « Décivilisé »*, présentation de Claire Riffard, avec la collaboration de Roger Little, 2014 : ISBN 978-2-343-04403-3
106. Pierre H. BOULLE et Sue PEABODY, *Le Droit des Noirs en France au temps de l'esclavage : textes choisis et commentés*, 2014 : ISBN 978-2-343-04823-9
107. Colonel Albert BARATIER, *À travers l'Afrique*, présentation d'Antoine Champeaux, avec la collaboration de Roger Little, 2015 : ISBN 978-2-343-05652-4

108. Colonel Albert BARATIER, *Épopées africaines*, présentation de Roger Little, avec la collaboration d'Antoine Champeaux, 2015 : ISBN 978-2-343-05651-7
109. Lucie PAUL-MARGUERITTE, *En Algérie : enquêtes et souvenirs*, présentation de Denise Brahimi, avec la collaboration de Roger Little, 2015 : ISBN 978-2-343-06556-4
110. Hippolyte CARNOT, *Gunima : nouvelle africaine du dix-huitième siècle*, présentation de Sarah Davies Cordova et Antoinette Sol, 2015 : ISBN 978-2-343-07089-6
111. Lucie PAUL-MARGUERITTE, *Tunisienne*, présentation de Denise Brahimi, avec la collaboration de Besma Kamoun-Nouaïri et Roger Little, 2015 : ISBN 978-2-343-07843-4
112. Émile NOLLY, *Le Conquérant : journal d'un indésirable au Maroc*, suivi de documents inédits, présentation de Guy Riegert, avec la collaboration de Roger Little, 2015 : ISBN 978-2-343-07466-5
113. Henri de SAINT-GEORGES et Hippolyte MONPOU, *Le Planteur*, opéra-comique en deux actes, précédé d'un extrait du *Voyage aux États-Unis, ou Tableau de la société américaine* de Harriet MARTINEAU et de *L'Inventaire du planteur* d'Émile SOUVESTRE et suivi de nombreux documents inédits, présentation de Barbara T. Cooper, 2015 : ISBN 978-2-343-07210-4
114. Abbé Casimir DUGOUJON, *Lettres sur l'esclavage et l'abolition dans les colonies françaises, 1840-1850*, présentation de Nelly Schmidt, avec la collaboration technique de Roger Little, 2015 : ISBN 978-2-343-07468-9
115. François BARTHE, *Oxiane, ou La Révolution de Saint-Domingue*, présentation de Marshall C. Olds, avec la collaboration de Sarah N. Mécheneau, 2016 : ISBN 978-2-343-09588-2
116. AUTEURS VARIÉS, 1789 : les colonies ont la parole. *Anthologie*, présentation de Carminella Biondi, avec la collaboration de Roger Little, 2016 : t. I : *Colonies ; Gens de couleur*, ISBN 978-2-343-09854-8 ; t. II : *Traite ; Esclavage*, ISBN 978-2-343-09855-5
117. Louis CARIO et Charles RÉGISMANSSET, *L'Exotisme : la littérature coloniale*, présentation de Patrick Crowley, avec la collaboration de Roger Little, 2016 : ISBN 978-2-343-08510-4
118. Louis BERTRAND, *Le Sang des races*, présentation de Peter Dunwoodie, 2016 : ISBN 978-2-343-08776-4
119. Jean d'ESME, *L'Homme des sables*, présentation de Justin Izzo, avec la collaboration de Roger Little, 2016 : ISBN 978-2-343-08917-1
120. Benjamin ANTIER et Alexis de COMBEROUSSE, *Le Marché de Saint-Pierre*, drame, suivi de documents inédits, présentation de Barbara T. Cooper, 2016 : ISBN 978-2-343-09918-7
121. AUTEURS VARIÉS, *Les Tirailleurs sénégalais vus par les Blancs : anthologie d'écrits de la 1^{re} moitié du XX^e siècle*, choix et présentation de Roger Little, 2016 : ISBN 978-2-343-09575-2
122. Frédéric MARCELIN, *Marilisse : roman haïtien*, présentation de Michèle U. Kenfack, 2016 : ISBN 978-2-343-09901-9
123. Robert DELAVIGNETTE, *Mémoires d'une Afrique française*, texte inédit, présentation d'Anthony Mangeon, avec la collaboration de Roger Little, 2 tomes, 2017 : ISBN 978-2-343-11662-4 & 978-2-343-11663-1
124. *Gens de couleur dans trois vaudevilles du XIX^e siècle* : Joseph AUDE et J. H. d'EGVILLE, *Les Deux Colons : trait anecdotique* ; CLAIRVILLE et Paul SIRAUDIN, *Malheureux comme un nègre* ; DUVERT et LAUZANNE, *La Fin d'une République, ou Haïti en 1849*, suivis de nombreux documents inédits, présentation de Lise Schreier, 2017 : ISBN 978-2-343-11238-1
125. AUTEURS VARIÉS, *Nouvelles antillaises du XIX^e siècle : une anthologie*, présentation de Barbara T. Cooper, avec la collaboration de Roger Little, 2017 : ISBN 978-2-343-11773-7
126. Auguste PREVOST DE SANSAC DE TRAVERSAY, *Les Amours de Zémédare et Carina, et la description de l'île de la Martinique*, texte intégral, présentation de Jacqueline Couti, avec la collaboration de Roger Little, 2017 : ISBN 978-2-343-12279-3
127. Vladimir KAPOR, *Le Grand Prix de littérature coloniale (1921-1938) : lauréats, jugements, controverses*, 2018 : t. I : 1921-1929 : ISBN 978-2-343-13879-4 ; t. II : 1930-1938 : ISBN 978-2-343-13880-0
128. Jean-Richard BLOCH, *Cacaouettes et bananes*, présentation de Roland Roudil, avec la collaboration de Roger Little, 2018 : ISBN 978-2-343-14061-2
129. Ben Diogaye BEYE et Boubacar Boris DIOP, *Thiaroye 44 : scénario inédit*, présentation de Martin Mourre, avec la collaboration de Roger Little, 2018 : ISBN 978-2-343-14708-6
130. Oswald DURAND, *Terre noire*, suivi de *Les Industries locales du Fouta* et de textes inédits, présentation de Roger Little, 2018 : ISBN 978-2-343-14262-3
131. Oswald DURAND, *Vertiges...*, suivi de Hippolyte et Prosper Pharaud (Oswald Durand et Joseph Gaillard-Groléas), *Pellobellé, gentilhomme soudanais*, suivi de documents inédits, présentation de Roger Little, 2018 : ISBN 978-2-343-14263-0
132. Émile NOLLY, *Gens de guerre au Maroc*, présentation de Gérard Chalaye, avec la collaboration de Guy Riegert et Roger Little, 2018 : ISBN 978-2-343-14999-8

133. René MARAN, *Nouvelles africaines et françaises inédites ou inconnues*, présentation de Roger Little, 2018 : ISBN 978-2-343-14966-0
134. Émile VANDERBURCH, *Sékiko, ou Le Petit Nègre*, suivi de Charles SEWRIN, *Les Habitants des Landes*, accompagnés de documents inédits, présentation de Barbara T. Cooper, 2018 : ISBN 978-2-343-15007-9
135. THÉAULON, DARTOIS ET BRASIER, *La Vénus hottentote, ou Haine aux Françaises*, suivi de textes inédits, présentation de T. Denean Sharpley-Whiting, avec la collaboration de Roger Little, 2018 : ISBN 978-2-343-15439-8
136. Eugène SCRIBE, *Le Code noir*, suivi de textes inédits, présentation d'Olivier Bara, avec la collaboration de Roger Little, 2018 : ISBN 978-2-343-15444-2
137. Henri DRUM, *Luéji ya Kondé (La Fille de Kondé)*, présentation de Thérèse De Raedt, avec la collaboration de Roger Little, 2018 : ISBN 978-2-343-16134-1
138. Pierre-Victor MALOUE, *Mémoire sur l'esclavage des Nègres*, présentation de Carminella Biondi, avec la collaboration de Roger Little, 2018 : ISBN 978-2-343-16123-5
139. Louis-François Archambaud, dit DORVIGNY, *Le Nègre blanc*, présentation de Sylvie Chalaye, texte établi par Vanessa Boulaire, 2019 : ISBN 978-2-343-16669-8
140. Pierre MILLE et André DEMAISON, *La Femme et l'homme nu*, présentation de Roger Little, 2019 : ISBN 978-2-343-16597-4
141. Daniel BERSOT, *Sous la chicote : nouvelles congolaises*, présentation de Patrice Yengo, avec la collaboration de Roger Little, 2019 : ISBN 978-2-343-17232-3
142. PROSPER et ANICET-BOURGEOIS, *Les Massacres de Saint-Domingue, ou L'Expédition du général Leclerc*, pièce inédite, présentation de Barbara T. Cooper, 2019 : ISBN 978-2-343-17562-1
143. Marcel BARRIÈRE, *Le Monde noir : roman sur l'avenir des sociétés humaines*, présentation d'Anthony Mangeon, avec la collaboration de Roger Little, 2019 : ISBN 978-2-343-18356-5
144. Suzanne LACASCADE, *Claire-Solange, âme africaine*, roman suivi de textes inédits, présentation d'Emmanuelle Gall, avec la collaboration de Roger Little, 2019 : ISBN 978-2-343-18588-0
145. AUTEURS VARIÉS, *Esclaves marrons à Bourbon : une anthologie littéraire 1831-1848*, présentation de Pratima Prasad, avec la collaboration de Roger Little, 2020 : ISBN 978-2-343-19392-2
146. Drasta HOUËL, *Cruautés et tendresses : vieilles mœurs coloniales françaises*, précédé de *Les Vies légères : évocations antillaises*, présentation de Roger Little, avec la collaboration d'Isabelle Gratiat, 2020 : ISBN 978-2-343-19419-6
147. BOULÉ et CORMON, *Paul et Virginie, drame en cinq actes et six tableaux (1841)*, présentation de Barbara T. Cooper, 2020 : ISBN 978-2-343-19604-6
148. Jacques d'UZÈS, *Lettres du Congo (1892-1893)*, présentation d'Yves Boulvert, avec la collaboration de Jacqueline Boulvert et de Roger Little, t. I : 27 avril 1892-12 octobre 1892 : ISBN 978-2-343-20099-6 ; t. II : 12 octobre 1892-14 juin 1893, 2020 : ISBN 978-2-343-20100-9

Les titres dont l'ISBN est incomplet sont sous presse.

Titres en perspective :

- Honoré de Balzac, *Le Vicaire des Ardennes*, présentation d'Andrew Watts et Michèle S. Cheyene
- Amédée de Bast, *La Tête noire*, présentation de Marshall C. Olds
- Pierre-Corneille Blessebois, *Le Zombi du Grand-Pérou ou La Comtesse de Coccagne*, présentation d'Antoinette Sol, avec la collaboration de Roger Little
- Émile Bonnetain, *Souvenirs du Tonkin, 27 août 1886-15 février 1909*, texte inédit, présentation d'Henri Copin, avec la collaboration de Dominique Jung et de Roger Little
- Paul Bonnetain, *De Paris au désert : voyages africains en Algérie et au Soudan*, présentation de Frédéric Da Silva
- René Bonneville, *Le Fruit défendu : roman martiniquais inédit*, présentation de Jacqueline Couti
- André Chevillon, *Les Puritains du désert*, présentation de Jean-François Durand, avec la collaboration de Roger Little
- Delafosse de Rouville, *Essai sur la situation de Saint-Domingue à cette époque*, précédé d'un *Éloge historique du chevalier Mauduit-Duplessis*, présentation de Boris Lesueur
- Demolière et Chardon, *Lébaou, ou Le Nègre (1835, 1850)*, présentation de Barbara T. Cooper
- Bakary Diallo, *Force-Bonté*, présentation de Mélanie Bourlet, avec la collaboration de János Riesz et de Roger Little
- Camille Drevet, *Les Annamites chez eux*, présentation d'Emmanuelle Radar
- Hérad Dumesle, *Voyage dans le nord d'Hayti, ou Révélations des lieux et des monuments historiques*, présentation de Paul B. Miller
- Nicolas Du Perche, *L'Ambassadeur d'Afrique*, présentation de Sylvie Chalaye
- Auteurs variés, *Échos de Saint-Domingue : nouvelles du XIX^e siècle*, 2 tomes, présentés l'un par Grégory Pierrot et l'autre par Barbara T. Cooper
- Frédéric et Laqueyrie (pseudonyme de Jean-Baptiste Pellissier et Frédérie Dupetit-Méré), *Le Mulâtre et l'Africain : mélodrame en 3 actes, à spectacle*, présentation de Marshall C. Olds

Aristide de Gondrecourt, *Mademoiselle de Cardonne*, présentation de Barbara T. Cooper, avec la collaboration de Roger Little
 Élisabeth Guénard, *Blanche de Ransi ou Histoire de deux Français dans les déserts et chez les sauvages*, présentation d'Antoinette Sol et Sarah Davies Cordova
 Marie-Paule Ha, *Les Femmes et l'empire sous la Troisième République : textes choisis et commentés*
 Georges Hardy, *Ergaste ou la vocation coloniale*, présentation de J. P. Little, avec la collaboration de Roger Little
 Fanny Kemble, *Journal d'une résidence sur une plantation géorgienne*, inédit en français, traduction et présentation de Lofé Guyon et Anissa Benaili
 Renée Lacascade et André Pérye, *L'île qui meurt*, présentation de Roger Little
 Jules Levilloux, *Les Créoles, ou La Vie aux Antilles*, présentation de Christina Kullberg, avec la collaboration de Roger Little
 René Pottier et Saad ben Ali, *La Tente noire*, présentation de Berny Sèbe, avec la collaboration de Roger Little
 Ernest Psichari, *Terres de soleil et de sommeil*, présentation de Jean-François Durand, avec la collaboration de Roger Little
 Radet et Barré, *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnaissance*, présentation de Sylvie Chalaye
 Rabindranath Tagore, *Nationalisme*, présentation de Guillaume Bridet
 Thomas Tryon, *Recommandations bienveillantes aux planteurs des Indes orientales et occidentales*, inédites en français, traduction de Marie Blom, présentation de Daniel Carey
 Paul Vigné d'Octon, *Journal d'un marin*, présentation de Roger Little
 Anonyme, *Voyage de France à Saint-Domingue, à la Havane et aux États-Unis d'Amérique*, suivi d'un *Rapport des premiers événements arrivés à Saint-Domingue : textes inédits*, présentation de David Geggus, avec la collaboration de Roger Little

Lien permanent au catalogue de la collection :

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=collection&no=239>

STRUCTURES ÉDITORIALES DU GROUPE L'HARMATTAN

L'HARMATTAN ITALIE
Via degli Artisti, 15
10124 Torino
harmattan.italia@gmail.com

L'HARMATTAN HONGRIE
Kossuth l. u. 14-16.
1053 Budapest
harmattan@harmattan.hu

L'HARMATTAN SÉNÉGAL
10 VDN en face Mermoz
BP 45034 Dakar-Fann
senharmattan@gmail.com

L'HARMATTAN MALI
Sirakoro-Meguetana V31
Bamako
syllaka@yahoo.fr

L'HARMATTAN CAMEROUN
TSINGA/FECAFOOT
BP 11486 Yaoundé
inkoukam@gmail.com

L'HARMATTAN TOGO
Djidjole - Lomé
Maison Amela
face EPP BATOME
ddamela@aol.com

L'HARMATTAN BURKINA FASO
Achille Somé - tengnule@hotmail.fr

L'HARMATTAN GUINÉE
Almamy, rue KA 028 OKB Agency
BP 3470 Conakry
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE
Résidence Karl - Cité des Arts
Abidjan-Cocody
03 BP 1588 Abidjan
espace_harmattan.ci@hotmail.fr

L'HARMATTAN RDC
185, avenue Nyangwe
Commune de Lingwala - Kinshasa
matangilamusadila@yahoo.fr

L'HARMATTAN ALGÉRIE
22, rue Moulay-Mohamed
31000 Oran
info2@harmattan-algerie.com

L'HARMATTAN CONGO
67, boulevard Denis-Sassou-N'Guesso
BP 2874 Brazzaville
harmattan.congo@yahoo.fr

L'HARMATTAN MAROC
5, rue Ferrane-Kouicha, Talaâ-Elkbira
Chrableyine, Fès-Médine
30000 Fès
harmattan.maroc@gmail.com

NOS LIBRAIRIES EN FRANCE

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
16, rue des Écoles - 75005 Paris
librairie.internationale@harmattan.fr
01 40 46 79 11
www.librairieharmattan.com

LIB. SCIENCES HUMAINES & HISTOIRE
21, rue des Écoles - 75005 Paris
librairie.sh@harmattan.fr
01 46 34 13 71
www.librairieharmattansh.com

LIBRAIRIE L'ESPACE HARMATTAN
21 bis, rue des Écoles - 75005 Paris
librairie.espace@harmattan.fr
01 43 29 49 42

LIB. MÉDITERRANÉE & MOYEN-ORIENT
7, rue des Carmes - 75005 Paris
librairie.mediterranee@harmattan.fr
01 43 29 71 15

LIBRAIRIE LE LUCERNAIRE
53, rue Notre-Dame-des-Champs - 75006 Paris
librairie@lucernaire.fr
01 42 22 67 13



LETTRES DU CONGO (1892-1893)

Tome I : 27 avril-12 octobre 1892

En 1892, Jacques de Crussol, duc d'Uzès, jeune aristocrate fortuné, entreprend avec l'aide financière de sa mère une mission au centre de l'Afrique, du Congo vers l'Oubangui. Quelles étaient ses motivations ? S'associer à la croisade antiesclavagiste du Cardinal Lavigerie ? S'illustrer glorieusement ? Participer à l'effort d'exploration ? Très vite, le projet audacieux du duc d'Uzès se heurte à la difficulté du réel, dans un milieu inhospitalier. Les *Lettres du Congo* rendent compte librement « *au courant de la plume* » d'un vécu authentique, qui va peu à peu s'assombrir jusqu'au dénouement, marqué du double sceau de la mort mais aussi incontestablement du courage.

« Aha ! les hommes blancs de peau. Qu'étaient-ils donc venus chercher si loin de chez eux, en pays noir ? »

René Maran, *Batouala*

Yves Boulvert, ingénieur agronome, tropicaliste, attiré par l'Afrique des Indépendances en 1961, entre dans la recherche à l'ORSTOM (IRD). En Centrafrique, il est chargé d'un vaste travail cartographique indispensable à la connaissance du milieu naturel, conclu par un doctorat d'État. Double expérience intellectuelle et de terrain qui fonde son intérêt pour les explorations.

ISBN : 978-2-343-20099-6

20 €

